LES PETITES

ANCHABALLE

PAR

RICHARD O'MONROY

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
NCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1893

LES PETITES
MANCHABALLE

L'EXAMEN DE DANSE

— Eh bien ! madame Manchaballe, il a eu lieu cet examen de la danse ?

— Oui, monsieur Richard, et j'en ai encore les sangs tout retournés. Ces émotions-là, voyez-vous, ça ne me vaut rien.

— Et Rébecca passe-t-elle décidément sujet ? J'avais bien parlé à M. Bertrand...

— J'ai de l'espoir, mais on ne saura rien avant vendredi. Le résultat sera affiché au foyer de la danse après *Salammbo*. Oh ! il y aura du potin ce soir-là à Carthage, je

vous en réponds, et ce qu'il va falloir donner de coups de piston ! Ah ma mère!...

— Eh bien! contez-moi un peu les détails de la séance. Car vous assistiez à l'examen, n'est-ce pas, madame Manchaballe?

— Comment donc, mais c'est mon droit. J'étais avec madame Camuzot dans la loge Greffulhe, et je vous assure que nous avions très grand air. Mais, avant tout, jurez-moi que vous garderez pour vous ce que je vais vous dire.

— C'est entendu, madame Manchaballe, vous savez que je ne dis jamais rien.

— Eh bien, monsieur Richard, à dix heures, le jury a fait son entrée. Très imposant, le jury. Il y avait là mesdames Julia Subra, dite la Timbale-Milanaise; Désiré, Lobstein et Laus; du côté des hommes : MM. Hansen, Pluque et Vasquez. Vous voyez cela d'ici. Pendant ce temps, M. Ber-

trand s'installait dans une baignoire avec Auguste Deloche, dit Campo-Casso; Lapissida, dit Bouffe-la-Balle, et Georges Boyer, dit... ah! je ne me souviens plus.

— C'est dommage. J'aurais bien aimé savoir.

— Dame, je vieillis un peu. Enfin, la classe des petits garçons ouvre la marche, tous cagneux et mal mouchés, l'âge ingrat. Ah! c'est une justice à leur rendre, ils avaient l'ingratitude de cet âge, et M. Bertrand n'avait pas l'air de s'amuser du tout. Ça ne lui dit rien, les petits garçons. Moi, pendant ce temps-là, je lorgnais la salle, et j'apercevais, dissimulé dans la pénombre, tous les protecteurs attitrés de ces demoiselles. Pas jolis, jolis, mais grand air. Le prince était emmitouflé dans sa pelisse, et tenait à la main une lorgnette qui ressemble à un petit canon. D'ailleurs, assez grincheux, parce qu'il y a huit jours que Rébecca ne lui accorde rien — pas ça! pas

ça !... sous prétexte que c'est mauvais pour les pointes.

— Est-ce que vraiment, madame Manchaballe, c'est si mauvais pour les pointes?

— Ça casse les jambes, tout simplement. Aussi, moi, quand je vois arriver l'époque des examens, ça serait un prince, un duc, un empereur, je les flanque à la porte, et je les remets à huitaine. Ce que j'en ai expulsé ainsi ! Ils font leur nez, ça m'est égal. Je connais mes devoirs de mère.

— Mais, sapristi ! parlez-moi donc de l'examen !

— Eh bien ! la classe des garçons venait de terminer son travail, quand tout à coup on entend un tumulte épouvantable dans la coulisse. C'était une bataille entre Poncet, Hanguel et Esnel ; ces demoiselles échangeaient des gifles parce que l'une d'elles avait arraché la coiffure de l'autre et jeté sa natte par terre. Colleuille, le fidèle Colleuille s'est précipité, et avec les gestes de

marionnette détraquée dont il a le monopole, il a dit : « Mesdemoiselles, ces mœurs-là seraient tout au plus bonnes à la cour de Behanzin ! » — Est-ce qu'il y a un Opéra au Dahomey ?

— Je ne sais pas, mais quand l'organisation sera complète, il est probable que ce sera une des premières choses auxquelles songera le gouverneur.

— Enfin, après cette scène de pugilat, l'examen reprend avec la classe des quadrilles, conduite par mademoiselle Théodore. Pendant le défilé, M. Bertrand somnole doucement dans son fauteuil. Je ne sais pas si ses nuits sont bonnes...

— Il pourrait vous répondre, madame Manchaballe, que le sommeil est une opinion.

— C'est possible, monsieur Richard, mais il y a perdu une variation très difficile exécutée à ravir par mademoiselle Merode, charmante avec ses bandeaux à la vierge.

Une certaine glissade en dessous, avec un fouetté derrière... Je m'y connais. Ça c'était du grand art, et il y a une opposition entre le bandeau à la vierge et le fouetté derrière... vous comprenez...

— Je comprends parfaitement.

— Au deuxième quadrille, M. Bertrand s'endort tout à fait, mais tout à coup il se réveille en sursaut. Cela devient intéressant. M. Lapissida...

— Bouffe-la-Balle?

— Oui, Bouffe-la-Balle vient de lui pousser le bras en lui disant tout bas : les coryphées! Pour le coup, voilà notre aimable directeur complètement réveillé, et l'on voit s'avancer les postulantes au grade de sujet ; parmi elles, Manchaballe II, ou si vous aimez mieux, Rébecca. Je comprimais les battements de mon cœur sous ma rotonde, quand tout à coup un fou rire éclata dans la salle. Deux coryphées étaient en train d'exécuter leur pas, quand soudain une des danseuses,

dont les formes plus que plantureuses n'ont pas la réputation d'être absolument marmoréennes, — je ne vous dirai pas qui, mais son nom commence par un L.

— Je devine... continuez, madame Manchaballe.

— ...Donc, mademoiselle L... était outrageusement décolletée. Elle avait été chutée la veille à la répétition générale de l'examen, et elle voulait faire feu des quatre pieds. Or, voilà que dans un élan occasionné par un entrechat six de volée, les deux prisonniers s'échappent du corsage, et au milieu d'un profond silence on entend la voix de basse-taille de M. Gailhard qui, assis dans la salle, disait très haut à sa voisine :

» — Tiens! tiens! Balochard et Flascardo qui passent aussi l'examen.

» Ce qu'on s'est tordu! Moi j'en étais malade. Pendant ce temps M. Bertrand tirait sa montre, songeant peut-être à quelque rendez-vous boulevard Pereire, et mademoi-

selle Rosita Mauri, morne, affaissée, semblait penser beaucoup plus à la commission d'enquête qu'à l'examen. Laus aussi était un peu dans les nuages. Au fond tout le monde commençait à en avoir assez et à songer au déjeuner. Je vous explique cela pour que vous compreniez bien que Rébecca arrivait dans de mauvaises conditions, d'autant plus qu'elle a eu une discussion assez désagréable récemment avec M. Pluque.

— Diable !

— Oui, la semaine dernière, ces demoiselles avaient fait une quête auprès de « *généreux abonnés* » afin de fêter la Sainte-Catherine. Elles étaient un peu en retard, mais mieux vaut tard que jamais. Les coryphées ayant à leur tête Lecouvey et Carré avaient donc transformé leur loge en salle de festin — ah ma chère ! — et des pyramides de gâteaux, de petits fours, etc., se dressaient, en veux-tu en voilà, ponctuées de nombreuses bouteilles de champagne sur

la grande table destinée à recevoir les costumes. Elles avaient invité M. Hansen et M. Pluque, dit le cent-garde, à honorer de leur présence cette petite fête de famille. Ces messieurs s'étaient rendus à leur invitation; ils burent un verre de champagne et M. Hansen esquissa un pas russe qu'il avait composé pour le tsar.

» Ça allait bien, lorsque Rébecca a l'idée d'offrir des langues de chat à M. Pluque, et voici celui-ci qui répond : « Des langues de chat? merci, mon enfant, j'aimerais mieux... » Non, jamais je ne pourrai vous répéter ce propos de haut goût. C'était peut-être très pur comme cent-garde, mais pas du tout régisseur de l'Académie nationale de musique et de danse. Et Rébecca s'est regimbée, et ferme. Enfin, elle a exécuté admirablement ses développés et ses ballonnés, les ballonnés surtout, parce qu'elle a certainement plus de ballon que d'élévation. Le comité a félicité tout le monde :

professeurs, artistes, mères, etc., et M. Bertrand s'est précipité comme une trombe dans son coupé.

» Ce soir, à minuit, nous saurons notre sort; mais, quel qu'il soit, nous avons déjà télégraphié au prince :

« La consigne est levée; la voie est libre vous pouvez revenir. »

LE DIRECTEUR

J'étais encore retourné rue de Provence chez madame Manchaballe. — Ah çà! me direz-vous peut-être, vous y passez donc votre vie? Laissez-moi vous expliquer. La première fois, j'avais besoin d'un bracelet dans les prix doux; or, aujourd'hui, j'avais plutôt l'idée d'une bague — également dans les prix doux. Au fond, j'aime mieux vous l'avouer, cette bague n'était qu'un prétexte — je ne dis pas que je n'en avais pas trouvé l'emploi — Lazarine ayant malheureuse-

ment conservé pieusement dans sa mémoire deux vers jadis entendus au Théâtre-Lyrique :

Ne donne un baiser, ma mie,
Que la bague au doigt.

Mais le véritable but de ma visite était d'avoir quelques aperçus sur la nomination de M. Eugène Bertrand, à l'Opéra. Par ses filles, Judith et Rébecca, madame Manchaballe était certainement en mesure d'être bien informée.

J'achetai, sans trop marchander, un petit saphir, à côté d'un petit rubis — le tout entouré de petites roses, monté sur un petit jonc, qui devait très bien aller au petit doigt de ma petite amie; puis, passant dans le fond de la boutique, derrière un paravent, je m'assis dans un fauteuil Louis XIII, et je posai brusquement la question :

— A propos, madame Manchaballe, et M. Bertrand? Vous connaissez M. Bertrand?

— Ah! monsieur Richard, si je le connais! C'est-à-dire que sa nomination m'a causé une joie, une joie! Il faut vous dire que j'ai été dix ans ouvreuse aux Variétés pendant la grande époque.

— Qu'est-ce que vous appelez la grande époque?

— Lors de la *Belle-Hélène*, de *Barbe-Bleue*, des *Brigands* et des *Charbonniers*, ce chef-d'œuvre du pauvre M. Costé. Dans ce temps-là, Judith et Rébecca n'étaient encore que petits rats, mais M. Costé était déjà très gentil pour Judith mon aînée. Il lui offrait des bonbons, des joujoux, des friandises. Tenez, je me souviens qu'un soir il était venu dîner à la maison avec nous, sans cérémonie, et avait apporté en cachette une botte d'asperges, véritables primeurs. Bon, me dis-je, ça corsera le menu, et ça remplacera les pommes de terre. On sert les asperges, mais voilà Judith qui devient triste :

» — Eh bien! dit M. Costé avec inquiétude, tu n'aimes donc pas les asperges?

» — Si, mais *je m'étais préparée* pour les pommes de terre.

— Certes, madame Manchaballe, ces souvenirs sont remplis d'intérêt... Mais parlez-moi de M. Bertrand.

— J'y arrive, monsieur Richard, j'y arrive, car c'est précisément à cause de M. Costé que j'ai connu le bon cœur de M. Bertrand. Vous vous rappelez cette fin foudroyante. La veille, M. Costé avait passé joyeusement la soirée aux Mirlitons; il y avait joué au piano son fameux air des petits lapins :

Vous prenez par bottes
De belles carottes,
Des petits oignons
Et des champignons...

Il rentre chez lui à minuit, et à deux heures il était mort. Bien entendu, aussitôt la nouvelle connue, j'abandonne ma tasse de

café au lait — d'ailleurs je sentais bien qu'elle ne passerait pas — et je me précipite rue Cambon, dans ce petit appartement où l'on avait été si heureux.

» J'entre dans la chambre encore ornée d'affiches, de dessins, des charges de Dupuis et de Judic, et auprès du lit où était étendu le défunt, tout blanc avec ses favoris mousseux qui tranchaient sur l'oreiller, j'aperçois M. Bertrand agenouillé, et qui pleurait! qui pleurait!...

» Moi, quand j'ai vu cela, je me suis mise à sangloter aussi, et alors, M. Bertrand m'a tendu la main, lui, mon directeur! comme une manière de dire que la douleur nous faisait quasiment égaux, vous comprenez. Alors je me suis dit : Cet homme a du cœur, aussi il arrivera. Voyez-vous, monsieur Richard, pour les femmes, le cœur ça leur nuit — c'est ce que je me tue de répéter à Rébecca — mais pour les hommes, ça leur va très bien, et ça sert toujours tôt ou tard.

— Merci du conseil, madame Manchaballe. Alors là-bas, à l'Opéra, la nomination a été bien accueillie ?

— Dans notre monde, admirablement. Judith m'a dit qu'au foyer, il n'y avait qu'une voix. D'abord M. Bertrand est riche; il a hérité de sa mère de tout un quartier — ça s'appelle même la cité Bertrand, et il paraît que c'est très rare de son vivant d'avoir comme ça son nom donné à une cité. Alors les rats, les coryphées et les premiers sujets, tous ceux qui sont exposés aux inconvénients de l'amende, se sont dit qu'avec un directeur calé, on serait certainement moins dur, moins sévère pour toutes les questions d'argent. Je vous demande un peu, monsieur, si vous aviez à vous la cité O'Monroy, quel plaisir cela vous ferait d'empocher une amende de cinq francs, versée par Manchaballe première?

— Évidemment c'est un point de vue.

— Et puis il y en a un autre. M. Ber-

trand est un homme d'intérieur, mais ça ne l'empêche pas de s'y connaître en femmes, et joliment allez! Voyez toutes celles qui ont défilé chez lui : Judic, Théo, Alice Regnaud, Julia de Cléry, Berthe Legrand, Gabrielle Gauthier, Gilberte, Sorel, Solier, et dans la Revue actuelle voyez, avec Lender et Crouzet en tête, quel gracieux bataillon! Jamais il n'a rencontré mes filles sans leur prédire un brillant avenir, et cela appuyé, pas sur des compliments banals, mais sur des phrases techniques de quelqu'un qui s'y connaît. Il parlait de la *ligne*, de la *branche*, de l'*aplomb* des membres, je ne sais quoi, et on sentait que c'était vrai, que ça y était absolument.

— Et la musique?

— Ah! monsieur, un homme qui a joué les grandes opérettes d'Offenbach, qui a eu comme chef d'orchestre M. Boulard, un gaillard autrement fort que Vianesi, celui-là a fait ses preuves. Jamais les chœurs de

l'Opéra n'ont chanté comme ceux des Variétés, et quant à moi, sans vouloir comparer la voix de M. Baron à celle de M. Lassalle, je préfère de beaucoup l'organe de M. Chalmin à celui de M. Escalaïs.

— Ah ! comme c'est vrai, ce que vous dites là, madame Manchaballe, comme c'est vrai !

— Et tenez, monsieur Richard, je ne dis pas qu'on pourrait faire jouer *Sigurd* par Dupuis, Raimond et Barral, quoique... enfin ça ferait certainement de l'argent ; mais on pourrait monter la *Grande-Duchesse* avec Sellier dans le rôle de Fritz, Berardi faisant le prince Paul, et Gresse adorable dans le général Boum. Madame Chapuzot m'a d'ailleurs affirmé que c'était le projet du nouveau directeur, et que c'est M. Colonne qui jouerait la Grande-Duchesse en travesti.

— Tiens ! moi j'aurais plutôt pensé à Lassouche.

— Vous plaisantez ; mais quand on veut

innover, il ne faut pas craindre d'être original. D'ailleurs, entre nous, la musique, à l'Opéra, n'a qu'une importance très secondaire.

— Bah !

— Mais oui, monsieur Richard, regardez, la plupart des abonnés ne viennent que pour le ballet. Les soirs où l'on donne en même temps *Zaïre* et le *Rêve*, il n'y a personne pour *Zaïre*, et pour le *Rêve* la salle est pleine. Demandez à M. Bocher. Or, vous comprenez qu'un homme n'a pas eu impunément dans ses mains pendant des années l'Eden, n'a pas monté *Excelsior*, *Sieba*, *Messalina*, la *Cour d'Amour*, etc., avec la Laüs, la Cornalba, la Zucchi, etc., etc., sans s'y connaître en pirouettes, en entrechats... et en fouettés-derrière. Rue Boudreau, déjà M. Bertrand avait des abonnés ! le prince Troubetzkoï, le comte d'Arjuzon, le baron de Saint-Amand, etc. Jugez si tous ces connaisseurs vont rappliquer au foyer de l'O-

péra. Entre nous, il en a bien besoin, le foyer de l'Opéra, car les nouvelles couches n'ont pas ce qu'il faut pour lancer nos filles. Ma pauvre Judith en sait quelque chose!...

— Et comme metteur en scène?

— Ah! monsieur, c'est merveilleux. M. Bertrand voit juste et a le don du bon conseil. Ainsi, dernièrement, il vient au foyer pendant que Rébecca répétait son rôle d'*Ariane*. Ça n'allait pas, je dois le dire, ma cadette avait fait un peu la fête la veille. Bref, M. Pluque n'était pas content, ni moi non plus. J'admets qu'on s'amuse, mais pas jusqu'au mal aux cheveux. L'art avant tout. Là-dessus, voilà M. Bertrand qui s'amène et qui dit à Rébecca :

» — Voyons, mon enfant, il faut vous mettre dans la peau de la bonne femme. Ariane, c'était une maîtresse abandonnée. Eh bien! supposez qu'il y ait quelqu'un que vous aimiez, que vous aimiez beaucoup,

d'une grande affection, et que ce quelqu'un vous quitte. A quoi songeriez-vous ?...

Rébecca réfléchit une seconde et répondit :

» — Je songerais à prendre un autre amant.

» — Eh bien! a répondu en riant M. Bertrand, songez-y en dansant, ou dansez en y songeant.

» Et il est parti, et la répétition a bien marché, et M. Pluque a été très satisfait, et Rébecca, lâchée par le petit d'Authoire, a fait la connaissance du marquis de Quasi-Mazas. Tout cela à cause de l'observation si juste de M. Bertrand.

— Je vous remercie, madame Manchaballe. Rappelez-moi au bon souvenir de nos demoiselles, vos filles. J'irai les saluer le soir de *Maladetta*.

LE CHAUSSON ROSE

— Bonjour, madame Manchaballe, c'est encore moi. Voyez-vous, le diamant de la bague que vous m'avez vendue la semaine dernière est un peu jaune. Ma bien-aimée prétend que c'est un diamant du Cap ; bref, elle préférerait un rubis, un beau rubis.

— Je vais vous trouver ça, monsieur Richard.

— Et puis... je voulais vous parler aussi du *Petit Faust*. Car, si je ne me trompe,

c'est à cette époque qu'a commencé le succès de votre fille Judith.

— Parfaitement. C'était à la dernière reprise avec Gobin dans le rôle de Valentin, et Léa d'Asco dans le rôle de Marguerite. Léa d'Asco ! Une aussi qui a su faire son chemin, en dépit de son goût pour les intérieurs mikado, de ses modes excentriques, et de ses voyages en ballon ! Aujourd'hui, elle est comtesse, pour de vrai, avec un beau nom à la suite du titre ; elle vit dans le Midi... et, le dimanche, elle donne le pain bénit dans sa paroisse. Ça avait toujours été mon rêve !...

— Ne nous égarons pas, de grâce, madame Manchaballe, et parlez-moi de Judith.

— Ah ! monsieur, c'est tout un roman, un roman qui ferait croire à la Providence. Dans ce temps-là, mon aînée n'avait encore que seize ans et dansait dans le ballet de la Porte-Saint-Martin, sous les ordres de madame Mariquita. Au second acte du *Petit*

Faust, à la closerie du Vergiss-mein-nicht, elle figurait une des Marguerites qui viennent évoluer autour du docteur Faust, tandis que celui-ci répond avec un air ennuyé et blasé :

... Le jour, la nuit, toujours en fête,
Mais tout ça fait mal à la tête
Et ça ne fait pas le bonheur.

Le costume de Judith était très joli, une espèce de chapeau à créneaux, en velours vieux-rose, une robe moyen âge de peluche grise avec crevés vieux-rose, et des dessous vieux-rose très froufroutants, depuis le jupon tout ruché jusqu'au pantalon de foulard avec des entre-deux transparents laissant voir le bas rose quadrillé... Ces dessous étaient nécessaires, parce que, à un moment donné, pour séduire le docteur Faust et aussi le public, toutes les Marguerites avançaient en bataille devant le trou du souffleur en élevant la jambe à hauteur... d'une institution. C'était un gros effet, et la jambe de

Judith avait eu tout spécialement une bonne presse.

» Or, voilà qu'à la cinquième représentation, mon aînée me dit : Maman, les chaussons que m'a donnés l'administration sont trop petits. J'en ai demandé d'autres au directeur qui, très rat, m'a envoyé dinguer, et moi je cours le risque de me blesser le pied et de perdre mon gagne-pain... Elle était très digne en me déclamant ça, mais, au fond, je savais bien que nous avions d'autres moyens d'existence, Dieu merci ! Bref, je réfléchis qu'il y a des cas où il ne faut pas lésiner, et j'achète une autre paire de chaussons, la pointure au-dessus.

» Le soir même, Judith ravie me disait avant d'entrer en scène : Ah ! maman, je suis enfin à mon aise. Tu vas voir comme je vais bien danser. Tu vas voir !...

» J'étais enchantée de ces bonnes dispositions, d'autant plus que j'avais regardé par le trou du rideau et il y avait une salle

superbe. Au troisième rang des fauteuils d'orchestre, toute la haute finance. Il y avait là Fulgbourg, Ramonde, le baron Samuel, Tape-à-l'Œil, le comte Lagredan, etc... Ce soir-là c'était exceptionnel. Faust avait déjà répété trois fois :

Non, tu n'es pas ma Marguerite...

Et, après deux mesures de la fameuse valse, le bataillon des danseuses, bien alignées, avait commencé à lever la jambe. Judith était au centre ; on voyait qu'elle ne souffrait plus des pieds, la chère enfant, car, le sourire extatique sur les lèvres, elle y allait en cadence, et aïe donc ! et aïe donc ! avec une verve, un entrain... lorsque tout à coup j'entends dans la salle comme un tonnerre d'éclats de rire. C'était l'un des souliers de Judith qui, dans la chaleur de l'action, avait quitté le pied, avait sauté par-dessus la rampe, franchissant les musiciens de l'orchestre, et était venu tom-

ber juste sur le nez du comte Lagredan. Et pendant que tout le monde se tordait, que Judith, déchaussée d'un pied, s'arrêtait un peu interdite, moi je songeais que je n'aurais dû prendre que la demi-pointure au-dessus. Quant au comte, il avait saisi le petit soulier de satin rose, le tournait, le reluquait, riant également d'un gros rire bonhomme qui lui secouait les épaules, et finissait par fourrer le projectile dans la poche de son frac, côté du cœur.

» Et comme Judith, grondée par madame Mariquita, avait envie de pleurer, je m'avançai et je lui dis :

» — Ne te désole pas, va, ma chérie, je crois que ça va très bien.

» En effet, pendant l'entr'acte, une ouvreuse arrive avec la carte du gros banquier :

LE COMTE LAGREDAN

Prie mademoiselle Judith Manchaballe de bien vouloir passer demain dans ses bureaux,

rue Laffitte, afin de se voir restituer un objet qui lui appartient. »

Et nous y avons été le lendemain, rue Laffitte ; quand je dis *nous*, c'est une façon de parler, car j'avais cru plus convenable, comme mère, de rester au magasin, mais j'avais surveillé les apprêts de l'entrevue. Ah ! monsieur Richard, j'aurais voulu que vous vissiez Judith avec son costume vigogne-carmélite, son camail-abbé en dentelle noire, couvert d'une épaisse pluie de jais, et sa petite capote en guirlande lierre avec ailes d'ibis rose ! A peine de poudre de riz. Un soupçon d'*Impérial-Russe* sur la nuque à la racine des cheveux, et vogue la galère !

— Vous savez, madame Manchaballe, que vous êtes très extraordinaire.

— Non, je suis simplement une mère qui aime bien ses enfants. Malgré moi je pensais à ce conte....

— Le comte Lagredan ?

— Non, ce conte de Perrault où le prince vient rapporter le soulier de Cendrillon. Je sais bien que le banquier ne ressemble pas beaucoup au prince Charmant — il est trop rouge, trop gros, trop court et trop chauve — mais, à part cela, la situation est la même. Il met genou en terre devant Judith, prend dans sa main le pied mignon de ma fille, et après l'avoir respectueusement baisé — comprenez-moi bien, monsieur Richard — il remet avec des délicatesses infinies le petit soulier de satin. Hein ! c'est gentil comme mise en scène?

— Et tout s'est passé comme ça, madame Manchaballe?

— Ah! je ne pourrais pas vous dire, puisque j'étais restée dans mon magasin, seulement, au bout de deux heures, je vois revenir Judith un peu décoiffée, un peu chiffonnée, un peu rouge ; elle entre en tempête dans la boutique, flanque derrière elle la porte à briser les vitres, et me dit avec rage :

» — Ah ! bien, il est propre ton prince charmant ! Après m'avoir... remis mon soulier — ce qui, par parenthèse, a pris près d'une heure — il m'a dit avec un effroyable sourire qui laissait voir ses dents longues, enchâssées dans du pain d'épice : « Mademoiselle, en vous en allant, je vous prierai de passer en bas, à la caisse. » Moi, je ne demande pas mon reste; je descends toute heureuse dans les bureaux, et une fois devant le guichet, j'entends par le tuyau acoustique le baron Lagredan qui disait :

» — Donnez dix louis à mademoiselle pour ses pauvres.

» Et le caissier, d'un air goguenard, m'a allongé dix louis, dix malheureux louis qu'il a rangé par pile de cinq avec un grand bruit sur la tablette de cuivre. Ah ! ça a été vite fait.

» Quand Judith a eu fini, j'ai été atterrée. C'était un désastre... Mais heureusement que j'étais là pour réparer la situation. Je

lui ai dit : Ma fille, tu vas immédiatement restituer l'argent à ce malappris.

» — Mais, maman, c'est que nous avons à payer le terme après-demain.

» — Pas de réplique, et crois-en ma vieille expérience.

» Et nous avons renvoyé les louis, et c'est moi qui ai rédigé la lettre, un chef-d'œuvre, où débordait le mépris.

» Lagredan a été si étonné de voir qu'on lui rendait son argent — si étonné, que quinze jours après il installait Judith dans un petit hôtel de la rue Fortuny, avec chevaux, voitures, cuisinier, groom, etc., et lui ouvrait un compte au Crédit lyonnais. Ah ! je puis dire que cette affaire-là a été bien menée. Maintenant, je sais bien que ça ne réussit pas toujours...

— Vous avez donc voulu la recommencer?

— Oui, monsieur Richard, avec ma cadette Rébecca. A la répétition générale du *Mage*, elle représente une des prêtresses de

la déesse Djahi. Alors, tandis que Torri se charge d'initier Rosita Mauri à l'amour, j'avais conseillé à ma fille d'envoyer, comme par hasard, sa sandale dorée à la tête du vieux marquis de Quasi-Mazas qui somnole toujours au second rang des fauteuils d'orchestre.

— Et alors?...

— Alors Rébecca a mal visé, sans doute, car la sandale est tombée parmi les musiciens, sur le crâne de M. Taffanel, qui a failli en avaler sa flûte. Et le marquis de Quasi-Mazas a continué son somme, et Rébecca a attrapé de M. Pluque cinq francs d'amende.

— Voyez-vous, monsieur Richard, ce qui réussit aux unes ne réussit pas toujours aux autres.

Se déchausser n'est rien... c'est tout au plus un petit commencement.

FAUTE DE SURVEILLANCE!

— Madame Manchaballe, voilà le jour de l'An qui s'approche; je compte sur vous pour me mettre de côté quelques bibelots de choix.

— Ça se trouve bien, monsieur Richard, d'autant plus que la Revue tire à sa fin; je ne vais plus être obligée de recevoir les petites du Conservatoire, et je pourrai, par conséquent, me consacrer davantage à mon magasin et à la surveillance de mes filles.

— Vous les surveillez encore! Il me semble, cependant, qu'elles sont d'âge à voler de leurs propres ailes — Judith et Rébecca surtout.

— Ah! vous croyez ça; eh bien, dès que je ne suis plus là pour les aider de mes conseils et de mon expérience, elles ne font que des gaffes. Vous ne pouvez pas vous imaginer tout ce qui s'est passé, tandis que j'avais mes soirées prises aux Variétés.

— Non, je ne m'imagine pas... on ne peut jamais s'imaginer ces choses-là, mais j'aimerais bien savoir tout de même.

— Eh bien, pas plus tard que la semaine dernière, à la première de *Samson et Dalila*, mademoiselle Bossut, vous savez, la première Philistine à gauche du temple de Dagon, celle qui entre avec une guirlande, tandis que le chœur chante :

Voici le printemps, nous portons des fleurs
Pour orner le front des guerriers vainqueurs...

» Voici, dis-je, mademoiselle Bossut qui pousse le bras de mademoiselle Mante II, et qui lui dit : — Le grand-duc Wladimir est dans la salle. — Où ça ? — Dans l'avant-scène de droite avec le duc de Mecklembourg, le duc et la duchesse de Leuchtenberg et le duc de Morny. Regarde-le; il est en train de lorgner Monchanin.

» Et, de fait, celle-ci venait d'entrer, élégante et aérienne, avec sa prestance noble et ses jambes de déesse — les plus jolies de l'Opéra, sans conteste — apparaissant sous la tunique diaphane.

— Ah ! madame Manchaballe, depuis Isoline, je n'ai jamais vu un costume plus... troublant !

— N'est-ce pas, monsieur Richard, c'est ce que j'ai dit à Rébecca. Il faut profiter de ce costume-là; tu es comme nue; jamais tu ne retrouveras une occasion semblable. Aussi vous pensez si ma fille a été émue. Elle ne pouvait pas voir le grand-duc, parce qu'elle

évoluait derrière Torri, qui masquait; elle a bien essayé de glisser son entrechat-six en avant, mais M. Pluque, le cent-garde, en faction derrière un portant, lui a immédiatement fourré un jour d'amende.

» Bref, le premier acte terminé, on se précipite au foyer de la danse, et tout le monde était très agité, car on savait que le duc de Morny allait amener le prince dans les coulisses.

» Précisément, M. Charles Bocher était entouré par les petites, qui lui demandaient de faire une pétition au sujet de la question des chaussons.

— Voilà encore votre histoire qui dévie, madame Manchaballe. Quelle question des chaussons?

— Comment, vous ne savez pas? Jusqu'ici, les premiers sujets recevaient une paire de chaussons par soirée, et les deuxièmes sujets une paire par trois soirées; alors, ils les donnaient aux petites des

quadrilles, qui ne reçoivent qu'une paire par douze soirées. Or, l'administration a décidé que, désormais, pour avoir une paire de chaussons neufs, les danseuses *seraient obligées de rendre les vieux*, et on les fera user aux petits rats.

» — Mais nous ne pourrons pas les porter, s'écrient les pauvres rats, ils seront trop grands.

» — Vous mettrez du coton au bout, répond M. Hansen.

» Les petites étaient donc toutes à tourner autour du doyen du foyer de la danse, en criant : N'est-ce pas, monsieur Bocher, vous parlerez au ministre. Dans ce temps-là, il y avait encore des ministres.

» — Moi, je jure bien une chose, c'est que je ne rendrai pas mes vieux chaussons! disait Judith.

» — Moi non plus, appuyait Rébecca. Je les garde pour maman qui en fait des mules pour le magasin.

» Elle n'avait pas plutôt fini cette phrase dénotant son bon cœur, qu'elle voit apparaître, par le côté cour, un monsieur très comme il faut, avec les favoris châtains reliés à la moustache, une casquette toute galonnée d'or, et une tunique brodée au collet. Il causait avec MM. Bertrand et Georges Boyer.

» — Qui est-ce ? demanda-t-elle au comte de Palangridaine.

» — C'est le grand-duc, reprend ce dernier.

» — Allons donc ! Avec cette casquette !

» — Parfaitement. Il commande la marine dans son pays, c'est son costume de grand-amiral. Ce soir, il s'est mis en uniforme parce que M. Carnot est dans l'avant-scène, et qui veut aller le saluer pendant les entr'actes. Vous comprenez, il faut entretenir les bonnes relations...

» Il disait tout cela sérieusement, et Rébecca, qui est très patriote — elle tient ça de son père — opinait de la tête en disant

avec émotion : « Je comprends ça, je comprends ça. »

» — Et, à votre place, continuait le comte de Palangridaine, je tâcherais de mériter ses bonnes grâces ; avec ce costume-là, ça ne doit pas être difficile.

» — Mais que puis-je faire ? demandait anxieusement ma cadette.

» — Eh bien... dansez-lui l'Hymne russe.

» Ma foi, Rébecca n'hésite pas ; elle avance vers le grand amiral à casquette galonnée, et tout en le dardant au fond des yeux, elle élève les deux bras en l'air et lui danse le petit pas de la Bacchanale, quand elle tourne autour de Monchanin avant l'écroulement du temple. Ma cadette était éclairée en arrière par une herse, si bien que les jambes se profilaient toutes roses sous la tunique lamée d'or, avec la cuisse découverte pour ainsi dire jusqu'au *cousu ;* car vous savez que, pour ce costume de prêtresse philistine, M. Bianchini n'a pas laissé

trois centimètres de tutu sur les hanches.

— Merci de ces détails, madame Manchaballe ; c'est avec ces riens-là qu'on écrit l'histoire.

— Donc voilà le grand-amiral enthousiasmé, qui lâche MM. Bertrand et Boyer, ne s'occupe plus que de Rébecca, tant et tant qu'elle l'emmène dans sa loge en disant au passage à sa sœur Judith de ne pas venir la déranger.

» Que s'est-il passé dans cette loge, monsieur Richard ? Je l'ignore, et Rébecca sait qu'il y aurait certaines confidences que je ne saurais décemment entendre, mais quand l'avertisseur est venu apporter le service du lendemain : « *Leçon à huit heures, répétition à onze heures de* la Maladetta *devant les directeurs (!) et un jour d'amende pour l'entrechat-six en avant du rang* », il n'a pas été reçu, ce qui est grave.

» La porte était fermée au verrou, et l'habilleuse attendait philosophiquement dans

le corridor. Qu'est-ce que vous dites de ça?

— Moi, je ne dis rien, madame Manchaballe, mais j'ai mon idée.

— Moi aussi j'avais mon idée, aussi quand Rébecca m'a raconté cette aventure le lendemain, en me disant triomphante que, n'ayant pas Opéra le jeudi soir, elle dînerait avec le grand-duc au café de la Paix, j'ai compris qu'il était de mon devoir d'entrer en scène; et comme je n'ai affaire aux Variétés qu'à l'acte des théâtres, c'est-à-dire sur le coup de onze heures, je me suis invitée moi aussi avec le prince. Rébecca ne m'attendait pas, mais je me suis imposée en lui disant : Laisse-moi faire; je sais parler aux hauts personnages, ils ne m'épatent pas. De plus, j'ai l'habitude du commerce, et il vaut mieux que nous causions affaires tous les trois au dessert.

» — Comme tu voudras, maman, me dit Rébecca, mais tu verras, il est très gentil.

» Là-dessus, je vois entrer un monsieur en

casquette galonnée d'or — ah çà, il ne la quittait donc jamais sa casquette ! — et le maître d'hôtel arrivant, lui donne une poignée de main et le tutoie en lui disant devant nous : « Bonjour Isidore ». Nous étions estomaquées, ferme ! Le tutoiement encore pouvait aller, la poignée de main aussi, à la rigueur, il paraît que dans la famille des Romanoff on a des mœurs très patriarcales avec le petit monde, mais ce prénom d'Isidore n'avait rien de russe.

» — Pardon, dis-je, vous ne vous appelez pas Wladimir ?

» — Jamais de la vie.

» — Vous n'êtes pas amiral russe ?

» — Lui, s'écrie le maître d'hôtel en pouffant de rire, c'est l'inspecteur principal du gaz.

» Ah ! vous riez, monsieur Richard ! Si vous croyez que ces histoires-là sont drôles pour une mère, vous vous trompez. De plus, le comte de Palangridaine a parlé, et Rébecca

ne peut plus mettre les pieds au foyer de la danse sans qu'on lui demande des nouvelles de son gazier ! Aussi, comme je vous le disais, il est bien temps que la Revue finisse et que je vienne reprendre mon poste d'observation derrière les portants qui représentent les palmiers de la Palestine. Voyez-vous, une mère est une mère, et comme dit le proverbe : A chacun son métier...

— ... Et les vaches seront bien gardées. Sans adieu, madame Manchaballe.

LE DEUIL DE RÉBECCA

— Ah ! madame Manchaballe, que je suis donc content de vous voir ! Non, vous n'avez pas idée comme ça me fait plaisir de contempler votre chapeau vert et votre figure réjouie ! Je vous croyais morte.

— Vous êtes gai, monsieur Richard. Et pourquoi me croyiez-vous morte ?

— Dame, j'avais rencontré Rébecca en grand deuil, avec un chapeau alsacien par devant et arlequin par derrière, qui lui allait divinement bien ; tout le monde se retour-

nait, avenue de l'Opéra, tandis qu'elle marchait, aérienne, enveloppée dans son voile de crêpe; alors, comme elle sortait, avec un air navré, de chez maître Cazin, notaire, j'avais pensé, j'avais craint...

— Vous aviez cru que mes filles venaient réaliser mon magasin de la rue de Provence? Dieu merci, il n'est pas encore question de cette liquidation générale et madame Manchaballe a toujours bon estomac, mais Rébecca n'en a pas moins éprouvé un gros chagrin. Elle a conservé sa mère, mais elle a perdu le baron Samuel.

— Ah oui, le gros banquier. J'ai lu cela dans les journaux. J'avais même peur que l'accident ne fût arrivé chez votre fille. Dame, Attila est mort comme ça.

— Qui ça, Attila? Vous voulez dire Atala.

— Non, vous confondez avec le héros de Chateaubriand celui qui a inventé les filets grillés très épais.

— C'est que moi je me souvenais d'une chanson chantée par Libert :

C'est la petite Atala
Qui m'a mis dans c't état là !

Alors, je croyais que vous vouliez insinuer que Rébecca était pour quelque chose dans la mort du baron. Non, monsieur Richard, il est mort chez lui, honnêtement, dignement, d'une influenza, et pas du tout chez nous, sur notre canapé, d'une apoplexie après dîner... comme ça aurait pu parfaitement lui arriver trois jours plus tôt.

— Et alors Rébecca, reconnaissante, s'est mise à porter son deuil? Ça, c'est bien, c'est très bien ; cela prouve qu'elle a non seulement du cœur, mais ce sentiment des convenances qu'on ne trouve plus guère parmi les danseuses d'aujourd'hui.

— D'abord, c'est ce qui vous trompe. Je ne sais pas quel vent a soufflé sur le corps de ballet de l'Opéra, mais toutes ces demoi-

selles sont en grand deuil. Quand le soir, après la représentation, elles descendent l'escalier de gauche, on dirait un vol de papillons noirs. Il n'y a que Rébecca qui soit en rouge ponceau, comme protestation.

— Ah çà! madame Manchaballe, qu'est-ce que vous me chantez? Je vous répète que je l'ai encore rencontrée en grand deuil samedi avenue de l'Opéra.

— Oui, samedi, elle s'était mise en crêpe pour aller chez maître Cazin, notaire, mais dès le dimanche, elle arborait le rouge ponceau, comme je vous le disais, pour protester contre la conduite du baron.

— Ah! Il s'est mal conduit? J'aurais cru, au contraire, qu'il faisait très bien les choses.

— Il ne les faisait pas mal dans le présent. Parbleu. Vous pensez bien que sans ça, avec son gros ventre, son teint exémateux et sa calvitie, il n'aurait pas usé longtemps de ses gros pieds de parvenu nos

tapis de Smyrne, mais pour l'avenir il s'est conduit comme le dernier des pignoufs.

— Bah ! Racontez-moi cela.

— Eh bien, quand le baron Samuel a fait la connaissance de Rébecca, c'était après le ballet la *Tempête*. Vous rappelez-vous comme Lecouvey était jolie, en perruque rousse, à la proue du navire ? Rébecca faisait une chauve-souris avec Invernizzi, Monnier, Torri. Elle avait des ailes de peluche brune, des collerettes en plume de hibou et sur la tête, un casque de chat-huant avec des yeux lumineux. C'était ravissant. Après l'entr'acte, le baron très excité se précipite au foyer et trouve ma fille qui causait sur une banquette avec le petit comte d'Arcole, un grand nom de l'empire, et le plus joli capitaine blond de toute l'armée française. Il faut vous dire que Rébecca en était très toquée. Le capitaine était charmant, mais, comme aux fils de tous ceux qui ont marqué pendant la grande époque, il ne lui restait

pas grand'chose. Les papas de l'empire ont en général tout fricassé. Ils étaient comme ça, prodigues, généreux. Ah ! les braves gens !

— Ça n'est peut-être pas très agréable pour leurs descendants !

— Bah ! ils bénéficient de la légende du nom, et ça ne les empêche pas d'être très aimés d'abord, et de faire de beaux mariages ensuite. Bref, en dépit de sa simple solde d'officier subalterne, le capitaine d'Arcole était adoré de ma cadette, même que je ne cessais pas de lui faire des représentations à cet égard ; mais on m'envoyait promener. Sous la troisième République, voyez-vous, monsieur Richard, le respect s'en va. Néanmoins, à l'époque des termes il y avait du tirage ; nous devions une somme énorme à Clodomir, le coiffeur, et avec les amendes de M. Pluque nous n'en menions pas large. On pouvait donc dire que le baron Samuel arrivait bien. Rébecca m'a demandé conseil.

Je n'ai pas hésité, je lui ai dit : — Évidemment le baron n'est pas joli, joli, mais prends-le, les yeux fermés, et fais-toi assurer ton avenir ; quant aux petits capitaines à moustache blonde qui n'ont que la cape et l'épée,

Ça se retrouve, retrouve toujours.

Rébecca m'a répondu : — Je veux bien prendre le baron pour le sérieux, mais je voudrais bien garder le capitaine pour le cœur. — Fais comme tu voudras, mais c'est comme ça qu'on gâte les meilleures situations.

» Et en effet, ça n'a pas marché du tout. Toutes les fois que le baron venait dans la loge de Rébecca il y trouvait le comte d'Arcole installé. Ma cadette avait fait les présentations d'usage. Mais la conversation ne marchait pas. Le capitaine n'aimait pas les juifs, et le baron détestait les militaires. Bref, il y avait du froid, et si je n'avais

pas été là pour faire aller un peu la conversation, la situation n'eût pas été tenable. Quelques jours après, je vois arriver à mon magasin le baron Samuel. Bon, me dis-je, il vient acheter chez moi la bague des fiançailles. J'avais précisément un rubis merveilleux. Il prend le rubis, l'examine, le mire au grand jour en connaisseur, puis tout à coup, pris d'un besoin subit d'épanchement, il me prend les deux mains et m'emmène causer derrière le paravent.

» — Madame Manchaballe, me dit-il avec émotion, j'irai droit au but. J'aime votre fille.

» — Vous venez me demander sa main ?

» — Pas... précisément. Seulement, voilà. Rébecca, sur votre conseil, désire, paraît-il, que j'assure au préalable son avenir.

» — Il me semble que c'est très naturel !

» — Parfaitement. Mais donnant, donnant. Je suis tout disposé à lui assurer cinq cent mille francs, après ma mort, par une donation en bonne et due forme chez maître

Cazin, mon notaire, si... Rébecca, de son côté, consent à flanquer le petit d'Arcole à la porte.

» J'ai répondu au baron Samuel que sa demande était fort juste — moi je suis toujours pour la justice — et j'ai catéchisé Rébecca qui a beaucoup pleuré, mais... qui a flanqué le petit d'Arcole à la porte. Le lendemain le baron apportait la donation de cinq cent mille. J'avais mandé pour plus de sûreté mon avoué Broutassard ; le papier était parfaitement régulier, et nous partons tous le porter chez maître Cazin, le notaire des princes d'Orléans. Vous pensez si je pouvais avoir confiance ! Et je me disais ravie : Voilà l'existence de ma cadette assurée. Quand le baron sera mort, ce qui ne tardera guère, fatigué comme il est et surtout comme il le sera, eh bien, Rébecca aura vingt-cinq mille livres de rente, ce qui constitue du pain avec pas mal de confitures.

— C'est donc pour cela que Rébecca se tenait si bien ?

— Oui, monsieur Richard, on peut le dire ; ça a duré près de quatre ans, le baron a résisté beaucoup plus longtemps que nous n'avions calculé, et, pendant ces quatre ans, pas le moindre d'Arcole, pas la plus petite défaillance. Madame Bourrimel, l'habilleuse, me le disait encore dernièrement : — C'est admirable de voir une jeunesse se consacrer ainsi à un vieux dégoûtant. C'est admirable !... Pendant ce temps, le capitaine s'était marié, très richement marié, et tout le passé était bien loin. Lorsque enfin, la semaine dernière, le baron Samuel meurt. Que fait Rébecca ? Elle écrit très dignement à M. Hansen que, tout entière à sa douleur, elle ne pourra pas danser son pas de la cruche dans *Maladetta* — ce qui lui fait infliger trois jours d'amende parce que le baron n'était pas son parent — puis, elle va se commander le merveilleux deuil que vous avez vu, un costume de soixante louis, et enfin, samedi, elle se rend avenue de

l'Opéra, chez maître Cazin, pour toucher sa donation. Savez-vous ce qu'il lui a dit, le notaire des princes, savez-vous ce qu'il lui a dit?

— Je ne m'en doute pas, madame Manchaballe.

— Il lui a dit : — C'est vrai, le baron Samuel est venu apporter en votre faveur une donation, le 3 juillet 1889, une donation de cinq cent mille francs « parfaitement régulière... », mais le 4 juillet 1889, il est venu la retirer.

— Ça, madame Manchaballe, c'est canaille.

— Hein, monsieur Richard, qu'est-ce que vous dites de ce lapin posthume! Et comprenez-vous maintenant pourquoi, au milieu des papillons noirs qui descendent l'escalier de l'Opéra, Rébecca a adopté le rouge ponceau?

MANCHABALLE A NAZARETH

A la Bodinière, pendant un entr'acte de *Paris-Printemps*.

— Bonsoir, madame Manchaballe ; vous avez joué ce soir votre rôle de mère d'une façon merveilleuse. Tous mes compliments. On ne saurait entrer mieux dans la peau du personnage.

— Merci, monsieur Richard, vos suffrages me vont au cœur. Voyez-vous, comme me le disait feu M. Manchaballe, moi j'ai ce ce qui s'appelle une nature.

— Et M. Manchaballe en est mort !

— Monsieur Richard, vous avez parfois des plaisanteries d'un goût !... Je veux dire une nature artistique. Ainsi, c'est dans le sang, toutes mes filles ont une nature artistique : Judith, Rébecca, même Caroline ?

— Tiens, c'est vrai, vous me parlez toujours de l'Opéra, et jamais de Caroline. Qu'est-ce qu'elle devient, Caroline ?

— Caroline, elle fait des bêtises.

— Ça, je m'en doute bien un peu, mais je vous serais très reconnaissant de préciser.

— Eh bien ! elle joue au Vaudeville, la troisième Nazaréenne à gauche, à côté de la Sainte Vierge.

— Et vous appelez ça faire des bêtises ! Jouer dans un drame sacré, dire les vers de Silvestre et de Morand, avec la musique de Gounod. Vous êtes sévère.

— Oui je suis sévère, on ne saurait être trop sévère avec ses filles, et si je n'avais

pas écouté le marquis de Palangridaine, tout cela ne serait pas arrivé. Il faut vous dire que le marquis a été élevé chez les Pères et qu'il a gardé des sentiments religieux. Aussi, quitte à avoir comme maîtresse une actrice, il aurait voulu au moins qu'elle eût des rôles honnêtes, sérieux, et qu'elle ne jouât pas une gourgandine décolletée jusqu'à l'indécence comme dans *Flipote*. Caroline avait beau dire : C'est mon nez qui veut ça. Avec un nez tourné en l'air comme le mien, les auteurs me confieront toujours des rôles de gourgandine, et quant au décolletage, dame, ils ont sans doute les mêmes raisons que vous pour trouver que ça fait bien. Et le marquis était navré. Il me répétait :

» — Madame Manchaballe, j'aime bien votre fille, elle a des qualités, mais elle perdra son âme.

» Or, il y a quinze jours, voilà mon Palangridaine qui arrive radieux, rue de Provence :

» — Je suis content, je suis très content, me crie-t-il en s'asseyant derrière le paravent de l'arrière-boutique. Votre fille a enfin un rôle digne d'elle. Elle va représenter au Vaudeville la troisième Nazaréenne! à gauche.

» Moi, ça ne me disait pas grand'chose, la troisième Nazaréenne, à gauche! D'abord, pourquoi pas la *première* Nazaréenne? Il me semble que M. Carré aurait pu mieux partager une ancienne élève du Conservatoire. Et puis, qu'est-ce que c'était qu'une Nazaréenne? Je n'aimais pas trop ce nom-là; ça rappelait comme qui dirait Saint-Lazare. Mais le marquis m'a expliqué : une Nazaréenne c'est une femme de Nazareth, et on dit troisième parce qu'il y en a trois et qu'il faut bien les numéroter, mais ce n'est pas comme à l'Opéra, il n'y a aucune préséance.

» Et alors, voilà qu'il me donne des détails. Il s'agit d'un drame sacré racontant

la naissance du Christ, avec la Passion, Judas, la Vierge, Ponce-Pilate et tous les apôtres. M. Carré, c'est une justice à lui rendre, avait tout de suite pensé à Caroline pour Marie-Madeleine, à cause de son nez en trompette, mais comme me l'a expliqué le marquis, Marie-Madeleine c'est encore une pas grand'chose, une courtisane. Elle se repent, il est vrai, et donne ses bijoux — quel mauvais exemple! — mais ce n'est pas encore ce qu'on peut appeler une femme correcte. Tandis que la troisième Nazaréenne est tout à fait bien. C'est elle qui vient en visite dans la maison de la Vierge, précisément le soir de l'annonciation angélique.

» Et le marquis de Palangridaine s'agitait sur mon fauteuil Voltaire, en s'exclamant :

» — Voyez-vous, madame Manchaballe, c'est un vrai plaisir par ces temps troublés de voir la religion qui revient et la grande voix du Christ succéder au cabotinage de M. Leplucheux et aux thèmes de made-

moiselle Flipote. Le Vaudeville où triomphèrent *Monsieur Toupinel* et *Madame Montgodin*, redevient un temple où l'on entendra la bonne parole. M. Carré est un malin. Il a constaté l'indiscutable mouvement qui ramène les foules vers les chemins de l'Évangile, c'est l'œuvre du Saint-Père qui s'accomplit... C'est beau, c'est très beau !...

» Il était enthousiasmé.

» Moi, j'étais ravie. J'ai dit à Caroline : C'est le moment, ma fille, de faire doubler ta pension mensuelle. Rien n'augmente l'amour comme l'enthousiasme religieux. Vois-tu, étant donné l'état dans lequel j'ai vu le marquis, tu peux carrément lui demander cent louis par mois. Le soir même elle demandait les cent louis, et elle les obtenait haut la main.

— Pourquoi, haut la main, madame Manchaballe ?

— Je ne sais pas, monsieur Richard : on dit comme ça. Donc, Caroline avait sa pen-

sion doublée, et, après avoir répété pendant la journée les *Drames sacrés*, elle rentrait très recueillie rue Marbeuf. D'ailleurs, cela marchait bien. M. Eugène Morand était très content de Caroline. Il y avait toujours le nez, le fâcheux nez en trompette... Dame, on ne peut pas changer son nez ; mais comme les dessinateurs n'ont pas donné à leurs Nazaréennes le costume arabe, mais le costume Renaissance, cela paraît moins. Elle avait une espèce de dalmatique tombant à larges plis, avec un petit casque en sequins dans les cheveux, et sur l'épaule elle devait porter une cruche, comme Judith et Rébecca pour le pas des amphores dans *Maladetta*. Vous voyez cela d'ici.

— Parfaitement ; mais, de grâce, ne retournons pas à l'Opéra : restons au Vaudeville avec Caroline.

— Donc, tous les soirs, en se couchant, le marquis demandait des détails sur les répétitions du drame sacré. Et Caroline lui

racontait tout le sommeil de Fra-Angelico, la nuit de Noël avec la marche à l'étoile, la rencontre de Jésus et de Madeleine, l'entrée triomphale le jour des Rameaux, Barrabas, le Calvaire, la Résurrection, que sais-je ? Et Caroline, la petite Caroline Manchaballe contribuait pour sa part à la régénération sociale, vivait au milieu de ce beau rêve, prenait part à ces saintes légendes, marchait à côté de la sainte Vierge... Et le marquis se sentait rajeuni de vingt ans. Jamais Caroline ne l'avait vu dans un état pareil, et c'en était même ennuyeux, parce que avec la fatigue des répétitions, on aime bien à se reposer la nuit. Il faut être juste. N'est-ce pas, monsieur Richard ?

— Je vous approuve, madame Manchaballe.

— D'ailleurs, je la consolais, en lui disant : Le soir de la première, vois-tu, ma fille, tu demanderas deux cents louis par mois... Il faudra réclamer cela, tout chaud, juste en

rentrant, alors que le marquis aura encore dans l'œil des éblouissements d'apothéose.. Et allez donc ! — Tu crois que ça prendra, maman ? — Ça prendra très bien ; est-ce qu'on refuse cent louis à une Nazaréenne qui est en relation avec la Vierge, avec la mère d'un Dieu ?

— Tout cela n'était pas trop mal raisonné.

— Ah bien oui ! Vous allez voir, monsieur Richard. Donc, jeudi soir, la répétition générale a lieu devant une salle merveilleuse. On aurait dit que le Père Didon allait prêcher. Le marquis avait d'abord pris un fauteuil au balcon, mais il était descendu à l'entr'acte parce que mademoiselle Silly lui donnait des distractions. Vous savez, mademoiselle Silly a des yeux en boule de loto... C'est gênant pour se recueillir.

» Donc, la cloche se mit à tinter et le rideau se levant, montre la campagne de Nazareth. Un jardin planté de figuiers, avec une terrasse par-dessus laquelle on aperçoit

la campagne noyée de brumes. Et voilà mes Nazaréennes qui s'avancent avec leur cruche sur l'épaule, mesdemoiselles Avril, Sorel et Caroline. Certainement mesdemoiselles Avril et Sorel sont de jolies filles, mais Caroline a un je ne sais quoi de chaste et de pénétrant... Avec cela un certain port de bras pour tenir la cruche sur l'épaule droite. Le port de bras, ça a toujours été le triomphe des Manchaballe. Alors, Caroline a dit avec sa voix mélodieuse :

> C'est ici, n'est-ce pas la terrasse fleurie
> Du logis où demeure en Nazareth, Marie
> Femme du charpentier Joseph ; il semble
> A les voir demeurer aussi chastes ensemble
> Que leur âme à tous deux ait la candeur des lis...

Et pendant ce temps-là on entendait une musique douce, douce, un chant d'abord indistinct qui allait s'élargissant dans la nuit tombante ; et la Vierge est apparue, mademoiselle Thomsen, et Caroline lui a dit respectueusement :

> En ce jour que le ciel soit avec toi, Marie.

Et la Vierge a répondu avec beaucoup d'aménité :

O femmes, en ce jour que le ciel vous sourie.

C'était gentil. Alors, le marquis de Palangridaine s'est mis à sangloter sous l'œil étonné et rêveur de mademoiselle Silly. Jamais il n'avait éprouvé une émotion aussi intense.

— Et alors, madame Manchaballe ?...

— Et alors, lorsque le soir, en rentrant rue Marbeuf, Caroline a voulu aborder la question des deux cents louis, le marquis s'est agenouillé devant elle, et lui a dit que jamais il ne consentirait désormais à avoir des rapports intimes avec une femme qui avait été saluée par la Vierge, que ça lui semblerait un blasphème d'aborder avec elle des questions d'argent, et que désormais il voulait, lui aussi, avoir avec elle la « candeur des lis ».

» Et, là-dessus, il est parti, laissant ma fille toute défrisée. Non, voyons, monsieur Richard, je m'en rapporte à vous, est-ce que ça n'est pas un sacré drame ?

LE TROU DE CLODOMIR

— Ah! monsieur Richard, comme je suis donc contente de vous trouver! Si vous saviez toutes les péripéties qui arrivent à Judith! Il faut absolument que vous alliez voir M. Bertrand.

— Voyons, reprenez vos esprits, madame Manchaballe. Asseyez-vous. Posez votre sac. Soufflez un peu, soufflez encore. Voulez, vous un petit verre de chartreuse?

— Plus tard, mais il faut d'abord que je vous raconte les incidents. Ça me soulagera encore plus que la chartreuse.

— Allez-y, ma digne amie.

— Eh bien ! tout cela nous est arrivé à cause du trou de Clodomir.

— Le trou de Clodomir ! ! !

— Oui, Clodomir Levent.

— Joli nom .. mais ça ne me dit pas...

— Comment, vous ne connaissez pas Clodomir, le coiffeur en chef de l'Opéra, depuis plus de vingt ans ! Au second étage, près de l'escalier de l'administration, il y a un grand trou, une espèce de boîte aux lettres dans laquelle les danseuses jettent leurs perruques le soir en s'en allant; on appelle cela *le trou de Clodomir*, et le surlendemain, elles retrouvent leurs perruques refrisées dans leur loge. Comprenez-vous ?

— Bon, j'y suis; eh bien, que s'est-il passé dans le trou de Clodomir ?

— Ah ! monsieur Richard, un drame, un véritable drame. Il faut vous dire que M. Gailhard, pour le ballet de la *Maladetta*, avait exigé que toutes les *salades-mixtes*

fussent les cheveux épars sur le dos, sans bijoux, sans étoile, sans rien ; la petite Cléo a voulu conserver ses bandeaux cache-oreille, mais M. Gailhard n'a rien voulu entendre. Alors Judith a fait venir Clodomir et lui a dit : Je désirerais une perruque extraordinaire, avec une crinière crespelée qui me descende au moins jusqu'aux reins, mais je ne voudrais aucune postiche par devant.

» Clodomir a répondu : Mademoiselle, c'est bien simple : j'ondulerai d'abord vos cheveux au waver en larges vagues, je prendrai la moitié des cheveux, je ferai un tour en dedans et je nouerai les deux mèches en laissant retomber les pointes. Surtout que les bouclettes forment bien comme les copeaux des tire-bouchons et non comme des boudins, si j'ose m'exprimer ainsi. Puis je prendrai les deux mèches de chaque côté des tempes, je les réunirai sur le sommet, en laissant à part une toute petite mèche

qui frise au milieu de la masse et qui me servira de point d'appui, et dans ce point d'appui je fixerai ma perruque, sans tendre les cheveux, en les laissant flous. Vous verrez, cela sera superbe.

» Et de fait, je ne sais si vous avez remarqué Judith le soir de la première, mais sa perruque noire a fait un effet merveilleux. Toutes les autres salades-mixtes semblaient avoir pleuré pour leur queue, et dès que Judith faisait ses menées, la crinière flottait au vent.

— Oui, madame Manchaballe, on aurait dit un chaperon d'onduleuses ténèbres.

— Si vous voulez. Clodomir était très content, d'autant plus qu'il lui faudrait beaucoup de perruques à ce prix-là pour se refaire. Savez-vous où l'on en est arrivé sous le rapport des économies? Pour l'opéra de *Deidamie*, comme tous les Grecs sont coiffés d'un fez, on lui a recommandé de ne pas planter de cheveux sous la calotte et

de confectionner toutes les perruques grecques avec une tonsure afin d'économiser les cheveux. Qu'est-ce que vous dites de ça?

— Je dis que vous allez encore vous égarer. Ne parlons pas de *Deidamie;* restons avec Judith à la *Maladetta*, si vous voulez bien.

— Eh bien, vendredi, après le ballet, Judith remonte dans sa loge, après avoir un peu causé avec le prince, et trouve Chignon II qui sortait, ayant déjà fini de se déshabiller. Vous savez que Chignon II ne se démaquille jamais, et c'est même bien désagréable d'être obligée de faire loge commune avec cette horrible fille. Heureusement son engagement n'est pas renouvelé, et elle part en avril, si bien qu'à ce moment Judith aura sa loge à elle. Jusque-là il faut patienter, mais ce n'est pas très gênant, parce que Chignon n'est presque plus d'aucun divertissement. Le prince met d'ailleurs beaucoup de tact. Il regarde par le petit judas, et

lorsque mademoiselle Chignon est là, il n'entre pas... mais il est contrarié. Je lui dis : Eh bien ! quoi, vous retrouverez Judith plus tard. Et il me répond : Ça n'est pas la même chose, madame Manchaballe. Il paraît qu'un quart d'heure après, ça n'est pas la même chose. Tous les Russes sont comme ça.

— Mais le trou de Clodomir ?

— Attendez donc. Dieu que vous êtes pressé ! Donc, Judith redescend avec moi, et en passant dans le corridor, nous glissons avec précaution la belle perruque dans le trou de Clodomir pour qu'il refasse les ondulations. Hier au soir lundi, Judith arrive à dix heures, — elle n'est pas du 1 dans la vallée d'Oueil, — et comme on jouait la *Favorite* avant, elle avait tout le temps de s'habiller. Elle cherche sa perruque, et qu'est-ce qu'elle trouve : une méchante petite queue de rien du tout ! J'ai vu bien des petites queues dans ma vie, mais celle-là dépassait

la mesquinerie permise. Évidemment, Clodomir avait dû faire erreur. Elle le fait demander. Personne. Que faire?

» — Jamais je ne mettrai une horreur comme ça sur la tête ! dit-elle à l'habilleuse, madame Verdant.

» — Mademoiselle a bien cherché?

» — Mais oui.

» -- Partout, partout?

» Judith est prise d'un soupçon. Elle jette une simple matinée sur ses épaules et elle descend au foyer de la danse. Et là, monsieur Richard, qu'est-ce qu'elle aperçoit? Chignon II qui causait avec le général Bourgachard. Chignon II, le chef orné d'une superbe perruque noire dans laquelle elle avait campé un croissant en diamants — vous savez, de ces diamants qui ont l'air Cathelin, comme on dit.

» — Où avez-vous pris cette perruque? s'écrie Judith.

» — Mais... dans ma loge, dit Chignon

très troublée... Peut-être Clodimir s'est-il trompé ?

» — Voleuse ! s'écrie ma cadette exaspérée. Vous m'avez pris ma queue ! Tenez, voilà votre sale queue de rat !

» Elle jette à la tête de Chignon sa petite natte, et, de l'autre main, elle lui arrache la perruque ; vous jugez quel rassemblement. Henri Cartier, Massa, Cahen d'Anvers, de Valon, Saint-Amand, tous ces messieurs se tordaient, y compris le général auquel ce crépage de chignon paraissait causer un vif plaisir. Tout à fait l'image de la guerre.

» — Mesdames ! mesdemoiselles ! je vous en prie ! tâchait d'intervenir le régisseur Colleuille.

» Et il attrape un coup de poing dans le nez. M. Hansen est un peu blessé, et n'osait se risquer dans la bagarre. Heureusement, M. Pluque est arrivé, avec ses favoris noirs, son pince-nez et son costume de

chef de gitanes. Il est très fort, M. Pluque. Il a reçu un soufflet, deux griffes sur le nez, trois coups de pied, mais il est parvenu à séparer les combattantes auxquelles, pour changer, il a administré trois jours d'amende.

» N'empêche qu'un quart d'heure après, Judith redescendait triomphante avec sa belle perruque, plus belle que celle de Désiré, de Lobstein et de Sandrini. Force restait à la loi.

— Eh bien, alors, vous devez être satisfaite, madame Manchaballe ?

— Vous allez voir. Ce matin, il y avait un raccord. Il faut vous dire que non seulement on a supprimé le dernier tableau où Ladam-Cadual pétrifié était remplacé, je ne sais trop pourquoi, par un bonhomme en pain d'épice, mais encore la fée des neiges, Mauri, veut être la seule à danser le pas des amphores avec sa cruche sur la tête. Vous pensez si mesdames Violat, Chabot,

Blanc et Régnier II sont satisfaites, elles qui ont répété ce pas des cruches depuis neuf mois! De plus, comme Mauri est petite, elle veut que toutes les autres soient à genoux pour paraître plus grande. Enfin, tout cela devait être décidé au raccord.

» Mon aînée arrive à l'Opéra à onze heures, très grincheuse, parce que le prince avait dit en se levant que « vraiment, ce n'était pas un métier, qu'on n'avait le temps de rien faire », et autres inconvenances que je ne veux pas vous répéter par pudeur; elle arrive dans sa loge, et qu'est-ce qu'elle y trouve? Une dévastation! Tentures arrachées et pendant par loques, tapis enlevé, glace décrochée. Il restait juste les deux petites chaises rouges allouées par l'administration. Chignon II s'était vengée en emportant avant l'heure tout ce qui était à elle. On ne pouvait plus rester dans une turne semblable.

» Judith bondit chez M. Bertrand et le

trouve en train de calculer avec Campo-Casso combien devait lui coûter la représentation de dimanche prochain. Huit mille francs, même avec le maximum.

» — Monsieur le directeur, venez constater, je vous en prie, dans quel état est la loge que j'occupe avec mademoiselle Chignon II ! Elle a tout enlevé, tout saccagé. Je veux bien la faire arranger à mon compte, mais vous comprenez que cette horrible fille fera exprès de m'abîmer mes tentures et mes meubles. Alors, donnez-moi une loge pour moi toute seule jusqu'en avril.

— Eh bien ! madame Manchaballe, qu'a répondu M. Bertrand ?

— Il a dit : Comment donc, mademoiselle, mais votre réclamation est très juste. D'un autre côté, mademoiselle Chignon était dans son droit strict en emportant ses tentures. Enfin, elle a raison d'une part; mais vous n'avez certainement pas tort de l'autre.

» — Enfin, aurai-je ma loge?

» — Mademoiselle, je prends bonne note, vous entendez, bonne note de votre demande.

» Mais je le connais, M. Bertrand, et puisque vous le connaissez aussi, je viens vous supplier d'aller le voir — pas au théâtre, pas au moment où il calcule avec Campo-Casso les déficits du dimanche — non, mais chez lui, en famille, boulevard Pereire. Au besoin, vous pourriez emmener M. Dupuis, des Variétés. Ça l'attendrirait, ça lui ferait plaisir de le revoir...

Et tout cela, à cause du trou de Clodomir.

LA FLÈCHE

La scène représente la loge de Rébecca Manchaballe pendant le second acte de *Salammbô*.

— Toc, toc!

— Entrez. Tiens, c'est vous, monsieur Richard! Faut-il que la salle soit assez terne pour que vous préfériez venir causer avec votre vieille amie. Asseyez-vous donc près de la cheminée, et chauffez-vous.

— Madame Manchaballe, évidemment ma visite est un peu intéressée. J'ai entendu parler d'une grève de tutus. Ces demoiselles du corps de ballet seraient sur le point de

faire une pétition à cause des amendes; alors j'ai naturellement pensé à venir me renseigner aux sources pures...

— Ah! vous tombez bien, monsieur Richard; tenez, regardez sur la glace tous ces petits papiers collés autour du cadre.

— Ce sont des invitations?

— Ce sont les amendes infligées à Rébecca Manchaballe II, en octobre, par M. Pluque, le farouche M. Pluque, régisseur de la scène. Pendant toutes les représentations, avec sa stature d'ancien cent-garde, il se tient debout, la moustache grise hérissée, derrière un portant, comme un gros chat en colère. Il a son calepin à la main et il prend des notes. Une telle a ri pendant un mouvement d'ensemble, une autre a oublié tel bijou carthaginois sur ses épaules, une autre a esquivé son fouetté-derrière...

— En voilà une qui a eu raison!

— Alors, quand on rentre dans sa loge, on trouve l'avertisseur qui vous apporte avec

le bulletin de répétition un petit papier semblable à ceux-ci. Lisez plutôt :

Mademoiselle Manchaballe II.

Trois jours d'amende pour avoir haussé les épaules à une observation de M. Hansen, et lui avoir répondu : En scène vous-même.

5 octobre 1892.

Pour la Direction,

Le régisseur de la scène,

PLUQUE.

— Je vois que mademoiselle Rébecca cultive agréablement le calembour.

— Merci ! des calembours à vingt-quatre francs pièce, je m'en passerais volontiers, car il faut vous dire que comme petit sujet nous touchons deux cent quarante francs par mois, soit huit francs par jour ; alors trois jours d'amende représentent vingt-quatre francs, tout rond. Si vous voulez additionner les jours d'amende infligés tout

autour de la glace depuis le 1er octobre, vous en trouverez au moins pour quatre cents francs; quatre cents à payer d'une part, deux cent quarante à toucher de l'autre. Voyons, monsieur Richard, calculez nos bénéfices. Sans compter que pour ce prix-là nous faisons un métier de chien.

— Pas possible!

— Mais si. Vous autres, gens du monde, vous vous faites comme ça des idées sur la vie des danseuses. Tenez, aujourd'hui, nous avons eu leçon de neuf heures du matin à onze heures et demie. Une demi-heure pour déjeuner, juste le temps de croquer une côtelette au café de la Paix; et puis à midi la répétition a repris jusqu'à deux heures et demie. A six heures, il a fallu venir essayer des costumes, et à huit heures nous trouver dans notre loge pour la représentation de *Salammbô*. Et tout cela pour huit francs par jour. Et les mineurs de Carmaux se plaignent! Je vous demande

pardon de m'épancher ainsi dans votre sein, monsieur Richard...

— Épanchez-vous, épanchez-vous, madame Manchaballe. D'abord, vous m'attendrissez prodigieusement; et puis c'est avec ces documents-là qu'on écrit l'histoire.

— Ce n'est vraiment pas notre faute si M. Pluque est comme un crin depuis la nomination de M. Hansen comme régisseur de la danse. Depuis vingt-sept ans à l'Opéra comme régisseur de la scène, il avait cru succéder à M. Mérante et cumuler les deux emplois. Entre temps, il avait fait représenter à l'Éden un ballet, *Djemmah*, qui a eu trois représentations. C'était à se tordre. Tout cela l'a rendu grincheux. Vous vous rappelez dans *le Rêve*, avec son parapluie et sa perruque blanche — il jouait un maire japonais — eh bien, il était navré, parce que les abonnés préféraient lorgner Lecouvey.

— Vous m'étonnez.

— C'est comme je vous le dis. On ne se

doute pas de la fatuité des anciens cent-gardes.

— Mais quel est ce dernier papier?

Cinq jours d'amende pour avoir envoyé une flèche dans l'avant-scène de seconde, côté cour.

14 octobre 1892.

Pour la Direction,

Le régisseur de la scène,

PLUQUE.

— Ah! c'est l'histoire de la flèche. C'est arrivé tout récemment, à la dernière représentation de *Sylvia*.

— Contez-moi cela, madame Manchaballe.

— Eh bien, c'était le 14, la veille du terme. Vous n'ignorez pas que le baron est avec nous en froid depuis certaine mésaventure que vous avez contée dans votre livre; nous n'étions pas très en fonds, et il fallait frapper un grand coup. Dans le pas

des abeilles, vous savez, quand ces dames enlacent les sauvages avec des guirlandes de verdure, Rébecca avait remarqué que l'avant-scène de seconde, côté cour — celle qui est située juste au-dessus de la loge de M. Carnot — était très bien garnie. Il y avait là le prince Orloff, le duc de Morny, le comte de Panvilliers, MM. Abbattucci, Abeille, le général Bourgachard, le marquis d'Angleneuve ; bref, une jolie chambrée. Ah çà ! où donc étiez-vous ce soir-là, monsieur Richard?

— J'étais à la première de *Maître d'Armes*.

— Ah ! je me disais aussi... Alors, à sa seconde entrée, Rébecca revient en Diane. Elle a une tunique bleue qui laisse sortir l'épaule, et qui est retroussée très haut sur la cuisse droite, une peau de tigre en travers, un arc, des flèches, et dans les cheveux le croissant de Diane. Ce qu'elle est désirable comme ça, ma fille, vous ne pouvez vous en faire idée.

— Mais si, madame Manchaballe, rassu-

rez-vous, je me fais très bien idée, et je ne suis pas le seul.

— Bon. Suivez-moi bien. Rébecca arrive avec ses compagnes, exécute son entrechat-six dans la perfection, et, en glissant son jeté-renversé, doit lancer une flèche sur la statue de l'Amour qui s'élève côté cour au milieu des arbres et des lauriers-roses. Alors, au lieu de viser la statue, ce qui ne pouvait rien lui rapporter du tout, puisque c'était un Amour de carton, insensible par conséquent aux tuniques relevées sur la cuisse droite, elle a visé dans l'avant-scène le plastron du marquis d'Angleneuve, qui paraissait, lui, très sensible, et, paf! elle lui a envoyé sa flèche en plein cœur. Vous pensez si ça a fait un potin! Dans la baignoire du club, on se roulait, et le comte Bertrand de Valon avait les yeux pleins de larmes, tellement il riait.

— Et le marquis d'Angleneuve? Voilà qui est intéressant.

— Lui, parbleu, il était enchanté. Il avait

ramassé la flèche et la serrait amoureusement contre son frac avec des yeux blancs et une mimique vive et animée, et Rébecca souriait, avec une moue de confusion comme si elle n'avait pas fait exprès; elle avait plissé ses lèvres, en petit pointu, et c'était joli, joli!... ce petit pointu. Il aurait attendri un tigre... mais il n'a pas attendri M. Pluque.

— Au fait, qu'est-ce qu'il disait, M. Pluque?

— Il fulminait. Il criait : Voyez-vous la malheureuse! Si ça avait été un soir de gala, et si elle avait atteint un peu plus bas, elle pouvait éborgner M. Carnot. Quel malheur pour la France! Un président borgne!...

— Bah! ça n'a pas nui à la popularité de Gambetta.

— M. Pluque ne songeait pas à Gambetta. Quand le rideau a été baissé, il a dit d'un ton sec à ma fille : — Mademoiselle Manchaballe II, il ne faudrait pas confondre le livret de *Sylvia* avec celui de l'*OEil*

Crevé, ni la musique d'Hervé avec celle de Delibes. Vous entendrez parler de moi... Et dix minutes après, l'avertisseur a apporté le billet des cinq jours d'amende.

— Ci, deux louis de plus à payer.

— Parfaitement. Au fond, ça m'a été égal, parce que le marquis d'Angleneuve a invité, le soir même, Rébecca à souper, et nos deux louis ont été bien placés, je vous assure. Le terme du lendemain a été payé à midi rubis sur l'ongle. On sait faire honneur à ses engagements.

— Alors tout est bien qui finit bien.

— Pas du tout, ça commence au contraire, car cette dernière combinaison ne regarde pas M. Pluque, heureusement! Il n'en est pas moins vrai que cette amende de quarante francs a mis le feu aux poudres, et tous les petits sujets veulent se rendre en corps au bureau de M. Bertrand pour faire une pétition.

— Diable !

— Oh ! c'est un malin, M. Bertrand. Dernièrement mesdames Lobstein, Sandrini et Van-Goethen ont été réclamer, chacune voulant avoir à leur tour le pas dans Faust. Il leur a dit à toutes les trois : — Ma petite chatte, votre réclamation était très juste..., et Lobstein a conservé le pas quand même. Je ne sais pas ce que tout cela deviendra, à moins que le gouvernement n'intervienne... Mais le principal, c'était l'intervention du marquis d'Angleneuve... Voici la fin du 2. Judith va remonter faire son changement, je suis obligée de vous renvoyer, à mon grand regret. Le prince est si jaloux. Bonsoir, monsieur Richard.

— Tous mes compliments, madame Manchaballe. Vous êtes bien la maman que j'avais rêvée.

AVANT « MALADETTA »

— Eh bien, madame Manchaballe, ça marche le ballet de la *Maladetta?*

— Oui, monsieur Richard, et nous espérons bien passer la semaine prochaine.

— Et Judith et Rébecca sont-elles bien partagées ?

— Ça dépend. Rébecca fait une gitane. M. Gailhard a dit que le costume espagnol conviendrait à son type. Elle porte une jupe rouge et jaune avec figaro de velours,

et elle a la gloire de marcher derrière M. Pluque, roi des gitanes. En sa qualité de roi, c'est lui qui ramasse les sous des petites... vous savez, l'habitude de distribuer des amendes.

— Parfaitement. Et Judith?

— Judith, c'est une *salade-mixte.*

— Qu'est-ce que c'est que ça, madame Manchaballe? Une salade-mixte!!!

— C'est étonnant comme votre éducation a été négligée, monsieur Richard! Une salade-mixte, c'est comme qui dirait un bloc de glace qui sort de terre et se dresse vers le ciel.

— Ah... stalagmite! Bon, Judith est stalagmite. Le costume est joli?

— Ravissant. Jupe de tulle blanc avec des floches blanches, cuirasse en soie rose pâle, épaulettes en perles, et sur la tête, rien. Les cheveux épars et tombant dans le dos. Quand le prince a assisté l'autre jour à l'essayage chez Bianchini, il était dans un

état ! Je lui ai dit : — Monsieur, votre... exaltation est flatteuse pour M. Bianchini, mais indécente pour une mère. Et je suis partie.

— Bravo ! Et les pas, est-ce qu'elle a des jolis pas ?

— Oui, au palais de la fée des neiges, Rosita Mauri. On a pris toute la largeur de la scène jusqu'au foyer de la danse. C'est immense. Le décor est rouge et bleu avec des effets de lumière électrique, au fond, une grotte, avec des stalagmites qui pendent.

— Pardon ; alors, si ça pend, ce sont des stalactites.

— Stalactite vous-même ; vous m'embrouillez avec tous vos noms biscornus. J'aimais bien mieux dire salade-mixte. Au moins ça avait un sens. Mauri fait là une descente sur ses pointes, en diagonale, jusqu'à l'avant-scène des directeurs... je ne vous dis que ça. C'est alors que Judith

exécute ses entrechats sept de volée et ses gargouillades; seulement, il a fallu couper une arabesque.

— Pourquoi cela ?

— Parce que la grosse Chignon tombait toujours. C'était devenu comme un sort. Elle disait à M. Hansen : « Vous savez, je suis sûre que je tomberai à ce pas-là. » Et en effet, arrivée à l'arabesque, paf! la grosse Chignon s'étalait tout de son long, au milieu des petites camarades qui se gondolaient, Lobstein et Désiré dite la Benzine. Alors M. Gailhard, avec sa grosse voix, a dit : « Si mademoiselle Chignon est sûre de tomber le soir de la première, il vaut encore mieux couper l'arabesque. » Et on a coupé l'arabesque, tandis que M. Vidal s'arrachait les cheveux, que M. Hansen criait, et que M. Vasquez tempêtait.

— Diable! les répétitions m'ont l'air mouvementées.

— Ah! monsieur Richard, si vous voyiez

ça. Mes filles m'en reviennent complètement ahuries; et Judith, au lieu d'être aimable pour le prince, passe son temps dans son lit à mimer avec ses mains et, par-dessus la couverture, les pas qu'elle a à faire. — « Donc déjà, ma chère, a dit le prince, qui n'y comprenait rien, vous avez l'air du Kangourou boxeur. »

» — Eh bien, je vous défie de vous caler debout comme lui! a répondu Judith, vexée.

» Je ne sais pas ce qu'elle voulait dire, mais le prince n'a pas accepté le défi.

— Je le comprends; mais à propos de prince, parlez-moi donc de Sattak-Auveau.

— Oh, la Timbale commence à se consoler de son abandon. Elle sera charmante en Lelia, bien qu'on lui ait beaucoup diminuer son rôle, mais au dernier tableau, elle a une ascension sur la montagne, où elle va se jeter aux pieds de Ladent-Caoudal, pétrifié au sommet par la fée des neiges, qui produira un gros effet. D'abord

vous savez, toutes ces histoires de prêts d'argent sur les immeubles, simples potins. Il y avait déjà des malins qui faisaient des mots, disant que les deux cent cinquante mille francs prêtés étaient une mauvaise dette, une *mala detta*, comme on dit en Espagne ou en Serbie, je ne sais plus au juste, La vérité c'est qu'elle n'a rien prêté du tout... que le coupé bleu donné par Boudin-d'Or. Et encore, c'était à l'heure.

— Et au milieu de toutes ces histoires, que dit M. Bertrand ?

— Il reste calme, M. Bertrand, il est même le seul qui conserve une apparence raisonnable au milieu de toutes ces discussions folles. Il regarde, pensif, les deux mains appuyées sur son ventre rondelet, et je suis sûre qu'au fond, il songe aux Variétés, à l'époque où l'on était si heureux sur la petite scène du boulevard Montmartre et où le brave José Dupuis se chargeait de tout mettre au point, depuis Judic ou Gra-

nier jusqu'au dernier choriste. Dans ce temps-là, Caroline figurait dans la *Belle Hélène*. L'autre jour, M. Bertrand est passé près de moi tandis que je travaillais derrière un portant; il m'a reconnue et il m'a serré les mains en me disant : « Vous rappelez-vous, madame Manchaballe, vous rappelez-vous Caroline en hétaïre grecque, — un rôle qui convient si bien à sa nature. Ah ! c'était le bon temps !... »

» Je me suis sentie tout attendrie, et j'ai eu les larmes aux yeux. C'est vrai que le rôle était dans la nature de Caroline, et il nous a porté bonheur.

— Je vous en prie, madame Manchaballe, ne me parlez pas de Caroline ni de ses bonheurs, aujourd'hui. Vous avez tant de filles qu'on s'y perd. Nous sommes à l'Opéra, restons à la *Maladetta* avec Rébecca la gitane et Judith la stalagmite.

— Eh bien, précisément, c'est à propos de ma salade... de ma stalagmite qu'il a

failli y avoir un drame à la répétition générale de jeudi soir.

— A la bonne heure! Contez-moi le drame.

— Il faut vous dire qu'au premier acte, la scène représente la vallée d'Ouïel, au pied de la Maladetta. Il y a là des petits paysans pyrénéens, avec le béret blanc genre Don Carlos, un costume de velours bleu et noir, un manteau rouge d'un bel effet, et à la main un fouet. A droite, la maison couverte de glycine, et au fond, tout en haut dans un médaillon, le sommet du glacier, sur lequel il tombe une pluie de petits papiers, pour simuler la neige. Vous me suivez?

— Je vous suis, madame Manchaballe. Vous décrivez très bien.

— C'est l'habitude du commerce. Le jour tombe, l'*Angelus* sonne, tous les paysans s'agenouillent, et, dans ce mouvement, la grosse Hixe a fait craquer sa culotte de

velours, si bien que M. Pluque a vu la lune à un mètre. Mais il ne s'agit pas de la lune; c'est le soleil qui se couche. Tout le glacier devient rose, et il doit y avoir à ce moment, grâce à la lumière électrique, une traînée de lumière bleuâtre s'étendant sur la montagne, dans le crépuscule du jour. Jeudi soir, le moment psychologique arrive, on attend. Rien. La traînée ne se produit pas. M. Gailhard se lève à l'avant-scène, le toupet tout hérissé, et crie :

» — La traînée? la traînée?

» — Hein? demande M. Pluque surgissant derrière un bloc de glace.

» — Je vous réclame la traînée.

» — Eh bien, la voici! riposte nerveusement le régisseur de la danse qui n'avait rien entendu.

» Et il montre, qui, je vous le demande, ma fille Rébecca qui venait d'apparaître sur la montagne. M. Gailhard rugit :

» — Je vous demande une traînée, et vous

me servez Manchaballe II ! Sacrebleu, Manchaballe II n'est pas une traînée.

» Fou rire dans la salle. Rébecca fond en larmes et va trouver, au foyer, le baron en lui disant qu'on l'a traitée de traînée, qu'elle ne veut plus jouer et qu'il faut absolument que le baron résilie son engagement, soit vingt mille francs de dédit ou qu'il tue M. Pluque.

» Le baron riposte qu'il n'a pas envie de tuer M. Pluque, cet ancien cent-garde, mais qu'il a encore moins envie de donner vingt mille francs à la direction. Les voilà bien, ces banquiers. Tous les mêmes. Heureusement, une fois de plus j'ai arrangé les choses. A la fin du tableau, j'ai été causer avec M. Pluque, et il m'a expliqué l'erreur. Il s'agissait d'une traînée... de lumière, pas autre chose, et il a même ajouté avec un fin sourire :

» — Votre fille est trop bien éclairée pour être jamais une traînée.

— C'est du dernier galant, madame Manchaballe.

— N'est-ce pas, monsieur Richard. Surtout n'allez pas raconter tout cela avant la première. Ne déflorons pas ! comme disent les petits rats aux abonnés.

LE ROMAN D'HIER

Nous étions en train de deviser plus ou moins spirituellement au Grand-Six de la Maison-d'Or — ce que nous étions éteints ce soir-là ! — lorsque Caroline fit une entrée bruyante. Il y eut une exclamation de surprise tout autour de la table, car on n'avait pas vu la belle enfant depuis des mois. Et jolie, et élégante dans sa toilette de dentelle blanche sur dessous rose! Un large volant de Valenciennes faisait ombre sur une haute guirlande de chrysanthèmes

roses; une gerbe de diamants dans les cheveux, et une rivière de diamants en sautoir sur le corsage.

— Eh bien oui, nous dit-elle, c'est moi. Je reviens de Marseille. Que de péripéties, mon Dieu, que de péripéties!

— Et ton roman avec le frère du roi de Siam?

— Précisément. Le roman a tourné au drame. Vous connaissez tous, au moins de vue, mon bien-aimé Tokko-Rico. Vous savez que le roi de Siam, n'ayant pas d'enfant, il est l'héritier présomptif du souverain plus âgé que lui d'une vingtaine d'années; aussi est-il élevé à Paris avec le plus grand soin; il a été deux ans à Saint-Cyr, un an à Saumur, et dernièrement il faisait son stage à l'École de guerre. Tous les Parisiens connaissent, d'ailleurs, cet officier au visage doré, aux yeux fendus en amande, qui porte avec une élégance tout orientale le dolman des officiers d'artillerie, orné seule-

ment de la plaque du grand éléphant blanc. Je l'avais rencontré à une soirée, chez Bob. On y faisait ce soir-là des projections et le salon était plongé dans une obscurité propice. Le jeune Tokko-Rico me plut beaucoup avec son air ingénu, sa bonne figure toute neuve. Et puis, un exotique, ça me changeait un peu de vous autres — tous les mêmes, mes pauvres amis!

» Bref, je fus coquette, et immédiatement, lui qui, depuis son arrivée à Paris, n'avait jamais eu de maîtresse, devint éperdument épris de moi. Tous les jours son ordonnance faisait la navette entre l'avenue de Latour-Maubourg, domicile du prince, et mon appartement de la rue Marignan, m'apportant des lettres, des fleurs, des bijoux. Enfin, après avoir résisté juste le temps de le mettre à point, je me décidai à m'humaniser.

» Ah! mes enfants, ce fut une nuit insensée. A Bangkok, capitale du royaume de

Siam, on n'aime pas du tout comme à Paris. Et un respect et des attentions. Il n'entrait chez moi qu'après m'avoir fait demander la permission par la femme de chambre. Puis il faisait sa prière à Bouddha, et je le regardais si curieux, si étrange dans sa chemisette de crêpe de Chine rose, brodée de la couronne royale.

» Ce furent quelques mois de paradis. Le prince avait une si jolie façon de me dire : *A ta si amatos kimas.* (Je t'aime.) Dans son amour, le prince fit quelques dettes, pour des bijoux, du vin de Champagne; entre temps, comme il faut bien songer à l'avenir, je m'étais fait signer un billet de cent mille francs :

« Au 15 juillet prochain, je payerai à mademoiselle Manchaballe, ou à son ordre, la somme de cent mille francs, valeur reçue en espèces. »

J'avais d'abord pensé à mettre *en marchandises;* mais, réflexion faite, *en espèces*

m'avait paru plus convenable. Malheureusement, les créanciers commencèrent à s'agiter, et la chose arriva aux oreilles de la légation. Ce fut toute une affaire. Il y avait là deux conseillers, deux vieux bonzes extraordinaires, qui se mirent à pousser les hauts cris : Le prince ne travaillait pas, le prince perdait son temps et sa jeunesse avec une actrice. Il s'endettait; s'il ne promettait pas de rompre, par ordre du roi on le réembarquait immédiatement pour Bangkok.

Tenez, voici la lettre touchante qu'il m'écrivait en rentrant ce soir-là. Je l'ai toujours sur moi.

« Ma chère petite femme,

» En revenant de chez toi, je pleure à cause de notre affreuse découverte, même à la légation. Je ne sais pas comment que je expliquerai pour répondre aux questions de mon attaché ce soir. Mon attaché est allé à la légation; alors le chargé d'affaires lui a

dit qu'il y a un monsieur qui est venu de la rue de la Paix disant que j'ai acheté les champagnes; puis un autre monsieur pour le magasin du Bon Marché, trente mille francs, et puis M. Dubois qui y est allé aussi; j'étais obligé de montrer la facture. Puis il a demandé à te parler. Je ne comprends rien. Moi je mettais la confiance en toi qui m'aimes bien *pas pour l'argent.*

» Mon attaché dit que tu m'as trompé. Je n'ai même pas daigné répondre. Je souffre tout seul, et mon cœur ne quittera jamais près de Caroline.

» Prince TOKKO-RICO. »

» L'affaire devenait grave, et je pensai qu'il fallait immédiatement réaliser les billets. Je me présentai donc bravement à la légation où je fus reçue par un certain Kuku-Orsada — ils ont des noms dans ce pays-là! — qui est un bonhomme bien extraordinaire avec sa tête aplatie, ses yeux de magot et

sa robe de chambre brodée de dragons en délire.

» Je m'étais faite très belle ; un petit camail en soie brochée, garni de velours noir ; jupe en drap mastic et capote en violettes de Parme posées sur une passe de velours noir. J'exhibe mes billets et les donne à lire au Kuku-Orsada. Et pendant qu'il lisait, je me rapprochais, le grisant de mon *Impérial-Russe*, — le magot roulait des yeux fous, — déjà ma tête câline allait s'appuyer sur la robe de chambre, et je me voyais déjà compter les cent mille francs — lorsque tout à coup, par un revirement brusque, il a tapé sur un gong, et m'a fait reconduire jusqu'à ma voiture par un géant jaunâtre qui n'avait pas l'air commode. Le lendemain, j'étais appelée chez M. Lozé. Je lui mis simplement sous les yeux la lettre suivante que je m'étais fait donner. Il faut songer à tout.

« Ma chère Caro,

» Je sais que je vous laisse par moment avec la peine de l'argent, mais vous vous souviendrez que l'année dernière, au mois de novembre, je vous ai envoyé pour cent mille francs de billets signés de moi, et que je vous dois, *ayant été assez bonne pour me prêter de l'argent avec lequel nous avons vécu ensemble*. Je ne doute pas qu'en présentant ce billet à mon attaché, on vous le paiera, malgré l'échéance n'est pas arrivée. Je n'ai rien à vous reprocher, car c'est moi qui de plein gré que j'ai fait toute bêtise pour vous. Mais aujourd'hui les fournisseurs ne me rendent pas heureux, et l'on payera mes dettes que si je vous quitte. Entre l'honneur et vous, je ne dois pas hésiter. Je le dois à mon pays, à mon roi, à tout un peuple regardant mes agissements.

» Un dernier baiser sur votre petite main. Adieu.

» Prince TOKKO-RICO. »

» Le préfet de police fut charmant, je me hâte de le reconnaître, et me fit promettre de ne plus voir le prince moyennant une somme de cinq cent mille francs qui me serait payée par la légation. Cela valait bien ça.

» Je me retire sur cette bonne parole, mais Kuku-Orsada à cette proposition pousse les hauts cris. Cinq cent mille francs? Que dirait le roi! Mieux valait encore dépenser cet argent-là à faire partir le prince pour un beau voyage, pendant lequel il oublierait la pauvre Caroline. On demande un congé de deux mois au général de Dionne, commandant l'École de guerre, et l'on embarque mon prince pour Marseille, route de Nice, flanqué de Tatsny, l'attaché naval, et Koyama, l'attaché de terre. J'apprends que ces deux austères Siamois font par dévouement patriotique une noce à tout casser avec mon pauvre Tokko-Rico. On le grise, on le fait souper, on le pousse dans les bras d'Éva

Bartens, le prix de beauté, mais lui m'écrivait des lettres désolées.

» Je n'hésite pas, je pars également pour Marseille, avec un acolyte de l'agence Tricoche et, le soir même, je parcours à son bras tous les bastringues. Je finis par dénicher mon prince à l'Alcazar. Je lui glisse mon adresse et, une heure après, il était dans mes bras.

» Nuit suprême, nuit d'ivresse, pendant laquelle Tokko me signa l'engagement suivant :

« Par les mânes de mes ancêtres, au nom de Bouddha, de Vichnou et de Siva, je promets éternelle fidélité à Caroline Manchaballe, je lui jure, dès mon retour, de la prendre pour épouse légitime, et de la faire asseoir au jour venu à mes côtés sur le trône de Siam.

» Prince TOKKO-RICO. »

A cette déclaration, au moins inattendue, il y eut une exclamation et des fous rires

parmi nous, mais Caroline continua, très sérieuse ;

— Riez, riez, mes bons amis. Le lendemain, terrifiés par mon arrivée, les deux attachés embarquaient mon prince pour Oran. J'allai jusqu'à l'extrémité de la jetée sur la Cannebière, et tant que le vapeur fut en vue, nous agitâmes nos mouchoirs. Depuis, je sais qu'on promène le prince à Alger, à Constantine, on lui fait voir des almées, des odalisques nues exécutant la danse du ventre. Tout cela ne vaut pas les caresses de Caro.

» Et, dans quinze jours, le congé donné par le général de Dionne sera expiré, et sous peine de perdre tout le bénéfice de son stage il faudra que Tokko rentre à l'École de guerre. Et il me reviendra plus féru d'amour que jamais...

— Et alors? demandons-nous très intéressés.

— Alors, mes amis, que voulez-vous? Je

ne sais pas si je serai jamais reine de Siam, bien qu'après tout ce ne serait pas la première fois qu'un roi aurait épousé une bergère, surtout une bergère Watteau comme moi. Et, en tout cas, si Paris valait bien une messe, il me semble que mon renoncement au trône vaudra bien la forte somme.

Nous élevâmes nos verres avec enthousiasme :

— A la santé de Caroline Ire, reine de Siam !

RAPAPILLOTAGE

— Madame Manchaballe, pendant que Samson est occupé à tourner sa meule, racontez-moi donc ce que vous savez du rapapillotage royal. Est-ce que, vraiment, la Timbale est lâchée par le comte Sattak-Auveau ?

— Absolument, monsieur Richard, le comte se remet avec sa femme, c'est une chose décidée, et nous ne verrons plus au foyer de la danse ce beau brun que le marquis de Pontades avait dénommé le Roi...

Staquouère. Il était toujours très poli pour Judith et pour Rébecca, mais il ne quittait pas la Timbale. Il venait la chercher après le ballet, il se promenait avec elle au Bois, dans les voitures données par *Boudin-d'Or*, c'était très gentil, très touchant, — et même, par autorisation spéciale de M. Lapissida, dit Bouffe-la-Balle, il avait obtenu d'assister aux répétitions du ballet *la Maladetta*. C'est de là que tous les malheurs sont arrivés.

— Ah ! mais c'est très intéressant ; donnez-moi des détails.

— Il y a eu, en effet, bien des péripéties depuis la défaite du roi dont les soldats n'avaient plus qu'une capote pour deux. On a dit aussi qu'un ambassadeur avait insisté pour que le comte de Sattak-Auveau se décidât à se rendre auprès de sa femme ; et, en effet, il est parti ces jours derniers, mais la vraie vérité, c'est que ce rapprochement est dû au ballet de M. Gailhard. Pauvre *Maladetta !*

— Voyons, voyons, madame Manchaballe, ne vous attendrissez pas !

— Que voulez-vous, monsieur Richard, ça me fait toujours quelque chose quand je vois un prince lâcher une danseuse, surtout pour retourner avec sa femme légitime. Jugez quel déplorable exemple ! Hier, c'était le comte qui quittait la Timbale ; demain, le baron peut me laisser Rébecca pour compte...

— Mais sapristi, arrivons donc au fait! Donc, le comte venait tous les jours aux répétitions du ballet ?

— Oui, il s'installait dans la baignoire du Jockey ; alors il prenait sa lorgnette et savez-vous ce qu'il voyait ?

— Je ne m'en doute pas.

— Il voyait la Timbale, représentant Lilia, une jeune paysanne des Pyrénées, abandonnée par le beau Caoüdal, l'homme de la montagne — M. Ladan — qui lui préfère la *Fée des neiges* — mademoiselle

Mauri. Il faut vous dire que Caoüdal avait juré fidélité à Lilia sur la croix rustique, absolument comme le comte Sattak-Auveau, lorsque la Timbale s'est décidée à quitter Boudin-d'Or ; celui-ci s'en consolait en disant avec philosophie : « Ma maîtresse m'a trompé... royalement. »

— Ah ! le mot est joli.

— Oui, oui, Boudin-d'Or a beaucoup d'esprit. Donc, les amours de Caoüdal et de Lilia allaient très bien, lorsque la Fée des neiges vient à passer avec une troupe de gitanes. Il y a même là le pas des cruches... pardon, le pas des amphores. C'est Rébecca qui a réclamé. Vous comprenez, ce n'était pas agréable pour les artistes d'entendre dire : « Première cruche, avancez ; deuxième cruche, reculez » ; alors, M. Gailhard, qu'on ne prend jamais sans vert, a dit : « Ne vous fâchez pas, mes petites chattes, ce sera le pas des amphores. Il n'y a pas de déshonneur à être une

amphore... même une amphore cassée. »

— Ah ! il est là, M. Gailhard ?

— Je vous crois. Et il s'empoigne avec Hansen, il faut voir, absolument comme Barral dans le ballet du Nouveau-Théâtre. C'est trop vite, c'est trop lent ! La musique de Vidal demande à être scandée. M. Vidal, lui, ne dit rien ; il ne voit que par les yeux de son ami Gailhard, et celui-ci s'agite avec son cor, un cor qu'il a rapporté de Bozos même, un petit village au pied de la Maladetta.

» — Gailhard, lui a dit M. Bertrand, vous faites des folies de votre cor...

— Madame Manchaballe, c'est étonnant comme avec vous la conversation dévie tout le temps. Revenons au pas des cruches.

— Eh bien, Mauri a une série de coupés-phaïdes, avec des glissés en avant très jolis, ce qui fait que Caoüdal commence, en les regardant, à oublier un peu Lilia, et si bien qu'il retourne très pensif sur la mon-

tague. Mais ceci n'est rien encore : au deuxième tableau, nous sommes chez la Fée des neiges, au milieu des stalagmites, en plein enchantement. Il y a des menées, tout le monde court et chacun a l'air un peu fou. Rébecca à elle seule a sept menées : vous savez, quand on traverse toute la scène au petit galop. Et puis, il y a des gargouillades, beaucoup trop de gargouillades, et l'on s'en plaint.

— Excusez mon ignorance, madame Manchaballe, mais qu'est-ce que c'est qu'une gargouillade ?

— Vous ne savez donc rien, mon pauvre monsieur Richard ! Une gargouillade c'est un rond de jambe terminé par un saut de chat.

— Un saut de chat !!!

— Oui... à votre âge vous n'avez jamais vu sauter un petit chat ! Eh bien c'est la même chose. On fait un bond en avant comme un chat qui sauterait sur une souris.

C'est très difficile Quant à Mauri, elle a, à ce moment, la valse de la séduction, avec des variations sur les pointes et des ports de bras dans les adages; ce que c'est joli! Les pieds spirituels esquissent toutes sortes d'arabesques, tandis que le corps se renverse en arrière avec des attitudes lasses et que les yeux mourants ont l'air de poursuivre je ne sais quel rêve intérieur. Puis le mouvement s'accentue; les mains élevées autour de la tête retombent ensuite le long du corps en décrivant une spirale voluptueuse; les doigts fuselés ébauchent un effleurement imaginaire, et la taille flexible comme une liane exécute une rotation lente et lascive. Et alors autour de Caoüdal commence une ronde enveloppante; toutes les agaceries énervantes, les gamineries exquises de l'amour le plus corrompu et le plus raffiné sont prodiguées à Caoüdal, autour duquel la danseuse tourbillonne tantôt s'offrant, tantôt se reprenant par une

cambrure en arrière, tantôt l'attirant vers elle par une étreinte passionnée, tantôt le repoussant avec un sourire moqueur. Tenez, monsieur Richard, connaissez-vous la devise de la Laus : *Dementat laus homines.* Il paraît que ça veut dire que la Laus affole les abonnés. Eh bien, cette devise-là pourrait être appliquée à la danse de Mauri. Bref, Caoüdal lâche définitivement Lilia qui se met à pleurer toutes les larmes de son pauvre corps. Et alors, voilà qu'un jour le marquis de Pontades dit au comte Sattak-Auveau :

» — Ne trouvez-vous pas que la brune Mauri a un faux air de la Reine ?

» — C'est vrai, répond le comte, et c'est la blonde qui est lâchée pour la brune...

» Et alors, à force de voir tous les jours Lilia pleurer parce qu'elle était abandonnée par son amant, le comte Sattak-Auveau a fini par s'habituer à cette idée : *La Timbale est une femme qu'on lâche.* Les blondes

sont fadasses, tandis que les brunes, les brunes, il n'y a encore que ça. Et son cerveau s'est mis à travailler. Il a pensé qu'il avait là-bas, sur la montagne, une certaine fée, brune, grande, avec la mâle prestance d'une femme de grande race, une fée qu'il avait beaucoup aimée... Et un beau jour, sans rien dire, crac, il a quitté l'hôtel Chatam et la Timbale — qu'on n'aura plus de raison pour appeler la Timbale — et il est parti pour la montagne, laissant, comme Caoüdal, sa maîtresse dans les larmes, et retournant vers la brune fée des premières années. Voilà, monsieur Richard, comment un ballet peut ramener un mari dans la voie droite, et comment un saut de chat de mademoiselle Rosita Mauri peut changer l'équilibre européen.

— Et la pauvre Lilia, qu'est-ce qu'elle dit de tout cela ?

— Elle a été trouver M. Campo-Casso en lui demandant un congé pour cause de

peines de cœur, mais celui-ci s'est mis dans une fureur bleue : « C'est une épidémie! s'est-il écrié, voici la Laus qui me quitte pour se distraire de l'antisémitisme ; Reszké, pour se distraire de son divorce, et vous, pour vous distraire de Sattak-Auveau. Il ne manquerait plus que Mauri me demandât un congé pour se distraire de Panama. Au contraire, ce qui vous arrive est très heureux pour le ballet de la *Maladetta*. Vous allez pouvoir jouer et pleurer *nature*. Vous serez tout à fait dans la peau du personnage... » Mais Alvarez a fini de tourner sa meule. Je me sauve. Bonsoir, monsieur Richard.

— Sans adieu, madame Manchaballe.

SAMSON ET DALILA

L'autre soir, j'ai reconnu le beau Bertrand qui errait mélancoliquement dans les parages les plus sombres de l'avenue Gabriel, et, m'étant approché, je m'aperçus avec stupeur que mon ami avait rasé ses moustaches, des moustaches longues, effilées, soyeuses, des moustaches superbes auxquelles s'étaient accrochés tous les cœurs, et qui avaient certainement été pour beaucoup dans ses succès de clubman. Il essaya bien un moment de m'éviter; mais, se voyant

reconnu, il préféra aller au-devant de mes observations en me disant d'un air navré :

— Hein ? je suis joli !

— Mon Dieu, répondis-je, je ne voudrais pas te faire de la peine ; mais, franchement... ça ne te va pas très bien ; et, avec cette figure glabre, tu es plutôt... un petit peu laid...

— Je le sais bien ! s'exclama-t-il avec désespoir, et voilà pourquoi je me dissimule, voilà pourquoi je ne sors plus que la nuit, comme un malfaiteur.

— Tu as commis un crime ?

— Ah ! si ça n'était que ça !

— Tu veux entrer dans les ordres ?

— Plut au ciel ! Au moins j'aurais des chances pour avoir la paix du cœur. Tandis qu'avec cette satanée Manchaballe II « mon âme est plein d'alarmes », comme chante Vergnet.

— Voyons, mon pauvre vieux, que t'est-il arrivé ?

— Eh bien ! il faut te dire que, en dehors

de Manchaballe II, qui est ma maîtresse de ville, j'ai également une maîtresse de campagne. Celle-ci, — par discrétion, je me contenterai de l'appeler la marquise, — vient à Paris assez rarement; mais, dame, quand elle arrive, elle apporte de sa province une soif d'amusement, une frénésie de plaisir dont ne peuvent nous donner idée nos Parisiennes rassasiées et blasées. Bref, dès qu'elle débarque, elle veut rattraper le temps perdu au château.

— Je comprends ça.

— Moi aussi, je comprends ça, et je le comprends d'autant mieux que ce n'est pas désagréable du tout, seulement comme les forces humaines sont limitées, je suis obligé, pendant le séjour de ma châtelaine, de rogner la part de Manchaballe II. Qui veut voyager loin ménage sa monture; pour moi, dès que l'amour devient un surmenage, il n'est plus un plaisir, et si, en hygiène, on ne se crée pas des principes fixes,

immuables, on est perdu. A cinquante ans...

— Ah ! comme c'est vrai, ce que tu dis là, Bertrand, comme c'est vrai !

— Or, mardi dernier, la journée avait été rude. Au réveil, j'avais reçu un petit bleu m'avertissant que la marquise était arrivée à l'hôtel Continental, et qu'elle m'attendait avec impatience. J'espérais la trouver debout, en costume de voyage, et défaisant ses malles. Eh bien ! pas du tout, les malles étaient défaites, et la marquise, sous prétexte qu'elle était fatiguée du chemin de fer, s'était couchée. Charmante d'ailleurs, avec sa chemise en toile de soie rosée garnie de valenciennes, ses yeux brillants, ses bras nus qui se profilaient sur le couvre-pied de satin vieil or... bref, je ne suis sorti de l'hôtel qu'à midi et demi, avec les moustaches très tombantes, — hélas ! dans ces temps-là j'en avais encore, — et j'ai promis de revenir dans l'après-midi, afin d'aller ensemble au Bois.

» J'ai déjeuné copieusement, comme un athlète, — grillades saignantes et Château-Leoville, — ce qui, joint à un coup de fer, m'a permis de retrousser mes moustaches dans un bon pli, et je suis revenu chercher la marquise à quatre heures. Hélas, il pleuvait ; la promenade aux Acacias a été supprimée et remplacée par une nouvelle causerie en musique à l'hôtel. Aussi, le soir, lorsqu'après la répétition générale de *Samson et Dalila* j'ai été chercher Manchaballe II, qui, cependant, m'avait parue bien gentille en Philistine, avec son casque en perles et sa robe transparente de tulle rose lamée d'or, j'avoue que je ne me sentais pas du tout en train.

» Rentrés chez nous, dans le nid de la rue Laffitte, j'ai bien compris que je n'étais pas à hauteur de la situation. Manchaballe II avait dansé pour moi le pas des guirlandes, en m'envoyant toutes sortes d'œillades flatteuses dans la direction de mon fauteuil

d'orchestre, et évidemment elle s'attendait, en retour, à recevoir la récompense due à une prêtresse de Dagon, qui réussit l'entrechat-six comme personne. Il fallait trouver une excuse à ma froideur involontaire, et comme ma maîtresse de ville faisait une moue fort dépitée, je songeai tout à coup à l'opéra de M. Camille Saint-Saëns, et je dis :

» — Pardonne-moi, mon pauvre chat, si ce soir je ne te parais pas très en forme, mais je suis un peu comme Samson, le robuste Hébreu.

» — Je ne trouve pas, constata Manchaballe II avec ironie.

» — Attends donc... je suis comme Samson en ce sens que, comme lui, ma vigueur réside dans ma chevelure. C'est très curieux, j'ai constaté que toutes les fois que je me faisais couper les cheveux, eh bien, il en résultait pour moi une déperdition notable de force, et tant que mes mèches ne sont pas repoussées, eh bien, je me sens faiblot.

» — Oh, très faiblot, en effet. Alors, tu t'es fait couper les cheveux aujourd'hui?

» — Rafraîchir, seulement, rafraîchir. Cela reviendra très vite.

» -- Alors, bonsoir, monsieur Samson.

» — Bonne nuit, madame Dalila.

» Et tournant le nez dans la ruelle, je cherchai dans un sommeil réparateur un repos dont j'avais réellement besoin, tandis que Manchaballe II, très rageuse, se mettait à lire le journal. Or, si bête que soit une femme, elle est toujours beaucoup plus fine que l'homme qui se croit le plus malin, et mon explication avait paru fort peu orthodoxe.

» — Je crois que ça n'a pas pris, me disais-je en m'endormant. Bah ! demain matin, après une bonne nuit, je ferai des excuses triomphales et j'obtiendrai mon pardon.

» Or, tout en lisant, ma compagne s'était mise à songer. Je l'avais appelée madame

Dalila — madame Dalila?... — Pourquoi ne serait-elle pas réellement madame Dalila? Évidemment, elle ne pouvait pas me livrer au grand-prêtre ni me crever les yeux, ni me faire tourner la meule en chantant :

> Je ne suis plus qu'un objet de risée
> Ils m'ont ravi la lumière du ciel
> Ils m'ont versé l'amertume et le fiel!

Et pourtant... n'y avait-il donc aucun moyen de faire de moi *un objet de risée?* Cette idée infernale se met à germer dans son esprit, et la voilà qui, à la lumière de la lampe, commence à réfléchir en me regardant, tandis que je dormais abruti et sans défiance, ma moustache droite se hérissant en broussaille sur l'oreiller de dentelles.

» Tout à coup, ah! mon ami! je me réveille en sursaut — une sensation atroce! — j'avais senti le froid du fer contre ma

joue, et entendu un petit bruit sec comme celui d'un couperet. Je me soulève effaré, et j'aperçois sur les draps tout un paquet de poils blonds qui gisaient éparpillés. Je me précipite en bannière vers la psyché. Horreur ! Je n'avais plus qu'une moustache, et, pendant ce temps-là, Manchaballe II, les ciseaux à la main, riait comme une folle en me disant :

» — Tu m'as appelée madame Dalila ! Tu m'as appelée madame Dalila ! La voilà, madame Dalila ! Je crois que, de quelque temps, Samson sera obligé de ne plus courir après les belles, et d'attendre que sa vigueur soit revenue.

» J'étais exaspéré, mais il n'y avait pas d'autre parti à prendre qu'à couper moi-même la moustache gauche. La symétrie l'exigeait, et aussi l'obligation de ne pas causer de scandale public. Il y a des gens qui sont rasés, mais il n'y a pas de fantaisistes qui aient osé n'être moustachus que

d'un seul côté. J'ai donc procédé moi-même au sacrifice — Dieu sait avec quel déchirement de cœur ! Bien entendu, je n'ai pas voulu, ainsi accoutré, me remontrer chez la marquise, qui est repartie furieuse en province, et voilà pourquoi tu me rencontres, à dix heures du soir, errant comme un damné, et cherchant les parages les plus déserts de l'avenue Gabriel. J'en ai au moins pour un mois à être forcément fidèle à Manchaballe II, mais après — oh après ! dès que mes moustaches vont être repoussées, ce que je vais lâcher Dalila et renverser les colonnes du temple !...

MANCHABALLE ET BOSSUET

— Ah! monsieur Richard, je ne suis pas contente. Voulez-vous me dire ce que c'est que ce livre que je vois dans toutes les vitrines, portant en grosses lettres mon nom : *Madame Manchaballe?*

— Mais, ma bonne madame, c'est le récit fidèle des aventures que vous avez bien voulu confier à ma discrétion.

— Et ce dessin qui est sur la couverture! Cette grosse dondon en bonnet à fleurs avec ses trois filles. Est-ce que c'est moi aussi?

— Dame, M. Paul Destez le croit et, quant à moi, je suis forcé de convenir que la ressemblance est frappante.

— Allons donc! D'abord, dans la rue, je porte chapeau. Judith me donne tous les siens dès qu'ils sont un peu défraîchis. Pourquoi ne m'a-t-on pas représentée en chapeau?

— Mon Dieu, madame Manchaballe, ne vous fâchez pas. Nous avons voulu vous montrer au naturel, dans le laisser-aller plein de grâce que vous avez dans votre magasin de la rue de Provence, ou dans les coulisses de l'Opéra. D'ailleurs, vous êtes vraiment ingrate envers le dessinateur, car tout le monde vous a trouvée charmante.

— Vraiment?

— A telle preuve que l'autre soir, aux Variétés, j'ai entendu dans les couloirs un monsieur dire à une dame mûre mais encore fort agréable, qui voulait le débarrasser de sa canne: « Merci, *madame Manchaballe.* »

Madame Manchaballe va devenir le synonyme de femme obligeante.

— Enfin, ça n'empêche pas que vous n'auriez pas dû mettre le public dans la confidence de mes secrets de famille. Comme chante Bonnaire à l'Eldorado :

> Les p'tits' affair's de mes fill's,
> Ça n' regarde que moi.

A l'avenir, monsieur Richard, je ne vous raconterai plus rien du tout.

— Ah! madame Manchaballe, ne faites pas ça! Sans vous en douter, vous êtes déjà une notoriété. Vous n'avez pas le droit de vous taire. Vos faits et gestes appartiennent à l'histoire du XIXe siècle. Plus tard, quand on voudra savoir comment se comportaient les premiers sujets de la danse et les petites cabotines en l'an 1892, on consultera ce livre que vous avez inspiré; on relira vos paroles maternelles; on écou-

tera ces récits sans prétention et sans... préjugés qui sortaient de votre bouche, et l'on sera édifié.

— Vous croyez?... Au fond, ça m'est assez égal, d'édifier les gens du xxe siècle; moi, je ne tiens compte que de l'opinion des contemporains, des gens qui peuvent être utiles à moi ou à mes filles. Le reste n'existe pas. Ainsi, pour le moment, je me préoccupe beaucoup de l'opinion du duc de Bélisaire.

— Le vieux duc?... Le bibliophile!...

— Parfaitement. Rébecca avait auprès de lui une mission de confiance... Mais je suis sûre que vous allez encore raconter cela à tout le monde.

— Madame Manchaballe, j'aurais cru que vous me connaissiez mieux. D'ailleurs, gardez vos secrets; j'irai demain voir le ballet de *Sylvia*, et je saurai tout... Seulement, vous, vous racontez mieux.

— Flatteur! Le fait est que les messieurs

que j'ai connus ont toujours trouvé ma conversation intéressante.

— A qui le dites-vous! Mais voyons, parlez-moi du duc de Bélisaire.

— Eh bien! voilà. Le vieux duc, vous savez, passe pour aimer les classiques. C'est un homme qui éprouve un véritable plaisir après son déjeuner, à entendre la lecture des auteurs du grand siècle, Molière, Bossuet, Ponson du Terrail...

— Hein! Ponson du?... Enfin, continuez, madame Manchaballe.

— Seulement, comme il a la vue un peu affaiblie par l'âge, il prend une lectrice, et autant que possible il désire que cette lectrice soit jolie, parce qu'il paraît — c'est lui qui m'a expliqué cela — que les belles phrases demandent à être exprimées par une jolie bouche, comme un bon vin doit être dégusté dans un beau verre de Bohême.

— Tiens, tiens! C'est très délicat.

— Il m'avait donc demandé de lui envoyer Rébecca tous les matins pour déjeuner, et il était convenu que ma cadette devait lui faire la lecture entre le moment où il achevait son café, et celui où il commençait sa sieste. Ce n'était pas autrement folichon, pour une jeunesse, mais le déjeuner était très soigné et de plus nous touchions à la fin du mois cinquante louis. C'est peu, mais le matin, le travail est rare, et je comptais cela comme un revenu supplémentaire, un petit cumul, qui ne gênait rien pour le reste. Vous comprenez.

— Parfaitement, madame Manchaballe. J'ai ainsi un concierge qui dans la journée est employé du gaz.

— Donc tous les jours, à onze heures, ma fille partait dans le coupé du duc pour le vieil hôtel qu'il habite rue Saint-Dominique. Elle déjeunait, faisait sa lecture, et dès que le bonhomme était endormi — ah! les classiques, il n'y a encore que cela pour

procurer un bon sommeil! — Rébecca se retirait sur la pointe du pied, remontait dans le coupé et rentrait. Voyons, monsieur Richard, je m'en rapporte à vous : y a-t-il au monde un moyen plus honnête de gagner douze mille livres de rente?...

— Vous oubliez le déjeuner.

— Oui, douze mille livres de rente et trois cent soixante-cinq déjeuners. Moi, je n'en connais pas, de moyen plus honnête. Aussi, il faut voir si cette mission de confiance excitait des jalousies à la grande Opéra. Au foyer de la danse, on clabaudait, et ferme. La petite Chignon Ire, vous savez celle qu'on appelle Sapajou — fredonnait l'air de madame de Rothschild :

> Si vous n'avez rien à me *lire*,
> Pourquoi donc déjeuner chez moi?
> Pourquoi me faire ce sourire... etc.

C'était de l'ironie, vous comprenez. Quant à cette rosse de Marcotti, elle remontait

tous les soirs à sa loge, en chantant l'air des *Deux Aveugles :*

> Jetez une aumône en passant
> Dans le casque de Bélisaire,
> Surtout, casquez bien Bélisaire.

C'était encore de l'ironie, toujours de l'ironie. Rébecca se contentait de hausser les épaules, et restait fidèle à sa devise : *Bien faire et laisser rire.* Mais voilà qu'un jour madame Bourrimel, l'ouvreuse de l'avant-scène, côté cour, s'amène et me dit :

» — Ma bonne madame Manchaballe, ça ne peut pas durer comme ça ; je suis trop votre amie pour ne pas vous éclairer sur la situation. La réputation de Rébecca est menacée.

» — Allons donc, ai-je riposté, parce qu'elle va faire la lecture chez un bibliophile !

» — Il y a lecture et lecture, reprend ma-

dame Bourrimel. Vous comprenez, ce vieux duc, il a besoin de stimulants ; alors, pour s'émoustiller, il se fait lire des gaudrioles par votre fille, des horreurs de lord Piron et du marquis de Sal. Rire, c'est rire, mais ça, c'est de la malpropreté.

» J'ai bondi. J'ai sauté sur mon chapeau — pas un bonnet à fleurs, monsieur Richard, un chapeau — et je suis arrivée à l'improviste dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique où je suis entrée en bombe. Il y avait là auprès d'une table bien servie, ma cadette en simple peignoir de surah eau du Nil, qui lisait à haute voix mais sans entrain, tout en buvant à petits coups du vin de Champagne, tandis que le duc de Bélisaire s'endormait doucement bercé par les paroles.

» — Monsieur le duc, ai-je crié, vous ne rougissez pas à votre âge de vous faire lire des polissonneries au dessert par ma fille !

» Ça l'a réveillé brusquement, cet homme. Il a sauté sur son fauteuil avec un air

d'ahuri de Chaillot, mais il a très vite repris ses esprits, et avec cette dignité froissée qu'on ne trouve plus que chez les vieilles familles, il a pris le petit livre des mains de Rébecca et me l'a tendu. C'était les *Oraisons funèbres* d'un nommé Bossuet, et cela commençait ainsi : *Madame se meurt, madame est morte!* Voilà ce que lisait ma cadette! J'étais confondue. Des oraisons funèbres au dessert!

» — Ah! monsieur, me suis-je exclamée. Pardonnez-moi! Tout ça, c'est la faute à madame Bourrimel, et à cette roulure de Chignon Ire, mais moi, je vois bien que vous êtes un brave homme vertueux, qui ne voulez pas compromettre mon enfant.

» — Madame, je m'efforce de cultiver l'esprit de cette chère petite, de l'épurer par la fréquentation des éminents écrivains, par la pratique de la langue du grand siècle...

Rébecca ne riait pas. Elle m'a dit, furieuse : « Maman, houst! fiche-moi le camp! »

Voilà ce que ça lui produisait comme épuration, la lecture des éminents écrivains! Mais le duc de Bélisaire avait compris mon émotion, lui, il excusait les angoisses de la mère; aussi, il m'a fait asseoir, et m'a offert un verre de chartreuse verte pour me remettre. Ce après quoi, je me suis retirée en faisant ma plus belle révérence et mes plus humbles excuses. Maintenant, j'ai confiance. Chignon Ire et Marcotti peuvent fredonner tant qu'elles voudront :

... Surtout, casquez bien Bélisaire.

Ça m'est égal. Elles n'auront jamais, comme ma fille, la langue du grand siècle.

MANCHABALLE POLITIQUE

— Eh bien, madame Manchaballe, qu'est-ce que vous dites de la nomination de M. Gailhard. Est-ce qu'on est content à l'Opéra?

— Très content, et vous pouvez le dire bien haut, Judith et Rébecca sont ravies. Voyez-vous, M. Campo-Casso était un brave homme, un peu province. Il serait très bien au Théâtre-Lyrique, dans le Grand-Théâtre Boudreau, pour y jouer le Duc d'en Face, mais à l'Académie nationale de la musique...

et de la danse, — car on a toujours l'air d'oublier que c'est aussi l'Académie *de la danse* — il faut plus de finesse, plus de malléabilité, et en même temps plus de panache.

— Alors Pedro a la finesse, et le panache?

— Parfaitement, monsieur Richard. On l'a bien vu, allez, aux répétitions de *la Maladetta*, il avait la voix qui ordonne, une bonne grosse voix qui domine les tumultes, et aussi les inflexions caressantes qui permettent de dire : Ma petite chatte, qu'est-ce que vous avez donc encore fichu cette nuit! Vous êtes *gnolle* ; et cet entrechat six de volée est saveté ! Allons, recommencez-moi cela, et du moelleux.

— Et la petite chatte recommençait?

— C'est-à-dire qu'elle n'était plus *gnolle* du tout. La nuit était oubliée. Notez bien que j'ai d'autant plus de mérite à reconnaître cela que M. Gailhard n'a pas mes convictions politiques.

— Bah! Et quelles sont vos convictions politiques, madame Manchaballe?

— Moi, monsieur Richard? Je n'ai jamais bronché. Je suis bonapartiste.

— Et pourquoi diable êtes-vous bonapartiste?

— Parce que ça allait bien sous l'Empire. Il faut être juste... ça allait bien.

— Est-ce que ça ne va pas bien maintenant? De quoi vous plaignez-vous? Il me semble que le magasin de la rue de Provence est bien achalandé. Judith est toujours avec le prince; Rébecca n'a pas encore découragé, que je sache, le baron, et, quant à Caroline, maintenant qu'on ne joue plus les *Drames sacrés*, j'espère bien qu'elle s'est remise avec le marquis de Palangridaine?

— Non, non, l'Opéra n'est plus ce qu'il était sous l'Empire. Évidemment, rue Le Peletier c'était moins grand, moins luxueux, moins éclairé qu'aujourd'hui, mais c'était plus chaud, plus capitonné, avec un tas de

petits coins et recoins propices aux douces causeries. Dès qu'on arrivait sur le théâtre on se heurtait au beau suisse vert et or, avec les armes impériales sur la poitrine. La plus grande intimité régnait entre les abonnés et les artistes dans ce petit foyer où l'on descendait par trois marches, au lieu de monter comme aujourd'hui. On offrait aux petits rats des sacs de pralines, des oranges, voire même de simples sucres d'orge qui étaient croqués entre deux éclats de rire par les plus belles dents du monde. Un soir, M. Bocher avait aligné toutes les petites par rang de taille, puis il leur avait remis sérieusement à chacune une brosse à dents, une petite boîte de poudre dentrifice, le tout accompagné d'un speech émouvant sur la manière de s'en servir. Tenez, pour vous prouver la composition de l'époque, en 1869, j'ai vu assis et causant ensemble chez madame Monge, le duc d'Elchingen, Lepic, Choiseul et Aguado.

— Pardon. Qu'est-ce que c'était que madame Monge?

— C'était la vénérable concierge dont la loge gardait le passage obscur menant à la rue Drouot. Je vous assure que c'était une puissance avec laquelle il fallait compter. Comme sa loge commandait tous les escaliers, il était impossible d'entrer ou de sortir sans passer sous son œil inquisiteur. Ah! monsieur Richard, que de longues heures passées par les amoureux devant cette loge qui resplendissait comme un phare dans l'obscurité du couloir! Lorsque les amoureux étaient gentils ou simplement généreux, madame Monge leur permettait d'attendre dans son fauteuil de cuir, un fauteuil gigantesque; parfois, en veine d'amabilité, elle allait jusqu'à offrir une tasse de café — de très bon café.

» Et lorsque, le spectacle fini, l'avalanche se mettait à descendre les escaliers, ce corridor sombre s'éclairait tout à coup de la

beauté de toutes ces fillettes, de leurs éclats de rire, de leur jeunesse et de leurs vingt ans, et l'on était aux premières loges pour assister à ce joyeux défilé.

» Aujourd'hui, vous connaissez le foyer. Un désert. Les dames restent dans leur loge ; c'est à peine si mademoiselle Lobstein daigne encore exécuter quelques gargouillades devant la grande glace les soirs où elle a besoin de s'entraîner. Quant aux notabilités politiques qui venaient encore, MM. Antonin Proust, Clémenceau, Granet, etc., depuis les derniers événements, on ne les voit plus du tout... Et voilà pourquoi je suis bonapartiste, vous pouvez le dire carrément au prince Victor.

— Je chargerai mon ami Desmazières de la commission. Et vos filles, quelles sont les opinions politiques de vos filles ? Est-ce qu'elles sont bonapartistes aussi?

— Elles ? oh non ! Elle n'ont pas connu comme moi la grande époque, et elles ne

regrettent rien. Judith, vous le savez, a beaucoup de religion ; jamais elle ne commencerait un fouetté-derrière sans faire un bout de prière. Alors elle est légitimiste, mais légitimiste d'une manière très spéciale. Elle veut le retour de Don Carlos, qui personnifie le droit divin en sa qualité de parent de Louis XIV, un roi qui, paraît-il, aimait beaucoup les ballets et qui ne craignait pas, au besoin, de tenir à la cour de Versailles les rôles de M. Vasquez. Or, dans un pays, quand le ballet va, tout va.

— Vous n'espérez pas, madame Manchaballe, que, si Don Carlos montait sur le trône, il exécuterait des petits pas à l'Élysée avec Subra ou Mauri ?

— Bah ! Un Espagnol ! Moi, j'ai remarqué qu'à l'Opéra, les danseurs étaient toujours habillés en Espagnols. Enfin, si vous avez occasion de causer avec Don Carlos, dites-lui qu'il peut compter sur Judith.

— Certainement, je lui communiquerai

cette bonne nouvelle par d'Andigné. Judith fera toujours nombre. Et Rébecca?

— Rébecca? Elle a mis la main sur le banquier Saccard, qui jadis s'est enrichi à vendre des fusils à Gambetta. Alors, elle est pour la République, mais une République jolie, athénienne, avec des gens sentant bon, en fracs et souliers vernis, comme M. Carnot. Elle assure que les privilèges, les titres, les couronnes, les droits du seigneur, tout cela aujourd'hui ça n'est pas sérieux et qu'il n'y a plus qu'une royauté au monde, celle de l'argent. Elle me le disait encore l'autre jour avec une conviction profonde. — Oui, maman : entre un prince qui n'aurait pas le sou, et un épicier qui serait millionnaire, je n'hésiterais pas. Je choisirais l'épicier... Je lui ai donné raison au fond... je suis trop pratique pour ne pas lui donner raison, quoique cependant la noblesse soit toujours la noblesse. Regardez au théâtre, quand on annonce le comte de la Roche-

Aubert, le comte de Saint-Luc, le duc de Guise, même quand le rôle est tenu par M. Pouctal, un homme si distingué, M. Desjardins, ou le dernier des figurants, il y a un petit frémissement dans le public. Il est vrai qu'aujourd'hui, dans les drames modernes, le marquis est toujours une vieille canaille, tandis que le brave homme est un ingénieur républicain. Tout change.

— Et Caroline; vous ne me parlez pas des opinions de Caroline?

— Ah, celle-là, elle a pris le bon moyen. Elle s'est dit : « Moi, dans les journaux, je ne lis jamais que le courrier des théâtres et je n'entends rien à la politique; alors, pour plus de simplification, je prendrai toujours l'opinion de mon amant. » Pourquoi riez-vous, monsieur Richard ? C'est beaucoup plus commode!

— Évidemment, madame Manchaballe, c'est commode, mais...

— Mais quoi ?

— Je songe que ça doit lui faire à la pauvre enfant, bien des opinions politiques dans l'année. Elle doit s'y perdre.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Richard ; au contraire, elle s'y retrouve.

LA SERPENTINE

A Ernest Molier.

L'autre matin, nous avions déjeuné avenue de Villiers, chez Pétrus, le peintre impressionniste. Repas très gai, table servie dans l'atelier même, avec son élévation de cathédrale, ses tableaux et ses charges accrochés aux murailles; sa loggia en bois sculpté toute tendue d'étoffes aussi soyeuses qu'aveuglantes; çà et là quelque masque japonais barbu et grimaçant; tout autour de sa table une douzaine de camarades et de jolies filles, le tout éclairé par un beau soleil tamisé

par des stores crème. — Vous voyez cela d'ici?... Le voyez-vous bien?... Ne vous pressez pas. Prenez votre lorgnon. — Bien.

Au centre de la table, et paraissant dominer l'assemblée de sa beauté radieuse, il y avait Ninette Pichon. Ninette avait des yeux superbes, une frimousse drôlette, éveillée, surmontée par une houpette de clownesse, et une gorge, comment dirais-je?... avenante, aimable, folichonne, qui pointait symétriquement sous le corsage en crépon rose orné de fleurettes gaies. Comme position sociale, elle était la maîtresse attitrée de M. Galimard, homme considérable, décoré, manufacturier, et riche, dont le bedon majestueux apparaissait à l'une des extrémités de la table.

— Tu ne sais pas, me dit Pétrus au dessert, tu devrais faire un plaisir à mon ami Galimard.

Je saluai le gros monsieur; mais, avec la

franchise d'une digestion agréable, je répondis :

— J'aimerais mieux faire plaisir à mademoiselle Ninette.

— C'est la même chose, ajouta le Galimard.

Était-ce bien la même chose? Tandis que j'essayai d'exprimer par l'élévation de mes sourcils quelques doutes à cet égard, Pétrus continua :

— Oui; tu connais tous les directeurs de théâtre; eh bien, mademoiselle Ninette aurait envie de débuter sur une scène quelconque.

— Quand cela ?

— D'ici huit jours, au plus tard.

— A-t-elle seulement eu un premier prix au Conservatoire? Sait-elle quelque chose ?

— Absolument rien.

— C'est parfait.

— Pardon, pardon, s'exclama Ninette,

on me calomnie. Je sais faire la Loïe Fuller.

Et prenant de longs pinceaux dans une potiche, elle les passe dans les volants de sa jupe, puis, montant sur la table, elle se livre à des trémoussements de haut goût, renversant les bouteilles sur la nappe, mais nous montrant une très jolie jambe moulée dans un bas de soie brodé — ce qui était une compensation. Quand il ne resta plus un seul convive assis ni une seule bouteille debout — spectacle grandiose — Ninette sauta à terre, se rassit au milieu des applaudissements, mordit dans une pêche, et me dit, la bouche pleine :

— Eh bien, comment trouvez-vous ça?

— Oui, oui, comment trouvez-vous ça? cria le gros manufacturier dont les yeux brillaient.

— C'est très bien. Vous m'avez demandé huit jours, vous débuterez dans six.

— Où débuterai-je?

— Pas à la Comédie-Française, elle part pour Londres, mais au cirque Molier. Du cirque Molier, vous serez certainement engagée aux Ambassadeurs, des Ambassadeurs aux Folies-Bergère. *Quo non ascendam!*

Mademoiselle Ninette vint gentiment m'embrasser, ce qui agaça M. Galimard, et me dit avec une voix mouillée, oui, monsieur, mouillée :

— Vous êtes gentil. Et ça fera tant plaisir à maman qui rêve de me voir artiste : Vois-tu, me dit-elle souvent, c'est le seul métier qui fasse excuser l'inconduite. Sois artiste et je n'aurai plus rien à dire.

Je notai soigneusement cette réponse de madame Pichon pour la mettre quelque jour dans la bouche de ma vieille amie Manchaballe, et je partis rue Benouville pour trouver mon excellent ami Ernest Molier. C'est un peu loin, mais on est bien reçu, et puis il y a du coco glacé très frais; sans oublier une foule de gamines à cheval

sur la rampe de l'escalier et chantant en chœur, et très juste, ma foi :

> Oh! regardez donc c'te bobine,
> Voyez donc c'te gueule qu'il a!

Informations prises, ces douces choristes étaient les élèves du directeur. J'expliquai mon cas à Molier, un peu timidement, je sentais que j'arrivais un peu tard... mais celui-ci me dit : Sacrebleu, mon programme est arrêté! J'ai déjà des femmes qui montent à cheval, qui tirent l'épée, qui font du trapèze. J'ai une pantomime de Gerbault qui se passe au bord d'une rivière, et une autre de Xanrof, qui évolue autour d'un bassin. Que vous faut-il de plus?

— Il me faudrait un numéro supplémentaire pour mademoiselle Ninette Pichon, un numéro tout prêt.

— Ninette Pichon... Ce nom a une allure aristocratique qui me séduit. Qu'est-ce qu'elle fait, votre protégée? La cuisine? Une ome-

lette en plein vent, ce serait peut-être curieux.

— Très curieux; malheureusement, elle n'y a pas songé. Elle a quelques vagues notions de danse serpentine; j'ajouterai qu'elle est très jolie et qu'elle a une jambe, une jambe! Elle en a même deux!

— Elle a deux jambes! s'écria Molier avec enthousiasme. Oh! alors, si elle a deux jambes, cela change considérablement la question. Qu'elle prenne seulement quelques leçons de l'éminente artiste Bob-Valter; qu'elle se commande une robe blanche de quarante-deux mètres, grande largeur, et je l'engage pour les trois soirées du 10, du 13 et du 15, sans dédit ni résiliation, aux appointements fixes d'un bon souper sur la piste avec des membres du Jockey-Club, des généraux encore très verts et l'ex-monseigneur Bauer, prélat en disponibilité.

Je bus un second verre de coco glacé — la joie altère — ma bobine fut saluée nouveau sur l'escalier par le chœur d'en-

trée, et je courus chez mademoiselle Bob-Valter pour obtenir son précieux concours, qui me fut accordé le plus gracieusement du monde, mais avec cette restriction qu'il fallait deux ans de longues et patientes études pour parvenir à faire d'une manière à peu près convenable le pas du coléoptère en extase. Heureusement qu'il nous restait encore quatre jours pleins, et en quatre jours, avec de la réflexion, de l'intelligence, de l'ordre, de la probité et deux jambes, on va loin.

Mademoiselle Ninette se mit à piocher consciencieusement son rôle. Tous les matins elle arrivait chez son professeur, vers onze heures et demie, et travaillait la spirale tournoyante, le macaroni en délire, la vague onduleuse, et la fleur expirant sur sa tige. Elle tourbillonnait ainsi jusqu'au mal de cœur inclusivement. L'art a son héroïsme. Pendant ce temps-là, flanqué de M. Galimard, je commandais la robe de quarante-

deux mètres, et je parcourais tout Paris en voiture, montant un nombre incalculable d'étages pour bien disposer la presse. Hector Pessard fut charmant, mais Francisque Sarcey fit ses réserves. Il ne voyait pas la serpentine à l'Odéon, dans une pièce de Gandillot.

Quant à moi, j'avais très chaud, épouvantablement chaud, mais je me disais : Pétrus sera content.

Enfin le grand jour arriva. Dans un magnifique fiacre à galerie, et à deux chevaux s'il vous plaît, nous partons pour la rue Benouville, Ninette, Galimard, Pétrus et moi. Madame Pichon mère était sur le siège causant avec le cocher, et la robe de quarante-deux mètres était dans un carton sur la galerie. Molier nous avait recommandé d'arriver de bonne heure, aussi n'avons-nous pas dîné, et il était à peine huit heures lorsque notre véhicule nous arrêta devant l'hôtel en brique qui porte le numéro quatre.

Nous trouvons le directeur en frac bleu à boutons d'or, botté, éperonné, très nerveux, au milieu d'une douzaine de gentlemen en habit rouge.

— Ah! vous voilà, nous crie-t-il, du plus loin qu'il voit déboucher notre caravane, ce n'est pas malheureux. Vous êtes-vous procuré l'électricité?

— Quelle électricité?

— Eh bien, l'électricité pour les projections multicolores! Dans mon secteur, moi je n'ai que le gaz, et l'on ne peut rien faire au gaz. Où sont vos accumulateurs?

Et il regardait la galerie de notre fiacre où il y avait le carton de la robe, mais pas le moindre accumulateur. Alors, de cette voix brève habituée au commandement :

— Pas d'électricité, pas de Loïe Fuller. Numéro supprimé.

Là-dessus, Ninette se mit à pleurer. Ah! les projets, les espoirs, les rêves de gloire!...

— Voyons, mademoiselle, ne vous déso-

lez pas, m'écriai-je, mon ami Molier a peut-être un autre rôle à vous confier?

Le directeur réfléchit :

— Oui, dans la pantomime de Xanrof, il y a une grenouille qui doit sauter hors du bassin quand arrive M. Prudhomme. Mademoiselle Malvina qui devait tenir le rôle est malade. Vous êtes à peu près de sa taille, la peau vous irait très bien... Voulez-vous faire la grenouille?

Ninette consulta du regard madame Pichon, sévère, et M. Galimard, consterné :

— Non, dit-elle avec un soupir, non décidément... je ne puis pas accepter le rôle de la grenouille. Ça n'est pas pour moi, mais c'est pour ma mère et pour mon amant. Ça les humilierait.

PERPLEXITÉ

LETTRE DE TUTUR A TOTO

Paris, 14 janvier 1893.

Toto, mon ami, je suis en proie à une cruelle perplexité, et mon âme est envahie par le doute qui tue. Douter en amour c'est la fin de tout, c'est l'effondrement; figure-toi que j'en suis arrivé à me demander si Adrienne a du talent! Voilà où j'en suis!...

Tu connais mes goûts délicats; j'ai vingt-trois ans; j'ai donc passé l'âge absurde où l'on s'éprend de la première belle fille venue.

Aujourd'hui, à mon esprit blasé et affiné par l'étude incessante du moi et du non-moi, il faut davantage. Je veux non seulement une maîtresse qui satisfasse mes sens, mais je désire une compagne qui soit à ma hauteur comme intelligence, je sais que c'est difficile, mais Boisgommeux m'a affirmé que cela pouvait encore se trouver dans le monde des théâtres.

Je connaissais Adrienne depuis longtemps. Je l'avais vue jadis avec le Petit Duc, et comme les autres, j'avais admiré ses cheveux blonds, son nez fin aux ailes palpitantes, ses grands yeux bleus étonnés et rieurs, son collier de perles, son gros cocher et ses deux alezans. Déjà ma sollicitude avait été éveillée lorsqu'elle avait présenté ses deux petits cochons d'Inde au Cirque, et je me souviens du vieux Franconi me disant avec amertume :

— Quelle époque, monsieur, quelle époque! Je donne une belle reprise avec

huit chevaux mis au bouton et huit écuyers de premier ordre, une reprise de manège impeccable suivant les principes du comte d'Aure, et ma salle reste vide. Alors j'ai l'idée d'exhiber une créature qui montre deux cochons d'Inde, et je fais le maximum !

Ceci m'avait un peu ébranlé, ainsi que ta plaisanterie d'un goût douteux, lorsque, braquant ta lorgnette sur l'assemblée, tu m'avais dit :

— « Je vois bien les cochons et la dinde, mais je ne vois pas les cochons d'Inde.

» Mais de plus hautes destinées attendaient Adrienne et j'avoue que lorsque j'ai vu son nom en vedette, tu entends, Toto, en vedette, sur les colonnes Morris, ça m'a donné un coup. Les Folies-Plastiques annonçaient leur revue annuelle, et Adrienne apparaissait en lettres beaucoup plus grosses que mesdemoiselles Bartet et Réjane. On

n'annoncerait pas ainsi une femme qui n'aurait pas de talent.

Alors, ma foi, cela m'a décidé. Du moment qu'Adrienne était décidément une grande artiste, une véritable personnalité théâtrale, je n'avais plus à hésiter. Le Petit Duc était parti pour le Far-West, il y avait une place à prendre, je l'ai prise. J'ai mis aux pieds de la belle Adrienne mes trois cent mille livres de rentes, mon expérience de la vie, ma connaissance des femmes, et aussi les diamants de famille, la plaque, les broches, les rivières et les bracelets que le Régent a donnés à une de mes arrière-grand'tantes et qui me viennent par le côté Boisonfort.

Le marché a été conclu immédiatement, je le dis sans vaine forfanterie : Adrienne m'a accueilli à bras ouverts; les diamants surtout ont fait sa joie et, le soir même, elle me disait :

— Mon directeur est ravi. Il a vu les

bijoux, et immédiatement il m'a confié le rôle du Mont-Blanc. J'aurai un très joli couplet à chanter :

Je suis le Mont-Blanc
Je vaux bien l'Olympe.
C'est même épatant
C' que sur moi l'on grimpe...

Moi, je trouve les paroles un peu légères, mais Adrienne continua avec volubilité : j'aurai une jupe en effilets givrés avec un corsage cuirasse entièrement recouvert en diamants. Pour garder mes bijoux, on placera un garde municipal devant la porte de ma loge, comme devant celle de M. Franqueville. Tout Paris parlera de cette sentinelle, cela fera un effet monstre.

Et en effet, mon cher Toto, tout le monde a parlé de ce factionnaire, de ce dragon gardant les pommes d'or des Hespérides. Pendant huit jours j'ai marché tout vivant dans mon rêve étoilé. De grands ifs de gaz

flamboyaient sur les boulevards, aveuglant le public avec le nom d'Adrienne. De longues théories d'hommes-sandwichs passaient, étalant sur des pancartes monstres le nom d'Adrienne. Adrienne partout, Adrienne for ever. C'est ça, la gloire. La presse elle-même se montra indulgente pour les couplets du Mont-Blanc qui m'inquiétaient un peu, et M. Hector Pessard, l'éminent critique, fut particulièrement aimable et trouva qu'Adrienne avait non seulement la grâce du cygne... mais qu'elle en avait le chant.

C'était très galamment trouvé, n'est-ce pas?

Il faut te dire que ce rôle du Mont-Blanc a, en dehors du couplet, une importance énorme. C'est l'actrice qui sert de commère pour tout le dernier acte, ce qui lui permet de parler du traité franco-suisse, et comme *jeune Ève* de personnifier le lac du même nom.

C'est moi qui ai trouvé ce calembour, un jour que j'étais en verve, et les auteurs, sur ma demande, ont bien voulu l'ajouter au texte. Il en résulte que le deuxième acte est un véritable éblouissement, que tout Paris se bat pour venir voir les diamants du Régent, et que les avant-scènes sont louées pour quinze jours. Tout cela à cause du talent d'Adrienne.

Or, avant-hier, comme il y avait du verglas, et qu'Adrienne craignant pour ses alezans, était venue en théâtre en modeste sapin. Telle une déesse daigne parfois descendre sur la terre et se comporter comme la première mortelle venue. Elle pénètre dans sa loge eml aumée, toute tendue par moi en peluche saumon à reflets argentés, et embaumée par les bouquets innombrables que lui envoie, chaque soir, sa cour d'adorateurs. Et tout à coup, elle pousse un cri :

— Ciel, j'ai laissé mon petit sac dans le

fiacre. Mon petit sac qui contient tous les diamants du Régent!

— Ma chère amie, lui dis-je, avec un ennui bien légitime, vous savez qu'il y en a pour neuf cent mille francs.

Là-dessus, Adrienne est prise d'une attaque de nerfs; on va chercher le directeur et on lui explique le cas. Et, au lieu de consoler ma bien-aimée, voilà l'impressario sans entrailles qui lui dit brusquement :

— Alors vous n'avez pas vos diamants ce soir?

— Mais non, monsieur le directeur, je les ai oubliés dans ma voiture. Qui sait si je les retrouverai jamais!

— Ah? C'est fâcheux. Si vous n'avez pas les diamants, vous ne pouvez plus représenter le Mont-Blanc.

— Comment, vous me retirez le rôle de commère?

— Parfaitement. Vos diamants étaient votre seule raison d'être. Ce soir, vous re-

présentez l'artichaut qui exige un costume très simple :

Chaud, chaud,
C'est l'artichaud,
C'est par feuille
Qu'on me cueille.

— Jamais je ne jouerai cela ! s'est écriée Adrienne, furieuse.

— Alors, payez-moi votre dédit de vingt mille.

Vingt mille francs de dédit! Neuf cent mille francs de bijoux égarés! Je lui ai conseillé de s'exécuter. Adrienne a donc paru en artichaut, et je dois avouer qu'elle a été indignement sifflée. Il est vrai que, dans son trouble, elle avait bafouillé je ne sais quoi :

C'est l'accueil,
Qu'on m'effeuille,

ce qui n'avait aucun sens lyrique.

— Vous voyez, m'a dit le directeur en haussant les épaules. Aucun talent. Ah ! si

elle n'avait pas ses diamants... Tâchez surtout qu'elle les retrouve!

... Et elle les a retrouvés. Le cocher avait été honnête, il avait rapporté le petit sac à l'hôtel. Mais c'est égal, depuis ce temps, je n'ai plus confiance, et je me pose des points d'interrogation formidables.

Voyons, Toto, crois-tu, vraiment, qu'Adrienne ait du talent?

A L'ENTERREMENT

La scène se passe dans une loge d'artiste, aux Variétés.

— Madame Manchaballe, je suis venu pour vous féliciter de la grâce avec laquelle vous conduisez l'acte des théâtres dans *Premier-Paris*. On dirait que vous n'avez fait que cela toute votre vie.

— Mais, monsieur Richard, je ne me sens pas du tout dépaysée, dans ma loge.

— Vous avez été concierge ?

— Pas du tout. J'ai été actrice dans ma première jeunesse. J'ai même joué jadis à

Déjazet, au temps de ce pauvre Hervé, la *Fine fleur de l'Andalousie*. C'est moi qui chantais sur un air de valse :

Varicocèle
Et sarcocèle
Sont l'hydrocèle
Du vrai bonheur,
Quand l'oxygène
Et l'hydrogène
Sont chez Eugène
Tous deux en fleur.

Hervé avait mis *Eugène* à cause du fils de Déjazet. Comme tout ça est loin, mon Dieu! Aussi avec mon aînée Judith, nous avons été à son enterrement : quand je dis que nous y avons été, ce n'est pas tout à fait exact, car il nous est arrivé une aventure bien extraordinaire.

— Quelle aventure, madame Manchaballe?

— Eh bien! vendredi, j'étais en train de mettre mon bonnet à fleurs pour entrer en

scène, quand tout à coup M. Baron arrive et me dit brusquement :

» — Vous ne savez pas? Hervé est mort!

» — Hervé! Mais je l'ai encore vu la semaine dernière aux Menus-Plaisirs!

» — Eh bien! il est mort hier au soir d'une suffocation.

» Ça m'a donné un coup. J'ai tout de suite senti que mon dîner ne passerait pas, et je me suis mise à pleurer comme une bête.

» — Allons, m'a dit M. Baron, avec la voix que vous connaissez, du courage, madame Manchaballe, vous allez vous démaquiller. Ce n'est pas raisonnable. Irez-vous à l'enterrement?

» — Je crois bien que j'irai. Et Judith aussi ira, car elle l'aimait bien.

» Alors, aussitôt la représentation terminée, je cours à l'Opéra, et je trouve ma fille qui descendait après *Salammbo*. Et à mon tour, je lui crie :

» — Judith, ce pauvre Hervé, eh bien, il est mort !

» — Oui, maman, je sais ; on ne parlait que de cela ce soir au foyer de la danse. Tu n'as pas idée comme les abonnés l'estimaient. Il y avait là le duc de Morny, le marquis de Massa, le comte de Pontades, un tas de membres du Club et tout le monde disait en chœur : « — Quel savant! quel érudit! Quel travailleur! Il est mort sur la brèche. » J'ai demandé à M. Charles Bocher : A quelle église l'enterre-t-on? — Il m'a dit : Demain, à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou.

» — C'est bien ça. Il demeurait rue Poussin.

» — Alors, c'est entendu, maman, nous irons ensemble. Il y a des gens qui n'ont vraiment pas de cœur. Figure-toi que le prince voulait me reconduire ! Je lui ai répondu : — Vous êtes fou, mon ami. Quand je viens d'apprendre la mort de ce pauvre Hervé... Est-ce que vous croyez vraiment

que ce soir j'aurais le cœur à quoi que ce soit?... Non, venez me voir à trois heures. Je serai certainement rentrée à trois heures... Le prince a été très touché, et il m'a dit :
— C'est bien, c'est très bien. Hervé était un de mes meilleurs amis... Et voilà pourquoi, maman, je rentre seule ce soir.

» J'ai été attendrie. J'ai reconnu la délicatesse exquise de Judith, et je l'ai laissée à sa porte après avoir pris rendez-vous pour le samedi onze heures et demie. Le lendemain, je trouvai ma fille dans le deuil le plus strict : robe en vigogne noire garnie seulement d'un froncé de velours dans le bas; sur les épaules, un petit collet Valois brodé de jais, et sur la tête une capote en velours chiffonné, avec bord de plumes d'autruche; pour éclairer le tout, deux gros brillants aux oreilles. Ce qu'elle était jolie ainsi et distinguée; une vraie duchesse! Moi, j'avais une robe mauve; mais Judith m'a prêté sa grande rotonde noire garnie de

fourrure, qui cachait le tout, et nous sommes parties ainsi toutes les deux dans le coupé pour Saint-Pierre-du-Gros-Caillou. L'église, entièrement tendue de noir avec de grands *H* d'argent sur des écussons, c'était imposant, et un monde, un monde! Des généraux, des sénateurs, des académiciens. Judith échangeait des petits bonjours de connaissance à droite et à gauche, et me disait à l'oreille : — Voici le duc d'Albufera, le général marquis d'Abzac, le vicomte d'Arguzon, M. Errazu, M. Yturbe, le prince de Sagan, le comte Alexis de Noailles; il y avait même M. de Laboulaye, l'ancien ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg! Quel hommage rendu à l'auteur du *Petit Faust*. Ah! me disais-je, si ce pauvre Hervé peut voir cette assemblée de choix, il doit être joliment vengé. Quelle chambrée! Quelle salle! Cependant, je n'apercevais pas M. Baron. Il m'avait pourtant bien dit qu'il viendrait.

» Moi, j'étais toute émue, je regardais le grand catafalque, les trépieds funèbres qui flambaient aux quatre coins, avec des flammes vertes, et je pensais :

— Dire qu'il est couché là dedans, lui qui était si gai, et qui dansait si drôlement quand le gendarme Géromé venait pour l'arrêter : « *Allons à la tour du donjon. Don! Don! Don!* » Alors, j'ai chassé ces souvenirs profanes, et je m'efforçai de prier : « Recevez-le, Seigneur, disais-je, dans votre miséricorde. Il a été organiste à Saint-Eustache; il a chanté vos louanges dans les grandes cathédrales. Recevez-le... Reccvez-le... » Mais malgré moi, les refrains de jadis me revenaient à l'esprit, et tandis que l'orgue faisait entendre le : *Dies iræ*, moi je songeais à la vanité des choses et je me rappelai Gobin disant :

Ainsi que tout commence, il faut que tout finisse,
Je m'en vais retrouver monsieur de La Palisse.
Ne vous dérangez pas. Restez sur le palier,
Je vais prendre la rampe et connais l'escalier.

» A la sortie, Judith qui avait les yeux rouges, la chère fille, me dit :

» — Maman, moi je vais jusqu'au cimetière.

» — Mais nous avons renvoyé le coupé !

» — Ça ne fait rien, nous prendrons une voiture.

» Alors, tandis que nous attendions sur les marches, cherchant de l'œil un fiacre libre, le maître des cérémonies arrive, et, se plaçant à la troisième position, chapeau bas, il nous ouvre la portière d'un des carrosses de deuil, en nous disant :

» — Montez, mesdames, montez.

» Nous montons. Il y avait là déjà, en habit à palmes, deux vieux membres de l'Institut qui nous laissent obligeamment les places du fond et nous voilà partis tous les quatre derrière le char disparaissant sous les couronnes.

» On allait au Père-Lachaise par les boulevards. Il faisait très triste et la pluie tombait à verse. Chacun faisait ses réflexions

en silence, mais je croyais bien remarquer que le vieil académicien de gauche cherchait le genou de Judith. Quant à moi je songeais que je n'avais toujours pas vu M. Baron et qu'il ne manquerait plus pour la Revue que celui-là aussi fût malade. Précisément nous étions arrivés devant les Variétés ; alors, pour échapper à la pression du genou et changer le cours des idées, Judith rompt le silence et dit tout à coup :

» — Ce pauvre Hervé, il aimait tant le théâtre ! Était-ce joli la *Chanson du colonel !* Était-ce joli !

» Alors l'académicien sourit et nous dit : Et ses *poésies de l'époque des Tang !*

» Nous regardons étonnées, tandis que notre vieux continuait :

» — Et son voyage en Chine ! Personne ne connaissait mieux la Chine que lui.

» — Pardon, monsieur, fis-je observer, vous confondez : *le Voyage en Chine* n'est pas d'Hervé.

» — Non, ma bonne dame, mais je parle de son *Histoire de l'Agriculture chinoise*. Ah ! nous avions été bien heureux de le nommer président de la Société d'ethnographie, et de lui ouvrir les portes de l'Institut, en remplacement de M. Boutaric. Vendredi dernier, il assistait encore à notre séance publique des cinq académies.

» Là-dessus, voilà Judith qui s'inquiète et dit :

» — Pardon, monsieur, nous sommes bien... à l'enterrement d'Hervé?

» — Parfaitement, mademoiselle, Hervey par un y, le savant marquis, notre cher collègue.

» Alors, ma fille pousse un cri, et, se penchant par la portière, et sans souci de l'ébahissement de nos deux immortels :

» — Arrêtez ! cocher, arrêtez ! Nous nous sommes trompées d'enterrement !

» Allons, monsieur Richard, avouez que ces choses-là n'arrivent qu'à nous. Enfin,

l'intention y était... Mais voilà que l'avertisseur crie en scène pour le trois. Il faut que j'aille recevoir les petites du Conservatoire. Bonsoir, monsieur Richard !

— Au plaisir, madame Manchaballe.

L'ENGAGEMENT DE CAROLINE

— Madame Manchaballe, je suis venu régler avec vous mes petits comptes du jour de l'An.

— Il s'agit bien de vos comptes, monsieur Richard ; vous n'y perdrez rien pour attendre, mais aujourd'hui, je suis dans une colère !

— Contre qui, mon Dieu !

— Contre les directeurs de théâtre. Ah ! ils ont bien fait de fonder un syndicat ; ils étaient faits pour s'entendre. Voyez-vous,

tout directeur, comme on l'a si bien dit, a dans le cœur un petit cochon qui sommeille.

— Mais contre qui réclamez-vous?

— Contre le directeur des *Folies-Plastiques*.

— Celui qui a engagé Caroline?

— Précisément. Après sa sortie du Gymnase, ma fille s'est trouvée un moment sans emploi; or, le baron Samuel a ses idées, il veut absolument une maîtresse au théâtre. D'abord, ça le flatte dans son amour-propre, et puis, il prétend que l'oisiveté est mauvaise conseillère, et qu'une femme occupée trompe moins son amant. Pauvre chien! Caroline a donc été voir Balarin, qui avait besoin d'une jolie femme pour sa grande machine : *Christophe Colomb*, et s'est proposée. En somme, Caroline n'est pas la première venue. Elle a été deux ans au Conservatoire, et, si elle n'a rien obtenu, c'est qu'elle a été faire une fugue à Houlgate...

— Oui, oui, je me souviens, madame Manchaballe. J'ai raconté cette histoire-là en son temps.

— Voilà mon Balarin qui regarde, tripote, ausculte, examine les dents, fait montrer les jambes, et demande pour la forme une audition. Caroline lui dégoise l'histoire de Chaumont dans la *Petite Marquise*, vous savez lorsqu'elle va voir Boisgommeux, et rencontre le petit pâtissier, si bien qu'elle ne peut pas se décider à entrer. Ce n'est pas parce que c'est ma fille, mais je puis dire qu'elle tient ce monologue-là supérieurement. Et il y a d'autant plus de mérite que jamais Caroline n'a éprouvé des angoisses pareilles en acceptant un rendez-vous. Elle a tout à créer et ne peut pas suivre son mouvement naturel qui serait d'aller voir son amant à la bonne franquette.

— Je crois, en effet, que ce serait plus dans ses moyens.

— Eh bien, malgré cela, elle a si bien nuancé le morceau, que Balarin, enchanté, lui dit :

» — Eh bien ! ma chère enfant, c'est entendu, je vous engage. Trois cent cinquante francs par mois et un dédit de dix mille.

» — J'accepte le dédit de dix mille, répond Caroline, mais je veux cinq cents francs par mois. Ce n'est pas pour moi, mais c'est pour mon amant, ça le froisserait si j'avais moins de cinq cents. D'ailleurs, c'est ce que je touchais chez Koning.

» — Non, non ; trois cent cinquante francs, c'est déjà énorme par le temps qui court. Impossible de vous accorder un centime de plus.

» — Alors, bonsoir.

» Et Caroline ramasse ses jupes avec le joli geste que Croizette avait dans *Jean de Thomeray* pour sortir de chez Mounet-Sully, et vient tout me raconter. Elle était très excitée :

» — Est-ce qu'on me prend pour une grue, criait-elle. Est-ce qu'on croit que je suis faite pour représenter l'oseille dans une revue ou le troisième coléoptère à gauche dans une féerie? Je suis une artiste, moi, grâce à mes sœurs Judith et Rébecca; j'ai un nom célèbre. On me payera cinq cents francs, où l'on ne m'aura pas.

» La voyant ainsi montée sur ses grands chevaux, je n'insistai pas, mais j'avais mon idée, et sans rien dire, je file immédiatement chez le baron. Je lui explique la situation :

» — Voyez-vous, lui dis-je, il y aurait grand avantage pour vous à ce que Caroline fût engagée. Si elle n'a rien à faire, vous ne pourrez jamais assez la distraire... et ça tournera mal pour vous.

» — Je le sais bien, madame Manchaballe, et cela m'inquiète assez!

» — Eh bien, arrangez-vous en sous main avec Balarin, le directeur des Folies-Plas-

tiques. Donnez-lui les cent cinquante francs qui manquent, demandez-lui le secret; de cette manière Caroline aura son engagement à cinq cents et tout le monde sera content.

» — Bravo! Voilà une bonne idée, s'écrie mon Samuel ravi.

» — D'autant plus que c'est de l'argent bien placé, sur votre tête.

» Ah, comme il est difficile de connaître la destinée! Le baron s'en va voir Balarin et l'affaire est conclue séance tenante.

» — Surtout pas un mot à Caroline!

» — C'est entendu, riposte Balarin. Je comprends votre délicatesse et vous pouvez compter sur moi.

» Il écrit à Caroline de repasser à son cabinet afin de recauser de l'affaire. Celle-ci, triomphante, se met en route, et voilà cette canaille de Balarin qui ferme la porte du cabinet à clef, se met à regarder ma fille avec des yeux en boules de loto, et lui dit :

» — Voyons, ma petite chatte, pour les cent cinquante francs de différence, il y aurait peut-être moyen de s'entendre... Nous ajouterons à ce que vaut votre talent d'actrice le prix des égards que vous devez à votre directeur, et de cette manière nous signerons à cinq cents francs. Ça vous va-t-il ?

» Balarin n'est pas beau, et je vous jure, monsieur Richard, que Caroline avait bien envie de refuser; mais quoi... il y a des usages... il faut bien faire certains sacrifices quand on veut arriver dans la carrière; ça, c'est comme les sommes qu'il faut verser aux députés quand on veut percer un isthme. Bref, elle a cédé, sans enthousiasme, mais elle a cédé. Et ce pauvre baron Samuel, qui avait précisément consenti à ce débours pour assurer sa tête ! Quand Caroline, au retour, un peu chiffonnée et décoiffée, m'a raconté l'aventure, s'attendant à mon approbation maternelle — approbation qu'elle

aurait certainement eue en toute autre circonstance — j'ai fait un nez! mais je me suis bien gardée de lui dévoiler la canaillerie dont elle était victime. Elle aurait été capable de tout résilier, et ça nous aurait coûté dix mille francs de dédit. Vous riez, monsieur Richard, vous riez toujours!...

— Dame, madame Manchaballe, je songe à ce pauvre baron Samuel. Les maris et les protecteurs me font toujours rire.

— C'est possible, mais avouez que Balarin a bien dans le cœur ce petit cochon dont nous parlions. Seulement, le sien ne sommeille pas. Il s'agite.

MES PRISONS

MADEMOISELLE CAROLINE MANCHABALLE,

Artiste aux Variétés,

boulevard Montmartre, Paris.

Saint-Cyr, le 28 octobre 1893.

Ma bonne Caro,

Le dernier soir où je t'ai ramenée des Variétés — étais-tu assez gentille pendant la représentation, en clownesse, avec ta haute perruque blanche et ton large costume de satin rose brodé d'argent! — tu te souviens que tu m'as fait promettre de te donner de mes nouvelles aussitôt que je serais rentré au vieux bahut.

Hélas ! qui m'aurait dit que je t'écrirais sur la paille humide des cachots. Oui, Caro, ton pauvre Tom-Tom est au *bloc* pour quatre jours.

Ah ! ça n'a pas été long. Vois-tu, c'est l'inconvénient des vacances. Ensuite on compare, et l'on se trouve encore plus malheureux. Il est évident que ta petite chambre de la rue de Moscou, si gaie, avec ses tentures de cretonne rose et ses écrans japonais piqués sur la muraille — ne ressemble guère au dortoir de Balaklava, et comme je préférais les doux baisers que tu me donnais pour sonner la diane vers neuf heures à l'horrible roulement de tambour qui résonne à cinq heures et demie sur le *grand carré*.

Tant bien que mal, cependant, je m'étais mis sur pied, me disant, non sans une certaine fierté, que déjà je souffrais pour la patrie — *pro patriâ* — comme dit Déroulède, et lorsque l'officier de jour est passé, drapé

dans sa grande capote, j'étais déjà occupé à cirer mes bottes.

Ah! Caro, si tu me voyais! J'ai une petite veste et un pantalon de toile grise; c'est la tenue dite d'*astic*, toute maculée de cirage et de taches de graisse, et je frotte sous la semelle des bottes qui ont manœuvré la veille dans les terres du Champ de Mars, et qui pour cette raison s'obstinent à ne pas briller.

Pourquoi nous fait-on cirer la semelle? Je ne sais pas, c'est un vieil usage qui date de 1807.

Après, j'ai fait *rabattement*, c'est-à-dire que sans prendre la peine de retourner mon matelas, j'ai simplement rebordé la couverture de mon pauvre petit lit de fer, mais, grâce à deux planchettes, j'en ai fait un billard à angle droit, et me suis efforcé, par le même procédé, de transformer en prisme à quatre arêtes, un traversin, objet naturellement cylindrique. Puis j'ai couru au la-

voir, j'ai déjeuné d'un bol de café dans lequel j'ai fait *trempette avec affectation*, j'ai rangé ma case, j'ai astiqué mes boutons au tripoli et je suis descendu dans la *cour Wagram*, à la parade de huit heures.

Là, nous nous sommes formés à rangs ouverts pour l'inspection du commandant de compagnie, le capitaine Pechard, surnommé *Mon œil ;* il prétend tout voir, tout prévoir et tout savoir, parce qu'il était au bahut impérial en 1869 ; mais nous avons trouvé des trucs nouveaux, depuis la promotion de Suez. Pour un trou, nous faisons un pli ; pour une tache, une ombre portée par un pli. Sous les armes, avec le shako, il y a une manière bien simple de détourner l'attention. On incline ridiculement le pompon en avant. Le lieutenant, tout heureux d'avoir quelque chose à rectifier, redresse le pompon... et passe.

La main dans le rang, les talons réunis,

je n'étais pas sans une certaine inquiétude, car j'avais les cheveux un peu longs sous le képi. Tu sais, Caro, que la mode n'est plus aux racines droites, et que l'on est revenu à la raie avec les petits bandeaux. Il est donc indispensable de sauver quelques mèches pour la sortie du dimanche. Tandis que le capitaine s'avançait, les bras derrière le dos, d'un pas cadencé, escorté du major, je voyais le petit parc de madame de Maintenon déjà tout barbouillé de taches d'ocre, puis le grand tuyau de l'usine à gaz se profilant sur un ciel d'automne gris sale ; tout cela était triste, tout cela était laid, et machinalement je regardais sur la colline le train qui filait avec un panache de fumée vers Paris, vers cette rue de Moscou où tu reposais encore, à cette heure-là, dans le grand dodo fanfreluché. Oh ! mes souvenirs !...

Mon œil est passé sans soulever mon képi, et ma chevelure a été encore sauvée pour

cette fois. J'ai revêtu la fausse manche de toile bleue qui, avec son large numéro matricule sur la poitrine (3660), vous donne un faux air de forçat, et je me suis rendu à l'amphithéâtre où le colonel du génie Redan nous faisait un cours de *forti*, si tu préfères, de fortification.

C'est là que le drame a commencé.

Il faut te dire que ce colonel Redan est la crème des hommes, myope, savant, timide à l'excès, et plus fait pour résoudre des problèmes dans le silence du cabinet que pour mater notre turbulente jeunesse par une énergique discipline. Nous avons bien vu cela tout de suite, et, bien entendu, nous en avons immédiatement abusé. Le cours du jeudi est devenu la représentation comique de la semaine, c'est notre Palais-Royal. C'est là que nous nous livrons à toutes les farces, à toutes les fumisteries que peut nous suggérer notre imagination fantaisiste. Le colonel entend nos rires,

fronce le sourcil, ajuste ses lunettes d'or, ne voit rien, se trouble, administre deux ou trois punitions au petit bonheur, et dès lors bafouille d'une manière lamentable, ce qui augmente encore notre joie. Cet âge est sans pitié.

Donc, jeudi dernier, il devait nous faire un cours sur les fascines et les gabions farcis. Tu ne connais pas tout cela, Caro, et je t'en félicite ; d'ailleurs, à quoi te serviraient des ouvrages de défense, à toi qui redoutes si peu les attaques ?

Je te dirai seulement que la fascine est une espèce de gros fagot formé de branches très longues reliées ensemble, et le colonel Redan, pour mieux expliquer la théorie par la pratique, avait apporté une belle fascine placée sur la table.

Or, tandis qu'il se tournait vers le tableau noir, pour y dessiner à la craie le profil d'un fortin, Giverny, l'incorrigible Giverny, cavalier de deuxième classe, s'est emparé

subrepticement de la fascine et l'a glissée sous les jambes de Boutarel en disant :

— Passe cela à ton voisin.

Et la fascine s'est mise ainsi à circuler dans l'amphithéâtre, commençant par les rangs inférieurs et montant peu à peu jusqu'aux gradins les plus élevés.

Il fallait voir l'étonnement de chaque Cyrard, recevant à son tour la garde momentanée de cet énorme fagot. On se tordait, et dans ces conditions personne ne prenait plus de notes, personne n'avait copié le fortin, occupé qu'on était à suivre le voyage ascensionnel de notre fascine. *Quo non ascendam!* disait Fouquet.

Le colonel Redan entendait nos rires étouffés, mais pour ne pas sévir, il faisait celui qui ne s'aperçoit de rien et s'absorbait dans le tracé de sa contrescarpe. Son dessin terminé, il se retourne et ne trouve plus son fagot.

— Il y avait là une fascine, commence-

t-il à grogner, je suis sûr d'être venu avec une fascine...

Alors il ajuste ses lunettes et regarde la salle. Précisément, je venais de recevoir le paquet de bois dans les jambes et je ne bougeais pas, serrant les genoux, médusé ou plutôt fasciné. Et le colonel s'écrie indigné :

— 1360 ! 1360 ! Pourquoi avez-vous ma fascine ? Vous aurez quatre jours de salle de police.

Et il m'a collé un motif arabe : « *S'est indûment approprié et a monopolisé pour son usage personnel une fascine destinée au cours de fortification.* »

Alors ce soir, à huit heures, j'ai pris mes draps au dortoir de Balaklava, et suivi d'un *sergent d'ours*, je suis grimpé à la salle de police, sous les combles. En vain j'ai essayé d'introduire mon traversin. Ça n'a pas pris ; le sergent qui les connaît toutes me l'a fait laisser en consigne, puis il a refermé sur

moi une grosse porte de prison avec un bruit atroce. C'est peut-être absurde, mais j'éprouve un étrange malaise à me sentir ainsi sous les verrous, bouclé comme un criminel. Je suis triste comme tout, et j'ai une vague envie de pleurer. Volontiers, je dirais comme dans la *Périchole* :

Ma femme, ma femme
Qu'est-ce qu'elle peut faire pendant ce temps-là?

Où es-tu, Caro? Ma clownesse chérie? Vas-tu bientôt entrer sur la scène des Variétés et évoluer avec des gestes arrondis autour de monsieur Cooper costumé en pierrot? Penses-tu un peu à ton pauvre Tom-Tom, et me tromperas-tu ce soir avec quelque sale pékin?...

Le petit bout de bougie que l'on m'avait donné va s'éteindre. A la flamme vacillante je suis obligé de fermer ma lettre; ah! si tu étais ici entre ces quatre murs blanchis à la chaux, ce serait le paradis! Je vais me

coucher, tout habillé, sur le matelas qu'on vient de me passer, et dormir — rêver peut-être — que je suis lieutenant d'état-major attaché à la maison militaire du président...

Bonsoir, Caro!

L'ANCRE EN SAPHIRS

L'autre soir, tandis que je lorgnais la danseuse Julia Betzy, dans la pantomime : *Madame la Sénéchale*, tout en admirant la magnifique ancre en diamants et saphirs qu'elle portait au corsage, je ne pus m'empêcher de dire à mon voisin Pontades :

— Voilà un bijou qui vaut au moins quatre cents louis.

— Cinq cents, me répondit mon ami.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai la facture.

— Tiens ! tiens ! Heureux coquin, tu ne nous avais pas dit cela.

— Hélas ! pas heureux coquin du tout. Je te conterai l'histoire à l'entr'acte.

Et comme la toile baissait, Pontades me prit par le bras.

— Il faut te dire tout d'abord que j'ai eu une passion folle pour Betzy. Des formes un peu plantureuses, sans doute, mais ça n'effraye pas ceux qui s'y connaissent, qui savent les voluptés intenses qu'on peut trouver auprès de ces montagnes de satin et de neige. Et puis quelle admirable tête de madone, avec cette bouche sensuelle au sourire extatique, ces yeux en même temps si chastes et si ingénûment polissons que, lorsqu'elle les relève, avec ses longs cils frangés, on dirait, ma parole, qu'elle retrousse ses jupes. J'avais envoyé lettres sur lettres, et fait une consommation effrayante de corbeilles fleuries avec de gigantesques

nœuds de satin en cocarde, mais la réponse était toujours la même :

» — Impossible à Paris ; mon mari, monsieur Betzy, est très jaloux et ne me laisse pas une minute de liberté.

» — Jamais, alors ?...

» — Je ne dis pas cela, mais il faut attendre l'occasion. Si je vais en représentation quelque part, sans lui, par exemple, je vous jure que je vous ferai signe.

» Et j'attendis en rongeant mon frein, tout en continuant de la suivre d'un œil attendri dans toutes ses créations. Ah ! mon ami, il n'y a rien de troublant comme ces excitations à froid, et je crois que ça doit être déplorable pour le cervelet. Repaître chaque soir sa vue de la créature aimée, la détailler, presque nue dans ses maillots de soie nacrée apparaissant sous la robe diaphane, la suivre dans ces aventures amoureuses où elle jouait toujours le grand rôle de la charmeresse, de la Circé qui transforme les

hommes en bêtes... pour ne pas dire plus... et rien, toujours rien?... Je devenais enragé. Enfin, un matin, je reçus un petit bleu :

« Je pars demain matin toute seule pour Bruxelles, où je dois donner trois représentations de la *Moscovite* aux Galeries-Saint-Hubert. Venez me rejoindre hôtel de Flandre.

» JULIA ».

» Tu juges de ma joie. Je passai immédiatement chez Montana, au Palais-Royal, choisir l'ancre que tu viens d'admirer : dix mille francs — et allez donc ! — mais ce n'était pas trop payer, l'ancre de la petite vertu ! Et le lendemain matin, je sautai à la gare du Nord dans le rapide de huit heures vingt en fredonnant abominablement faux :

A moi la folie
Des instincts puissants,
Et la folle orgie
Du cœur et des sens !...

» Suivant les conseils de ma belle, je me fais conduire à l'hôtel de Flandre, tout en haut de la rue Montagne-de-la-Cour, l'hôtel aristocratique de la ville, où nous avions moins de chance d'être reconnus par des gens de théâtre. On me dit que madame Betzy est descendue au numéro 5, et moi je m'empresse de retenir la chambre voisine, au numéro 6. Je fais un brin de toilette avant de me présenter chez la ballerine, et après m'être bien pomponné, je frappe discrètement à la porte.

» — Entrez!... me crie une voix dont le timbre harmonieux et bien connu m'alla droit au cœur.

» J'entre. O joie! O ivresse! C'était elle, bien elle, ravissante dans sa grande mante de voyage à double collet qui dissimulait des formes rondelettes, sa tête mutine coiffée d'une petite toque bordée de lophophore. Je crus, je l'avoue, que l'heure du berger avait enfin sonné pour moi, et sans hésiter, je

sortis mon écrin dont l'effet devait être irrésistible.

» L'ancre fut admirée avec des exclamations de joie enfantine. J'avais les larmes aux yeux en voyant Julia si naïvement et si gentiment heureuse; et elle me promit d'inaugurer mon bijou le soir même dans le ballet de la *Moscovite*. Et comme, dans un élan de reconnaissance, elle m'avait jeté deux bras, un peu forts, mais très beaux, autour du cou, je demandai timidement :

» — Si vous enleviez votre chapeau, votre mante... et le reste ?

» — Ah ! mon ami, vous n'y pensez pas ! me dit-elle, je suis attendue à deux heures pour les raccords aux Galeries-Saint-Hubert. Mais qu'importe !... vous allez venir avec moi. Nous goûterons chez Mathys. Nous dînerons ensemble, ce soir, au café Riche, vous viendrez applaudir la *Moscovite*, et après la représentation, tout à vous, et bien à vous.

» En somme, ce n'était que quelques heures à patienter en fort agréable compagnie ; d'ailleurs, je ne sais si l'attente d'un plaisir certain n'est pas presque aussi agréable que le plaisir lui-même, et j'ai remarqué que souvent le thé est d'autant meilleur que l'infusion a été plus longue. Nous voilà donc partis ensemble pour les Galeries. Là, je restai de deux à six, assis derrière un portant, et, à vrai dire, m'ennuyant ferme dans une demi-obscurité qui m'empêchait de voir, tandis que ma bien-aimée répétait ses pas avec l'orchestre.

Enfin, à six heures, nous rentrons à l'hôtel, nous dînons à la hâte, c'est à peine si je puis cueillir un ou deux baisers entre la poire et le fromage, et vite, vite, nous recourons au théâtre, où je m'étais fait précéder par une merveilleuse brouette dorée, remplie de roses et de lilas blancs. J'avais retenu un excellent fauteuil, bien de face, au second rang, et là, plongé dans une béa-

titude indéfinissable, je lorgnai le ballet en me disant :

» — Regarde, Pontades, mon ami, regarde de tous tes yeux cette jolie Russe qui danse avec son loupion d'ours blanc et sa tunique ornée de cartouchières ; cet être presque surnaturel avec ses lèvres pourpres et son sourire énigmatique, promettant je ne sais quelles voluptés fauves ; eh bien, dans quelques heures, elle sera dans tes bras. Ah ! tu es un heureux gaillard.

» Et l'ancre en brillants et saphirs étincelait sur la ceinture, comme un phare attirant mes regards vers le paradis tant convoité... lorsqu'à la fin du deuxième acte, une ouvreuse approche de moi :

» — Monsieur le comte de Pontades ?

» — C'est moi, madame.

» — Voici un billet pour vous de la part de madame Betzy.

» J'ouvre fiévreusement, et je lis :

« Pas de chance, mon pauvre ami. Sans

doute, mon mari se sera méfié. Il vient d'arriver à Bruxelles par le train de quatre heures, et il est dans ma loge. De grâce, ne vous montrez pas ce soir. Vous savez qu'il est terrible. Mais, partie remise. »

» Je fus, je l'avoue, envahi par une rage folle contre ce monsieur Betzy, qui venait ainsi troubler mon plaisir. Ah ! ce mari, comme je le haïssais ! De très mauvaise humeur, je n'attendis pas la fin de la pièce, et je partis me coucher au numéro 6, à l'hôtel de Flandre. Bien entendu, je ne pus dormir, et, vers une heure, j'entendis le couple qui rentrait. Sans doute, on ignorait mon voisinage, car les deux époux, sans se gêner, causaient à haute voix de leurs petites affaires. Et Julia disait de sa voix d'or :

» — Enfin, comment la trouves-tu, mon ancre en saphirs ? Regarde-là de près, à la lumière.

» — Pas mal ! Pas mal du tout. Les dia-

mants sont d'une très belle eau et le saphir du milieu est superbe. Ça doit valoir dans les quatre à cinq cents louis ; mais, tu sais, ça n'est pas encore suffisant.

» — Ah?...

» — Oui, oui, j'ai pris mes informations. Le comte de Pontades est très riche et il faut le faire encore patienter un peu. Je t'assure que tu vaux plus que ça.

» Les deux complices se mirent à ricaner et j'entendis le bruit d'un baiser. Pouah! Immédiatement, je me précipitai sur mon buvard et j'écrivis :

» Je suis très heureux, madame, que mon petit cadeau ait été apprécié comme il convient par monsieur Betzy, mais, une autre fois, méfiez-vous des cloisons belges, et dites-vous bien que les paroles restent. Quant à votre mari, je le trouve impayable, et — si grande que soit ma fortune, — je me considère comme absolument incapable

de vous payer l'un et l'autre à votre juste valeur.

» *Votre voisin du 6.* »

Là-dessus, conclut Pontades, j'ai laissé mon petit mot au garçon en le priant de le remettre au digne ménage dès le réveil, et quant à moi, très écœuré, j'ai remis immédiatement le cap sur Paris.

» Voilà l'histoire de mon ancre, mon cher ami, mais en somme ça a été l'ancre du salut. Maintenant, je suis guéri et bien guéri. Allons voir le troisième acte de *Madame la Sénéchale.* »

LE FIGURANT

J'ai assez célébré les mérites des belles-petites et des copurchics, *paulo minora canamus*, chantons les humbles, comme dirait le doux poète François Coppée. Donc, Troncin, mon héros, est cette fois un simple ouvrier serrurier, non pas le *serurrerrier* faubourien et noceur, créé par Brasseur dans la *Boîte à Bibi*, mais un brave garçon, rangé, sérieux, que j'ai connu jadis comme brigadier aux cuirassiers.

Le hasard des rencontres nous ayant re-

mis en présence, j'ai été très heureux de lui donner ma pratique. Il y a toujours, dans la vie d'un homme, pas mal de clefs à fabriquer, soit qu'on donne la sienne, soit qu'on veuille avoir celle... d'une autre ; parfois aussi, pas mal de serrures à changer, après rupture ; bref, le serrurier, à son insu, est le grand confesseur de nos faiblesses humaines, et lorsqu'il vient travailler chez moi, je suis très heureux de recauser avec lui du bon vieux temps, à Versailles, du quartier de la rue Royale, du pansage et des pointes d'avant-garde sur Saint-Cyr ou Guyancourt.

De plus, la conversation de Troncin est variée, car si le matin il exerce le métier de serrurier, le soir il est figurant à la Porte-Saint-Martin, et, suivant les besoins du service, il est matelot, grand seigneur Louis XIII, Romain de la décadence, ou *simple foule*. Pour le moment, il est spahi sénégalais, envoyé à la conquête du Daho-

mey par ordre du généralissime Rochard, et, en souvenir de son ancien métier, et aussi de ses aptitudes spéciales pour le service d'exploration, on lui a rendu son grade de brigadier.

— Ça m'a fait un rude plaisir, m'a-t-il dit, quand je me suis revu campé à cheval avec mes galons de laine sur les manches ! Ma parole, en commandant à mes hommes, j'arrive à me faire illusion, et volontiers je les fourrerais comme jadis au bloc pour une faute de tenue ou de discipline, soin qui, en réalité, regarde notre régisseur, M. Péricaud. Ah ! il ne plaisante pas, M. Péricaud ! Mais n'importe, le costume est joli, la chechia rouge, le grand manteau écarlate flottant sur le dolman bleu de ciel ; sans compter que j'ai dans les jambes un petit cheval arabe qui obéit au doigt et à l'œil, et charge avec un entrain irrésistible sur les moricauds.

Or, ces jours derniers, Troncin est arrivé

particulièrement radieux. J'avais encore une serrure à faire modifier. Ah! pauvres de nous, et comme nous devrions dire avec Musset à notre cœur :

> ...Et ne sais-tu pas que changer sans cesse (sa serrure)
> C'est perdre en chemin le temps du bonheur!

Mais ne nous égarons pas, et occupons-nous seulement de Troncin.

— Oui, me disait-il en travaillant, j'ai toutes les veines. D'abord, c'est moi qui accompagne le commissaire Rouflard dans ses perquisitions de l'affaire de Panama, et, outre les bénéfices, ça vous pose un serrurier dans la corporation, exactement comme un avocat qui plaiderait une affaire importante ; et puis, je crois bien que mademoiselle Berthe va consentir enfin à m'épouser.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Berthe?

— C'est une couturière qui va en journée; jolie, oh! jolie, avec ses cheveux blonds

ondés, son sourire honnête et son corsage bien rempli dans la robe fanfreluchée ! Car c'est une dame, une vraie dame, de mise, de tournure, d'allures, de tout. J'ai fait sa connaissance en allant arranger chez elle une commode qui ne fermait pas, et depuis ce temps j'en suis fou. Évidemment je ne suis qu'un ouvrier, et ma tenue de travail n'a pas grande séduction, mais j'ai pensé que si elle me voyait à cheval en brigadier de spahis sénégalais, ça avancerait beaucoup mes affaires. D'abord, sans fatuité, je ne porte pas mal l'uniforme ; à Versailles, dans le temps, on m'appelait le beau brigadier ; et puis ça fait toujours plaisir d'être vu en vainqueur. Et dans la pièce nous sommes victorieux tout le temps.

— Alors?...

— Alors, j'ai demandé au secrétaire du théâtre, M. Blavet, un fauteuil de deuxième galerie de face. J'ai eu du mal parce qu'en général on n'accorde aux figurants qu'un

service de troisième, mais j'ai expliqué mes motifs ; j'ai dit que c'était pour une dame du monde, très élégante, qui voulait me voir jouer, que mon mariage dépendait de cette entrevue ; bref, M. Blavet a ri et m'a accordé mon fauteuil de seconde. Et ce soir, Berthe pourra me contempler dans toute ma gloire. Sur ce, je me sauve, M. Rouflard m'attend pour perquisitionner : je reviendrai finir votre travail demain.

Et le lendemain, Troncin est revenu. Mais alors que je m'attendais à lui voir la mine conquérante d'un gaillard qui vient d'emporter la place, et d'être agréé comme fiancé, je le vis, au contraire, se mettre mélancoliquement à la besogne.

— Eh bien, mon vieux Troncin, lui dis-je, et mademoiselle Berthe ?

— Berthe, c'est fini, fini. Ah ! les femmes ! Ça n'a ni cœur, ni tête, ni raisonnement, ni rien ! Elles sont toutes à l'impression du moment.

— Mais, il me semble que l'impression du moment a dû être excellente. La chechia, le grand manteau écarlate, le cheval arabe qui caracole...

Le pauvre diable leva les yeux sur moi, et je vis qu'il avait de grosses larmes.

— Si vous saviez le malheur qui m'est arrivé à la Porte-Saint-Martin, si vous saviez...

— Voyons, Troncin, contez-moi cela. Peut-être pourrai-je faire quelque chose.

— Ah ! monsieur, ça ne serait que justice, d'autant plus qu'il n'y avait pas de ma faute. Donc, comme vous le savez, hier, M. Rouflard, le commissaire, m'a emmené avec lui pour perquisitionner 66, rue de la Chaussée-d'Antin, à la *Société des Chemins de fer du Midi de la France.* Ça a duré longtemps, si longtemps que je n'ai été libre qu'à sept heures, alors que, dès six heures et demie, nous devons être rendus à la Porte-Saint-Martin afin de nous habiller. Pour

sûr, je vais être à l'amende, me disais-je en sautant dans l'omnibus Madeleine-Bastille. Bah! Je payerai, voilà tout... L'amende! Si ça n'avait été que ça. J'arrive, je trouve le régisseur, M. Péricaud, dans une fureur! Je vous l'ai dit, il ne plaisante pas, M. Péricaud. Il était terrible avec sa tunique blanche, son bonnet grec et sa grande impériale qui s'agitait au bout de son menton.

» — Ah! vous voilà enfin, me crie-t-il du plus loin qu'il me voit. Trois quarts d'heure de retard. C'est bien, mon garçon, deux jours d'amende; de plus, je connais quelqu'un qui ne commandera pas ce soir les spahis sénégalais.

» — Qui va les commander?

» — Eh bien, Bréchut, votre subordonné. Ça vous apprendra. Allez vous habiller, mais plus au 6, au 8!

» Je croyais seulement qu'on m'avait enlevé mes galons, mais je ne soupçonnais pas

encore l'étendue de mon malheur. J'arrive au 8, et là — horreur ! — je trouve un tas de moricauds qui étaient en train de se barbouiller au jus de réglisse.

» — Allons, me dit l'habilleur, dépêchez-vous, voilà votre costume.

» Et il me tend une perruque de mouton noir, une espèce de jupe en tissu d'aloès, un collier de verroteries et un casque en plumes. Non seulement j'avais changé de corps, mais l'on m'avait fait passer à l'ennemi ! De cavalier français, j'étais devenu simple fantassin du Dahomey, quelle honte ! Un moment j'eus l'idée de m'enfuir et de tout planter là, mais d'un autre côté, la place est bonne... c'est une manière d'augmenter mes gains de la journée... et puis, sous cet accoutrement, avec ma perruque et ma teinture, peut-être mademoiselle Berthe ne me reconnaîtrait-elle pas ?... Bref, je fus lâche, je me grimai de mon mieux, et j'entrai en scène avec les camarades...

Ah! monsieur, quelle soirée! Partout, à Porto-Novo, à Cana, à Abomey, j'ai passé mon temps à recevoir des coups de crosse, ce qui n'eût rien été, mais des coups de pied dans le derrière, que m'administraient les marsouins et les zouaves, aux applaudissements de la salle. De huit heures à minuit, j'ai reçu une tripotée épouvantable, j'ai été bafoué, conspué, vilipendé, tandis que Bréchut se pavanait sur *mon* cheval, avec *mon* burnous et *ma* chechia, et m'allongeait, le cas échéant, des coups de plat de sabre sur les épaules. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'à la seconde galerie, il y avait mademoiselle Berthe, qui m'avait parfaitement reconnu, et qui riait comme une folle à chaque nouveau horion que je recevais. Et ce matin elle m'a écrit que j'avais été absolument grotesque, et que tout était fini. Ah! monsieur, j'en mourrai. »

Monsieur Rochard, je vous assure que la douleur du pauvre figurant faisait peine à

voir. Voyons, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'attendrir l'inflexible Péricaud et de rendre ses galons de brigadier au pauvre Troncin, tout prêt à se battre tous les soirs :

Pour Dieu ! Pour la France ! Pour mademoiselle Berthe !

SIEGLINDE ET CREVETTE

Vous connaissez Crevette, la grande Crevette, la divette à la mode, la chanteuse poignante, celle qui a introduit l'art triste au café-concert. Aux flons-flons de jadis, aux refrains joyeux entonnés par les noces en goguette et les amoureux à la campagne, sans oublier l'inévitable couplet de la belle-mère, aux rythmes de polka scandés par quelque jolie fille montrant ses jambes et nous disant qu'elle était la belle Nana, ou la petite Tata — et zim la la —

Crevette a fait succéder la chanson macabre. Elle a trouvé des poètes qui lui ont fait sur mesure des vers ayant pour objectif les misères de banlieue, les souffrances de l'hôpital, les inconvénients de Saint-Lazare, les coups de surin donnés dans les bouges, et même l'expiation sur la place de la Roquette.

Elle arrivait très brune, très mince, très ennuyée, les bras en croix, avec un air de veulerie voulue, et chantant du bout des dents, sans un geste, sans un sourire, des histoires épouvantables qui vous ouvraient comme horizon les paysages pelés des fortifications, les boulevards sinistres de la zone suburbaine, des endroits désolés où l'on glissait tout le temps dans le vin bleu ou dans le sang.

C'était nouveau, cela plut. Crevette, avec ses alphonses et ses filles, alla aux nues. Tout, jusqu'à ce nom de Crevette, semblait rappeler la mort. Des conférenciers nous

expliquèrent ce talent spécial avec projections électriques de la silhouette sur tableau noir, et Fock, le grand dessinateur, inonda la capitale d'affiches criardes, hautes en couleur, où la chanteuse apparaissait avec ses cheveux noir bleu, hiératique, sur un fond d'or, l'œil perdu dans un lointain mystérieux. Les directeurs de cafés-concerts se roulèrent à ses pieds, en lui proposant des listes civiles royales, et les Parisiens badauds suivirent la foule, se demandant parfois avec inquiétude pourquoi maintenant ils rentraient si désolés de ces cafés-concerts où jadis ils s'amusaient tant.

Crevette, cependant, n'était pas encore contente. Elle gagnait de l'argent gros comme M. Dailly, mais le tréteau restait commun. Elle aurait voulu, elle aussi, se produire sur quelque grande scène subventionnée et fouler de son pied fin-de-siècle les planches où montèrent mesdames Mars, Rachel, Sarah Bernhardt, la Malibran, Marie

Saase ou Caron. Lorsque, dernièrement, une occasion unique se présenta. Le grand chanteur Tamponel quittait l'Académie nationale de musique après vingt ans de bons et loyaux services. C'était une perte pour l'Opéra, où le beau baryton avait tenu si longtemps et si brillamment l'emploi des grands prêtres, des conspirateurs, et même des amoureux, car ce serait une erreur de croire que l'amoureux doit toujours être un ténor.

Dans la nature, le roquet, à la voix glapissante, n'est pas plus aimé que le chien de Terre-Neuve à l'aboiement sonore et vibrant. Mais ceci n'est qu'une parenthèse que je me hâte de fermer aussitôt après l'avoir ouverte, car elle m'entraînerait trop loin.

Bien entendu, tous les autres théâtres avaient tenu à prendre part à cette belle représentation de retraite, et les adhésions les plus variées étaient venues s'offrir, la

gamme des chanteurs allant de l'Opéra-Comique aux Folies-Dramatiques, et de M. Taskin à M. Maugé. C'est alors que Crevette fut prise d'une inspiration subite. Elle mit sa vieille capote à fleurs, ses gants noirs et courut trouver M. Gailhard dans son cabinet directorial, fraîchement repeint et remis à neuf. Le fauteuil lui-même, un peu fatigué par le poids de M. Campo-Casso, avait été rembourré, et l'aimable *Pedro* trônait bienveillant. Il la reçut d'une façon charmante.

— Ah! c'est vous, mademoiselle Crevette, quel bon vent vous amène? fit-il avec sa voix de basse-taille. (La voilà bien la bonne grosse voix du vrai mâle, à laquelle je faisais allusion. Ah que la voilà bien!)

— Monsieur le Directeur, j'ai appris que vous organisiez une représentation d'adieu pour Tamponel... et ma foi, je suis venue vous apporter mon concours, absolument désintéressé.

M. Gailhard bondit. Était-ce le désintéressement ou simplement la proposition qui lui causait cette stupéfaction profonde, mais enfin il bondit :

— Et... que nous chanterez-vous, mademoiselle ? Ne craignez-vous pas que, venant après mesdames Breval, Heglon, Deschamps-Jehin, Simonet, etc., votre organe ne paraisse un peu mince ?

— Oh, ne vous inquiétez pas, j'ai mon idée.

— Au fait, que risquait-on ? Dans le programme n'était-il pas question d'un numéro de haute fantaisie, par exemple le duo de *Mireille*, chanté par Baron et madame Mathilde. On comptait beaucoup sur l'effet de Baron se faisant « *abeille ou papillon* » (!) Ce qu'il fallait avant tout, c'était réaliser une bonne recette qui permît d'assurer à Tamponel une vieillesse heureuse; et certainement sur le programme le nom de Crevette était une attraction.

— Eh bien, c'est entendu, mademoiselle, je vous inscris et vous en remercie d'avance.

La chanteuse sourit, salua, sortit, et de ce jour elle parut encore plus préoccupée, plus navrée et plus mal mise que d'habitude.

Ses amis étaient eux-mêmes obligés d'avouer que comme désespérance elle forçait un peu la note, et qu'il était impossible de l'écouter cinq minutes sans éprouver dans les maxillaires les contractions qui annoncent le bâillement, sans avoir envie d'aller se jeter à la Seine. Le directeur du café-concert grinchait : C'est dégoûtant! Je lui f... sept cents francs par soirée, et voilà trois semaines qu'elle me sert la même robe saumon-malade. Mais les fanatiques rugissaient : Vous n'y connaissez rien. L'embêtement poussé à ce point-là, c'est du génie. Son âme flotte au-dessus de la Morgue. Ne la réveillez pas.

Et de fait, Crevette travaillait, solitaire. Elle suivait assidûment les conférences de Catulle Mendès sur l'anneau de Niebelung, et la tétratologie n'avait plus pour elle aucun secret. Son service fini, à peine avait-elle achevé de chanter « la Charogne » aux acclamations d'une foule en délire qu'elle se précipitait chez madame Caron avec laquelle elle avait de longs conciliabules. Enfin le grand jour de la représentation Tamponel arriva.

On s'était arraché les places, et la recette s'élevait à plus de cinquante mille francs. Il y avait là les ministres, tout le corps diplomatique, et l'élite de la Ville-Lumière représenté par quelques Français, pas mal de juifs, et un nombre considérable de rastaquouères. C'était très bien. Madame Deschamps venait de roucouler délicieusement avec Alvarez le beau duo de *Samson :* « Ma voix s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs aux baisers de l'aurore » ;

la radieuse Sybil-Sanderson avait lancé au milieu d'une salle enthousiaste son grand air de *Phryné :* « Reine de Cythère, protège-nous », lorsque tout à coup il y eut un frémissement et des chuchotements aux fauteuils et dans les loges : C'est elle ! — Mais non ! — Mais si ! — Ça n'est pas possible ! On essuya les verres des lorgnettes, et on reconnut qui ? Crevette qui s'avançait inspirée, convaincue, sous la tunique blanche et sous la perruque blonde de Sieglinde, oui, monsieur, de Sieglinde, l'héroïne mystérieuse et poétique qui traverse la *Valkyrie.*

Étonnée peut-être de ne plus voir devant elle le placide M. Deransart, elle regarda M. Colonne qui tremblait un peu — ah ! dame, quand on n'a pas l'habitude ! — et qui, après s'être fourré la partition dans sa tête ou plutôt la tête dans sa partition, abaissa sa baguette; et avec sa voix nasale de gavroche, Crevette commença, les bras

ballants, immobiles, la tête un peu penchée de côté :

Ah ! c'est toi le printemps qu'invoquait ma tendresse
Du fond des frimas de l'hiver.
Mon cœur, quand je t'ai vu, mon cœur, heureux et fier,
A tressailli d'une sainte allégresse...

La musique de Wagner écorchée par Crevette ! On crut d'abord à une parodie, à une fumisterie d'un goût douteux. Mais quand on comprit que l'aventure était grave, que la chanteuse s'essayait aux grands airs et débutait sérieusement et audacieusement dans un emploi nouveau sur la plus grande scène de Paris et devant le public choisi que j'ai dépeint, on commença à se fâcher.

— Hoïohoho ! Heïha ! Heïha !... cria un loustic, imitant le cri des Valkyries, cri immédiatement répété sur des tons différents dans tous les coins de la salle : Hoïoho ! Heïaha ! ! !

Pour la première fois, Crevette perdit la

tête et rentra précipitamment dans la coulisse.

— Vite, dit M. Gailhard, avez-vous tout prêt quelque chose de votre répertoire ?

— J'ai les *Petits vomis*, paroles de Mac-Nab, musique de Villebichot.

— Eh bien, dégoisez-nous vos *Petits vomis*.

Et envoyant la perruque blonde de Sieglinde au nez de M. Colleuille estomaqué, Crevette fit passer la musique de Villebichot à M. Colonne et reparut sur la scène, en brune, en Crevette, la vraie Crevette, la seule connue, pour dire :

C'est nous les vomis,
Les petits vomis
Qui de Paris-faisandé sommes la gloire...

Alors ce fut du délire. Les vieux abonnés pleuraient de joie. A la bonne heure ! Mais c'est égal, comme le disait le lendemain dans son feuilleton, Hector Pessard :

« Il y avait eu quelques minutes cruelles à passer. »

Et le lendemain, Crevette disait avec un gros soupir à M. Kam-Hill :

— Croyez-moi, mon cher Kam-Hill, croyez-moi : les Français ne sont pas encore mûrs pour la musique de Wagner.

FLIRTING-RECORD

— Monsieur Richard, vous vous êtes toujours trop intéressé à la famille Manchaballe pour que je ne vous tienne pas au courant de tous les événements heureux qui peuvent arriver à l'un de ses membres.

— Peste, madame Manchaballe. Quel début pompeux. Asseyez-vous donc. Une de vos chères filles va se marier?

— Presque, monsieur Richard.

— Comment, presque!...

— Oui, car il s'agit cette fois d'une liaison sérieuse pour Caroline. Vous savez que depuis la mort du baron Samuel nous n'en tirions pas large. Il n'était pas beau, il n'était même pas spirituel... mais quatre mille francs de moins dans un budget, ça fait un trou, et ce trou n'est pas facile à combler par le temps qui court. Je ne parle pas des petits combleurs, ça se trouve toujours...

— Oh, ma douce amie, vos *petits combleurs* sont un comble. Je dirai à Xanrof d'en faire une chanson pour Nini Buffet sur l'air des *Petits joyeux*. Enfin, cette fois, vous avez trouvé le gros combleur?

— Parfaitement, et cela grâce à la course vélocipédique de l'autre jour.

— Ah! Caroline a pris part à ce *flirting-record*?

— Caroline et sa sœur Rébecca. Judith seule s'est abstenue parce que le prince partage un peu ma manière de voir et

trouve inconvenant qu'une femme se mette à cheval, les jambes écartées.

— Peuh !

— Il n'y a pas de peuh ! monsieur Richard. Je vous assure que la posture à califourchon manque de décence, et la pudeur c'est la fleur de la femme. Notre sexe doit être assis ou couché. Je sais bien que M. Molier un des premiers a campé mademoiselle Pâquerette en selle comme un homme, mais moi je suis pour la vieille position classique, la cuisse un peu soulevée sur la fourche. Voilà une posture familière à la femme, conforme à ses aptitudes, à son but dans la nature...

— Je n'avais jamais songé à tout cela, madame Manchaballe.

— Parce que vous n'êtes pas philosophe. Aussi Judith et moi nous avons l'horreur du vélocipède qui a, au point de vue de la santé, tous les inconvénients de la machine à coudre. Or vous m'avouerez que c'est

absurde de se fatiguer sur un vélocipède inconscient, et d'exécuter un inutile grand écart pour le seul plaisir de parcourir des kilomètres. Rébecca et Caroline prétendent au contraire que c'est un exercice très sain, très hygiénique, et qu'après les fatigues de la nuit dans une atmosphère de musc, de tabac et de bien d'autres choses encore, il est bon d'aller respirer le bon air de la campagne en prenant de l'exercice. D'ailleurs, au point de vue de la pudeur, on a inventé des petites bicyclettes de femme, très basses, très convenables, qui ne retroussent pas les jupes et laissent à peine voir dix centimètres de bas noir au-dessus de la cheville.

— Et le costume ; parlez-moi du costume.

— Ah ! je l'avoue, le costume est charmant. Si vous aviez vu l'autre matin devant la Cascade, Caroline avec son petit complet gris de velours tourterelle, ses culottes bouffantes, sa jupe courte à plis

droits et son béret fièrement campé sur la chevelure blonde, vous eussiez été transporté. Au reste, ce fut l'avis du marquis de Keuleuleux, un des starters.

— Moi, j'étais venue assister au départ, en fiacre, assise sur le coussin, ainsi que doit l'être une matrone, et pas à cheval sur une tringle. Et je regardai le baron qui, sous prétexte de conseils à donner, s'extasiait sur la bicyclette corps de course de ma fille, avec son pneumatique creux et son dunlop en gutta-percha extra. Vous ne savez peut-être pas, monsieur Richard, qu'il y a lutte entre les caoutchoupleinistes et les caoutchoucreusards. Rébecca tient pour le vétuste plein sous prétexte que sa nature a horreur du vide ; mais Caroline préfère la colonne d'air qui annule les trépidations...

— Oh ! madame Manchaballe, pas de détails techniques ! J'incompète absolument en cycling.

— Enfin, il faut bien que vous sachiez que Caroline avait un pneumatique. Il faisait un temps magnifique et déjà nous avions vu arriver mesdames Aciana, de Cluny; Bonnet, du Palais-Royal; Chabot, de l'Opéra; Éliane, du Vaudeville; Daguin, des Nouveautés; Lobstein, de l'Opéra, avec Rébecca ou, si vous préférez, Manchaballe II...

— Comment, Lobstein aussi!

— Oui, oui, c'est un bon exercice qui remplace pour elle les pirouettes préparatoires qu'elle exécute dans le foyer les soirs de *Maladetta*. Il y avait encore Henriette et Madeleine de Mongey, Mercédès, des Folies-Bergère; de Presles, des Menus-Plaisirs; de Saint-Sauveur, de l'Hippodrome; Délats, des Nouveautés, et la grande Mante II. Ah! si vous aviez vu ce petit escadron rangé en bataille, sur la pelouse, tandis que M. Lassalle, chargé de donner le départ, se promenait la barbe au vent, dans

un rayon de soleil, avec la dignité d'un grand-prêtre... c'était superbe !

— Je vous crois, madame Manchaballe, et je regrette vivement de ne pas être venu assister à ce spectacle grandiose.

— Il faut vous dire qu'il y avait déjà eu un départ d'hommes allant jusqu'à Versailles, mais les femmes devaient pousser jusqu'à Saint-Cloud, se faire enregistrer à la Tête-Noire, et revenir à la Cascade, soit huit kilomètres cinq cents mètres, ce qui est déjà bien joli pour des faibles créatures du bon Dieu. C'était d'ailleurs un bruit de conversations, de cris, d'éclats de rire : on eût dit une véritable volière. Mademoiselle Dupré imitait la serpentine et mademoiselle Bonnet la danse du ventre. Bref, M. Lassalle, malgré sa belle voix de baryton, avait beaucoup de peine à se faire entendre. Pendant ce temps Caroline, un peu attendrie, expliquait au marquis de Keuleuleux, qui paraissait très intéressé, les sensations

d'oiseau, les enchantements ailés que procure la bicyclette, la volupté très spéciale qu'on éprouvait à glisser le long des routes poudreuses, à avoir le visage fouetté par un bon vent frais, tandis que les jambes montant et descendant d'un mouvement alternatif semblaient exécuter un pas rythmé par quelque Vasquez de génie.

» Il y a deux faux départs : le premier, parce que mademoiselle Mante II avait perdu son béret; le second, parce que Caroline, absorbée par sa conversation avec le marquis, n'avait pas pédalé au bon moment. J'aurais été à côté d'elle, je lui aurais certainement donné une bonne gifle pour lui apprendre... Enfin, M. Lassalle abaisse une troisième fois son guidon rouge, et voilà ces dames qui s'élancent sur la route qui longe le champ de course de Longchamp et dans la direction de la Seine. Mademoiselle Delats, des Nouveautés, faisait le jeu, et mademoiselle de Saint-Sauveur la suivait de

près. Caroline, elle, était partie assez gaillardement, emmenant le marquis de Keuleuleux comme entraîneur. Elle filait, elle filait, et moi, de mon fiacre, j'admirais sa croupe andalouse qui bombait sous le costume de velours, et je me disais, avec un mouvement bien naturel de fierté maternelle : « C'est pourtant moi qui ai confectionné cette croupe-là ! » Le marquis suivait, avec une ombrelle et un éventail, lorsque tout à coup, à la hauteur du moulin, un craquement se fait entendre. C'est le pneumatique de Caroline qui crevait !

— Diable !

— Oh, monsieur Richard, figurez-vous une outre dégonflée, un caoutchouc pendant d'une manière lamentable sur la roue de derrière, un Dailly en baudruche réduit à l'état de feuille de papier, et dans la poussière, Caroline gisant, évanouie. Le marquis n'avait fait qu'un bond. Il avait pris ma cadette dans ses bras et l'avait emportée

vers le moulin, tandis que les autres continuaient leur course effrénée dans un nuage de poussière.

» Que se passa-t-il dans ce moulin? Je ne sais trop. Mon fiacre allait cahin-caha, et, d'ailleurs, j'avais recommandé au cocher de ne pas se presser, sachant Caroline en bonnes mains. Lorsque j'arrivai, je la trouvai déshabillée, étendue sur un grand lit de milieu — on n'a pas une idée comme les meuniers d'aujourd'hui sont bien logés — et souriante, elle disait comme dans un rêve : « Mon Dieu que ça va vite ! Mon Dieu que ça va loin ! » Elle me présenta son sauveur qui paraissait radieux et fatigué, — fatigué et radieux, — et moi, je le remerciai avec une dignité contenue.

» — Madame, me dit-il, ne me remerciez pas. Un bon *entraîneur* doit faire son devoir jusqu'au bout.

» — Et il entraîne très bien, ajouta Caroline en rougissant.

» Bref, c'est mademoiselle de Saint-Sauveur qui est arrivée première en quatorze minutes trente secondes ; Rébecca elle-même n'est arrivée que sixième en vingt-quatre minutes quarante-cinq; quant à Caroline, elle n'a pas gagné la course

... Mais elle eut le prix quand même

comme chantait Dupuis-Pâris. Monsieur Richard, vous m'entendez bien. Et alors, après cette histoire-là, seriez-vous caoutchoupleiniste ou caoutchoucreusard ?

— Je ne sais trop, madame Manchaballe, mais, pour me servir de votre argot spécial, j'espère bien, maintenant que le *grelot est attaché*, que ce sera *la chaîne sans fin*.

LE TRAITE DE MANCHABALLE III

MAISON MANCHABALLE
Curiosités
Petits Saxes, Meubles anciens,
Tapisseries
146, rue de Provence, 146.

Mon cher monsieur Richard,

Je sais que vous avez été toujours pour la justice, la bonne justice, comme disait Dupuis dans les *Charbonniers*. Quand vous prenez votre plume, c'est toujours pour défendre la veuve, l'orphelin... et même l'orpheline de père, comme l'est ma pauvre fille Caroline. Figurez-vous qu'à l'heure actuelle le directeur des Folies-Plastiques nous réclame cent mille francs. Cent mille

francs de dédit! Non, mais il est étonnant, cet homme! Se figure-t-il, pour une jolie fille, ce que cent mille francs représentent de sourires contraints, d'amabilités simulées, de caresses subies et de faux soupirs sur commande!

Donc, Caroline avait conclu avec Dubard, le directeur des Folies-Plastiques, un traité de quatre ans, au prix de trois cent cinquante francs par mois la première année, quatre cent cinquante la deuxième, cinq cents la troisième avec cinq francs de feux, et cinq cents la quatrième avec dix francs de feux. Pas mal pour les deux dernières années — les deux qu'on ne fait jamais — malheureusement Caroline avait signé sans que j'aie lu le papier stipulant cent mille francs de dédit! Oh! la jeunesse!

Aux répétitions, déjà cela n'avait pas bien marché. Sous prétexte que ma fille a été au Conservatoire, sait un peu de musique et a un brin de voix, il voulait l'obliger à

chanter un couplet stupide avant la chute du rideau :

> Dans la carrière, je débute,
> La route est fertile en combats,
> Mais le succès, dans cette lutte,
> Dépend surtout des premiers pas *(bis)*.

Il paraît qu'il fallait mettre *une intention* dans ce *bis*, et Caroline, que ça rasait considérablement, c'est une justice à lui rendre, ne mettait aucune intention.

— Mademoiselle Manchaballe, disait Dubard, vous avez chanté comme une seringue. Recommencez-moi le couplet.

— Bien, monsieur le directeur.

Et elle recommençait — toujours comme une seringue. Seulement, il y avait dans la salle, aux fauteuils d'orchestre, Paméla, la maîtresse de Dubard qui, elle aussi, voulait donner des conseils. Alors Caroline, avec son doux sourire, s'avançait vers la rampe, et disait, en faisant la révérence : « Zut ! madame ». Et quand je dis zut, j'atténue,

monsieur Richard ; elle se servait d'un mot beaucoup plus cambronnesque, si j'ose m'exprimer ainsi. Vous pensez si Paméla était outrée ; les maîtresses de directeur, c'est une plaie ; aussi cherchait-elle à se venger, et à abuser de l'action qu'elle a sur les sens affaiblis de Dubard pour nous faire une bonne rosserie.

Ça n'a pas manqué. Dans les *Romanoff*, au second acte, on doit entendre le bruit d'une valse dans le salon à côté.

— Mademoiselle, dit Dubard un beau matin, puisque vous savez le piano, c'est vous qui jouerez ce soir dans la coulisse la valse des *Romanoff*.

— Mais, monsieur, s'exclama Caroline, c'est honteux ! Vous ne m'avez pas engagée comme pianiste ! Vous me tapez pour vous économiser un tapeur !

— Parfaitement ! mais c'est mon droit, relisez votre traité : Mademoiselle Manchaballe est engagée « *pour remplir, au théâtre des*

Folies-Plastiques ou dans tout autre théâtre, en tout temps, en tout lieu, à toute heure, sur toute réquisition, dans deux théâtres le même jour si le cas le requérait, en chef, partage, en remplacement, sans pouvoir s'y refuser, sous aucun prétexte, tous les rôles ou emplois qui lui seront distribués, quand ils seront reconnus par le directeur convenir à ses moyens et à ses talents. » Avec cela, ajoutait ironiquement Dubard, je puis vous faire cirer le plancher de la scène, si ça me fait plaisir... et si ça convient à vos talents.

Caroline s'exécute, et le soir elle vient pour la valse ; mais savez-vous ce que fait le directeur ? Il s'installe dans un fauteuil, à côté du piano, et dit à ma fille :

— Votre doigté me plaît beaucoup. Au lieu de ne jouer qu'une valse, vous jouerez pendant tout le second acte. Ça accompagnera le jeu des acteurs et ça facilitera ma digestion.

Caroline, tout en larmes, vient me con-

sulter, et je lui dis, forte de mon expérience :

— Envoie-le promener. Jouer du piano dans la coulisse ne constitue pas un rôle, ni un emploi.

A cette déclaration formelle, Dubard répond : « Comme vous voudrez, mon enfant, mais relisez votre paragraphe 3. »

Je me précipite chez ma fille pour relire le fameux paragraphe 3. D'abord, Caroline ignorait absolument où était son traité. Nous avons passé une journée entière à fouiller dans tous les tiroirs, dans tous les meubles. Il faut vous dire que ma cadette — le désordre incarné — a la manie de serrer ses papiers dans les placards, dans un tas de petites boîtes diverses, même dans son armoire à glace, dans ses chemises de nuit. Et elle me sortait de partout des lettres d'amour, des protêts d'huissier, des pochades de Forain à la plume, des notes de fournisseurs. Quelle salade, mon Dieu ! Et

chaque fois elle soulignait ses découvertes de quelque remarque saugrenue, relisant les lettres, redépliant les papiers jaunis.

En trouvant son brevet d'études dans sa table de nuit, elle s'exclamait : « Je vous demande un peu à quoi il m'a servi, ce machin-là ! Puis c'était mon contrat de mariage avec M. Manchaballe, égaré dans ses corsets, je ne sais trop comment. Et Caroline de s'écrier, en pouffant : « Au nom de l'Empereur ! » Je vous demande un peu ce que l'Empereur vient faire dans le mariage de maman. Impatientée, je lui dis :

— Mais ce n'est pas un inventaire que nous faisons. Cherche donc ton traité avec Dubard.

Enfin, nous avons fini par le retrouver, ce fameux traité. Vous ne devineriez jamais où, monsieur Richard ! Dans une vieille boîte à bougie. Tout de suite, je saute sur le papier et je lis le fameux paragraphe 3 :

« *Mademoiselle Manchaballe s'oblige à se prê-*

ter et à contribuer de la manière la plus complète et la plus absolue, par tous ses moyens, talents et facultés QUELCONQUES *appréciés par le directeur au bien général de l'entreprise et aux nécessités particulières des représentations.* »

Il y avait *quelconques* souligné ; par conséquent, le misérable nous tenait. Facultés quelconques appréciées par le directeur ! Hein, on peut aller loin, dans cette voie. Il nous aurait demandé de jouer le répertoire Chirac, avec possession à rideau ouvert, il aurait donc fallu s'incliner. Une Manchaballe qui a deux sœurs à l'Opéra !

Et alors, moi commerçante, en relisant le traité, j'y ai découvert des choses énormes. Ainsi, par exemple, écoutez l'article : *En cas de maladie, les appointements de l'artiste seront suspendus pour chaque jour de maladie, et si la maladie vient à se prolonger quinze jours, l'engagement pourra, à la volonté du directeur, être résilié immédiatement sans indemnité.* »

Alors, savez-vous ce qui se passe? Une artiste ne jouant pas est atteinte de grippe ou d'extinction de voix ; si par malheur le directeur l'apprend, il s'empresse immédiatement de lui envoyer un bulletin pour remplacer mademoiselle X... dans le lever de rideau, ou de la commander pour n'importe quelle corvée, à laquelle il sait parfaitement qu'elle ne pourra pas se rendre. Et, une fois l'indisposition constatée par le médecin, c'est autant de journées d'appointement gagnées par l'honnête directeur.

Et la clause des costumes dits de ville qui doivent toujours être luxueux, à la mode, et composés d'accord avec la direction. Quant aux costumes dits de caractère, l'artiste devra se contenter de ceux qui lui seront présentés, ou si elle ne les trouve pas suffisants, les remplacer, à ses frais, par d'autres agréés par le directeur. Je ne sais plus dans quelle pièce Caroline avait un cos-

tume d'amazone pour lequel il lui avait été alloué cinquante francs. Or, le sien lui en a coûté trois cent cinquante. Et les amendes, égales au montant d'une représentation des Folies-Plastiques, *calculée sur les plus fortes recettes* de l'année. A chaque ligne, je découvrais une nouvelle canaillerie !

Et alors que l'artiste était enserrée par mille liens inextricables, l'engagement du directeur était résiliable sans indemnité, au bout du premier mois d'expérimentation, ou, à la fin de chaque année théâtrale, à la charge seulement de prévenir cinq jours d'avance.

Et comme coup de poing de la fin : *le présent engagement aura même force et valeur que s'il était passé devant notaire, sous peine d'un dédit de* CENT MILLE FRANCS payables comptant, chacune des parties élisant domicile chez le concierge du théâtre.

N'y a-t-il pas, dans tout cela, monsieur Richard, des abus monstrueux ? Évidem-

ment Caroline ne payera pas les cent mille francs.

D'abord, parce qu'elle ne les a pas, et ensuite parce que, quand elle a signé le traité, elle était mineure. Une canaillerie en vaut une autre. Mais c'est égal. Il me semble qu'il y a là une petite campagne à entreprendre, et qu'il faut protéger un peu ce pauvre bétail féminin que vous aimez tant, contre ce que je pourrais appeler la traite des blanches.

Et quand j'ai voulu prouver à Dubard que Caroline ne pouvait décemment lui payer cent mille francs de dédit avec trois cent cinquante francs par mois d'appointements, il m'a répondu :

— Et mes avant-scènes, pourquoi les comptez-vous ? Votre fille n'a-t-elle pas mes avant-scènes ?

Ses avant-scènes ! Il n'y a jamais personne dedans. Si *celles* de Caroline n'étaient pas mieux garnies, où irions-nous, Seigneur !

C'est-à-dire, monsieur Richard, que je n'oserais même pas vous intéresser à sa cause.

Votre servante dévouée,

Veuve MANCHABALLE.

PROFANATION!...

Madame Manchaballe entrant haletante et ruisselante dans mon cabinet de travail :

— Ah! monsieur Richard, monsieur Richard! Vous êtes bien avec les directeurs de l'Opéra, n'est-ce pas?

— Ma chère madame Manchaballe, les deux directeurs pour le moment se réduisent à un, l'autre est en voyage.

— Eh bien! je vous en prie, sauvez Judith, mon aînée! Il est fortement question d'une mise à pied.

— Diable! Est-ce qu'elle aurait oublié

dans sa loge les règles de la pudeur? Ça m'étonnerait de la part du prince. Un homme si distingué!

— Mais non, monsieur Richard. Vous ne pensez qu'à cela! Judith a tout simplement voulu rendre service au marquis de Lassa, un des auteurs de la *Revue toute faite* qu'on vient de représenter au cercle de l'Esbrouffant. Vous savez qu'il a intercalé au troisième acte une parodie de *la Maladetta* avec les pas de Mauri et de Subra. C'est mademoiselle Alice Lavigne qui faisait la piquante Gitana, et c'est mademoiselle Yahne qui personnifiait la poétique Lilia.

— Parfaitement. Elles ont même été très drôles. Yahne aérienne et vaporeuse tapotait ses jupes et sautait comme un petit ange dont on aurait coupé les ailes; tandis que Lavigne, aguichante, roulant des yeux en boules de loto, comme si elle craignait toujours de renverser la cruche campée sur

sa tête, était inénarrable. Ah! ce que nous avons ri!...

— Eh bien, tous ces effets-là, c'est Judith qui les avait enseignés.

— Bah!

— On s'était d'abord adressé à M. Hansen, mais celui-ci, très digne, avait répondu qu'il ne voulait pas avoir l'air de ridiculiser les deux étoiles les plus aimées du corps de ballet. Mademoiselle Subra n'a déjà pas été si contente de tous les derniers potins milanais, et quant à mademoiselle Mauri, elle est furieuse après M. Madier de Montjau qui conduit si vite, si vite qu'elle en a « *la bouche amère* ». Alors comme Judith, en sa qualité de sujet est la première cruche — elle connaît tous les pas de la Gitane, et tous ceux de Lilia, et le marquis de Lassa a pensé immédiatement à elle.

— Et alors, on a répété?

— Ah! je vous crois, monsieur Richard! Il faut rendre justice à ces demoiselles, elles

ont été très consciencieuses. Jamais je n'aurais cru qu'au Palais-Royal, un théâtre qui passe cependant pour être folichon, les artistes fussent aussi consciencieuses. Aussitôt que la leçon des coryphées était finie, c'est-à-dire à onze heures, elles pénétraient au foyer de la danse, et moi je me mettais tranquillement à tricoter sur la banquette usée par les formes rebondies de madame Sanlaville.

— Ça devait être très drôle, ces leçons-là! Vous auriez dû me prévenir, madame Manchaballe.

— Merci, vous auriez encore été raconter tout cela dans vos livres! Il faut dire, d'ailleurs, que mademoiselle Yahne se tenait admirablement. Elle arrivait, pensive, un peu mélancolique, avec sa bouche qui esquisse un sourire douloureux, un peu de côté... Il paraît que la pauvre petite a des peines de cœur... un bien-aimé qui est très loin, très loin, et qu'elle ne voit pas assez

souvent... Moi, ces choses-là, ça m'attendrit toujours. Et alors, elle commençait ses imitations de Subra, très gracieuse, mais un peu détachée des choses terrestres. Évidemment, son esprit était ailleurs. Les jetés-battus et les gargouillades, avec le petit saut de chat, marchaient à merveille, et le pas de polka, quand Lilia arrive dans la grotte bleue, au milieu des salades-mixtes, était très réussi. Vous rappelez-vous Subra? Tra la la, tra la la, avec un gracieux mouvement de croupe, comme ça, pour soulever la jupe...

— Je vous en supplie, madame Manchaballe, ne polkez pas dans mon cabinet! D'abord, il n'y a pas la place nécessaire; ensuite il y a un académicien en dessous et vous me feriez donner congé.

— C'était pour mieux vous expliquer, monsieur Richard. Donc, avec mademoiselle Yahne, ça marchait, et Judith était très satisfaite; mais avec mademoiselle Alice

Lavigne, ah ! dieux du ciel ! Figurez-vous un clown faisant irruption dans un temple. En voilà une qui n'a pas la notion du respect!

— En effet... la vénération n'a pas l'air d'être son fort.

— Le premier jour, ne s'est-elle pas avisée de dire à M. Pluque qu'il avait une bonne bille, en Espagnol ! il fallait voir la tête de M. Pluque qui considère ce rôle de roi des gitanes comme le couronnement de sa carrière artistique. Une bonne bille! Et puis, tout le temps des réflexions cocasses. En voyant les peintures à fresque du foyer, vous savez, ces femmes nues qui se tordent aux quatre coins, elle disait : Tiens, je reconnais Léontine Massin ; tiens, ça c'est Croizette quand elle était petite, ma parole! Et puis, elle mettait son mouchoir sur sa tête et imitait Taglioni, et tout cela avec des grimaces si drôles, que je ne pouvais plus tricoter. Je me roulais, et quant à

madame Yahne mère, assise à côté de moi, elle en était malade. Déjà, une fois, n'avait-elle pas eu idée de singer madame Deschamps-Jehin, la Dalila, avec un coussin sur le ventre, s'enflant les joues et chantant :

Mon cœur s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs
Aux baisers de l'aurore

Pour le coup M. Colleuille, le régisseur du chant, s'est mis en furie. Son nœud de cravate avait tourné derrière son oreille droite, et il gesticulait :

» — Mademoiselle, c'est déjà énorme ! énorme !! qu'on vous ait permis de parodier cette grande danseuse qu'on appelle Rosita Mauri ; mais je vous défends de toucher à madame Deschamps-Jehin, une cantatrice, et de profaner la musique de Saint-Saëns.

» Il en avait plein la bouche de la mu-

sique de Saint-Saëns. Or, savez-vous ce qu'elle lui a répondu, mademoiselle Lavigne?

— Je ne m'en doute pas, madame Manchaballe.

— Elle lui a dit, avec sa voix de gavroche-contralto : « Mon pauv' m'sieur Colleuille, vous agitez pas comme ça. Avec vos grands bras vous me rappelez Brunin dans la *Mouche d'or*.

— Et la danse?

— La danse n'allait pas mal ; évidemment les pointes laissaient à désirer, mais le pas de la séduction, avec les deux poings campés sur la hanche provocante, était tordant. Le marquis de Lassa suivait les progrès jour par jour, et s'estimait fort satisfait ; mais pour perfectionner ses interprètes, il a demandé à M. Bertrand de les laisser venir à l'Opéra le vendredi, jour où d'habitude l'on donne *Maladetta* avec *Samson*.

» M. Bertrand a permis, et c'est de là que tous les malheurs sont arrivés. Mademoi-

selle Lavigne, forte de sa permission, venait voir Judith dans sa loge pendant qu'elle revêtait ses jupes blanches avec les bouffettes de soie floche qui simulent la neige. On causait, on bavardait avec le prince qui s'amusait beaucoup. Bref, mademoiselle Lavigne était à l'Opéra comme chez elle. Elle allait, venait, montait les escaliers, entrait saluer mademoiselle Torri ; on tirait la barbe de M. Lassalle, le grand-prêtre, ma chère ! Et tout le monde l'adorait, depuis les musiciens jusqu'aux machinistes, et M. Charles Bocher lui-même avouait qu'on ne s'était pas autant diverti à l'Opéra depuis 1834.

» Or, ce soir-là, on jouait la *Valkyrie*, une pièce que Judith et Rébecca aiment bien parce qu'il n'y a pas de divertissement et que l'on peut ainsi dîner tranquillement à Madrid ou aux Ambassadeurs. De là leur engouement pour Wagner. Or, mademoiselle Alice Lavigne arrive sur la

scène, au troisième acte, ne trouve aucune figure de connaissance.

» Vous savez les coulisses, les soirs où l'on ne danse pas, c'est assez morne, et comme elle s'ennuyait toute seule, la voilà qui monte sur le grand pont qui mène aux montagnes russes sur lesquelles doivent glisser les chevaux en carton qui emportent les Valkyries. Et tout à coup, prise d'une idée subite, mademoiselle Lavigne crie : Attends, je vais faire ma Brunehilde ! Alors elle enfourche un des chevaux, et les abonnés, stupéfaits, voient passer dans les nuages, à un galop fantastique, mademoiselle Lavigne coiffée d'un casque emprunté au pompier de service, armée d'un manche à balai et criant à pleine voix le cri des Valkyries :

Hoiotoho ! Heia ! Heiaha !
A cheval sur son Grane
Dans la nue elle plane
Hoiotoho ! Heia ! Heiaha !

» Pour le coup M. Colleuille a failli avoir une attaque d'apoplexie. De concert avec M. Pluque — la bonne bille — il a rédigé un rapport détaillé, accusant Judith d'être la cause directe de cette profanation. Et M. Bertrand a dit qu'il lirait le rapport et qu'il en prendrait bonne note. Voyons, M. Richard, il faut être juste ; on ne peut vraiment pas mettre Judith à pied, parce que Lavigne s'est mise à cheval.

MANCHABALLE GRAND'MÈRE

Dans un couloir de l'Opéra, à quatre heures de l'après-midi, devant le cabinet de M. Gailhard, et par une température sénégalienne.

— Tiens, cette bonne madame Manchaballe !

— Monsieur Richard ! Ah ! ça se trouve bien. Figurez-vous que j'ai à parler au directeur, et l'huissier vient de me dire qu'il me fallait attendre, parce que madame Rose Caron était en conférence. Or, quand madame Rose Caron est en conférence... on a le temps de causer.

— Que lui voulez-vous, au directeur?

— Je viens demander un congé pour Rébecca. Vous ne savez donc pas la nouvelle? Est-ce que vous ne vous apercevez pas de quelque chose de changé dans ma physionomie? Regardez-moi en face.

— Mon Dieu! madame Manchaballe, je vois que vous avez très chaud et que vos frisettes pendent d'une façon lamentable sous votre chapeau polichinelle.

— Vous ne me trouvez pas un air plus digne, plus vénérable?

— Oh! pas du tout.

— Enfin, depuis hier, je suis montée en grade, je suis grand'mère. Madame Manchaballe grand'mère! Ça me semble tout drôle. A mon âge!...

— Alors, l'événement est arrivé pour Rébecca?

— Oui, dimanche, à Bougival. C'est la suite de l'orage... Mais asseyez-vous donc sur le canapé, je vais vous conter cela. Il

faut vous dire que Rébecca a dansé son pas de *la Maladetta* jusqu'au 21 juin ; nous ne voulions pas perdre notre mois, et puis le docteur, M. Garrigous, dit que la danse c'est très bon pour les accouchements. Un entre-chat-six de volée, un fouetté-derrière, et une gargouillade trois fois par semaine, et l'on est sûre que l'enfant se présente gaiement. Tandis que la mère fait des cabrioles sur la scène, le petit gigote à l'unisson de son côté, vous comprenez?

— Parfaitement. Ça l'amuse. Une espèce de pas de deux.

— Si vous voulez. Seulement, ce qui n'allait plus, c'était le costume de salade-mixte. Vous savez qu'il y a un corsage de satin, orné de floches blanches, très décolleté et lacé dans le dos. Eh bien, il y avait une main d'écart entre chaque côte du corsage, et cependant j'aidais l'habilleuse, madame Verdant, et à nous deux, nous tirions, nous tirions; quelquefois on cassait trois

lacets; enfin, en faisant beaucoup bouffer la jupe de dessus, ça ne se voyait pas trop; mais c'est égal, Rébecca prenait une vague ressemblance avec mademoiselle Lecouvey, au point que le marquis de Lassa a failli s'y tromper. Enfin, après le concours de bicyclette...

— Comment, Rébecca a pris part aussi au concours!

— Je vous dis que l'exercice c'est excellent... En revenant de Saint-Cloud, elle s'est cependant sentie un peu lourde, et le prince a exigé qu'elle partît avec lui à la campagne, dans un endroit bien paisible, bien tranquille... Alors j'ai choisi Bougival, et nous avons loué une maison à côté de chez Pignon, juste en face le bal des canotiers. Ça sent un peu la friture, mais le pays est joli, surtout le dimanche, parce qu'il vient beaucoup de Parisiens pour animer le paysage. Donc, précisément, dimanche dernier, il y avait un monde fou sur la berge,

et la température était accablante. Moi, je m'étais mise à mon aise, en camisole, sans façon, — je ne me gêne pas avec le prince, — et Rébecca, en peignoir de crépon mauve, était couchée sur un canapé. Par la fenêtre, on entendait des canotiers installés dans le restaurant voisin, qui chantaient un air très joli, attendez...

Ah! il a mis dans l'tonneau,
Briguedondaine, quelle veine!
Ah! il a mis dans l'tonneau,
C'est Titin' qu'a gagné le pot!

Alors Caroline, qui était là, n'a pu s'empêcher de dire en riant au prince : « Dites donc, cette chanson, est tout à fait en situation. »

Le prince est resté froid; il trouvait la plaisanterie d'un goût douteux; mais Rébecca s'est mise en colère en disant au prince : — C'est votre faute aussi si je suis

pincée! Avec vos bêtes d'idées religieuses!... Il faut vous dire que le prince a une foule de préjugés religieux; ça lui vient de Russie, où les popes sont très sévères sur le chapitre de la repopulation. Vous comprenez, c'est si grand, la Russie! Moi j'avais essayé d'aborder le sujet — c'est toujours très délicat pour une mère, mais un soir qu'il m'avait l'air bien disposé, au commencement de la liaison, je lui avais dit : Prince, jurez-moi de rendre ma fille heureuse, et de ne pas trop la fatiguer... Elle a besoin de travailler à l'Opéra, cette enfant... Il faut qu'elle gagne des places, et M. Pluque exige beaucoup d'assiduité chez les sujets. Il m'écoutait avec des yeux ronds, puis :
— Donc déjà, madame Manchaballe, fichez-moi la paix!

Je n'ai plus osé insister. Bref, ma fille est devenue mère. Le tsar n'a rien dit, mais Rébecca n'était pas contente.

— Et alors, ça s'est bien passé?

— Parfaitement, au bruit du tonnerre. Il y avait un orage épouvantable, et sur un fracas plus formidable, la petite Foudrette a fait son entrée en ce monde. Oui, nous l'avons appelée Foudrette à cause de la foudre, mais sur les registres de l'état civil, elle s'appellera Nadia à cause de la Russie. Le prince aurait préféré un garçon, mais je lui ai affirmé avec preuves à l'appui qu'une jolie fille se tirait toujours d'affaire. D'ailleurs, je pleurais d'attendrissement, et pendant ce temps, aux grondements du tonnerre se mêlait la voix des joyeux viveurs :

Briguedondaine, quelle veine,
C'est Titine qu'a gagné le pot.

comme un souhait de bienvenue en ce monde à la Petite Foudrette, ça avait beaucoup d'allure.

Alors, depuis dimanche, par la chaleur que vous savez, je me fais des réflexions graves, je me dis que j'ai toujours connu mes devoirs de mère, je m'en vante, il n'y a pas au monde deux mères comme moi.

— Ça, c'est vrai, madame Manchaballe.

— N'est-ce pas ? Vous me rendez justice. Mais mes devoirs de grand'mère ? je les ignore absolument. Ce n'est pas la même chose. On ne voit plus la morale au même point de vue. Une grand'mère ! Comment ça se comporte-t-il dans la société ? J'ai déjà changé quelque chose dans ma toilette, j'ai supprimé les bigoudis, et je porte des robes foncées. C'est pour cela que je vous demandais tout à l'heure si vous me trouviez changée.

— Il me semble cependant que je vous vois un chapeau polichinelle...

— Je n'ai pas voulu faire de peine à Judith qui me l'avait donné, le trouvant un

peu défraîchi. Mais si votre avis, monsieur Richard, est qu'une grand'mère digne de ce nom ne doit pas porter de chapeau polichinelle, je n'en porterai plus. J'arborerai des capotes tout le temps ; ce sera une manière comme une autre de faire la leçon aux personnes qui n'en portent pas assez. Tenez, que penseriez-vous des petites boucles étagées comme la reine Marie-Amélie ?

— Il me semble que ce serait très convenable.

— Maintenant, je n'oublie pas que j'ai aussi des devoirs moraux. Sans avoir l'air d'avoir l'air, j'ai mis sous les yeux du prince ce petit entrefilet, paru dans les journaux d'hier soir :

« Notre correspondant de Saint-Pétersbourg nous annonce le mariage de mademoiselle Virginie Zucchi, première ballerine de la Scala de Milan, avec le prince russe Basertschikoff. Les amis du nouveau marié

ont offert à la princesse un service à thé en argent composé de cent vingt pièces ayant la forme d'un chausson de danse. »

» Basertschikoff a donné un bel exemple. Si le prince a du cœur, il comprendra, et peut-être un jour prendrai-je mon thé dans une tasse en argent ayant la forme d'un petit soulier rose.

— Et Rébecca ?

— Elle aussi paraît très attendrie. Il y a un mot que j'ai trouvé ce matin après mon café au lait et qui l'a fait profondément réfléchir : « Vois-tu, lui ai-je murmuré en la serrant dans mes bras, on peut avoir plusieurs pères... mais on n'a jamais qu'une mère !

» Et voilà pourquoi je suis venue demander un congé à M. Gailhard, un congé de *mal aux genoux*, comme on dit ici...

(A ce moment, madame Rose Caron passe devant nous

d'un beau pas majestueux, accompagnée jusqu'à la porte par M. Gailhard qui s'éponge le front, et madame Manchaballe se rue vers le directeur auquel elle fait sa plus belle révérence. Celui-ci esclave du devoir la regarde d'un air résigné et la fait entrer. Ils disparaissent).

EXAMEN SEMESTRIEL

— Eh bien! madame Manchaballe, comment s'est passé cet examen semestriel?

— Mais très bien, monsieur Richard. Judith a exécuté à ravir sa variation du *Rêve*; quant à Rébecca, elle n'était pas encore assez remise depuis la naissance de la petite Foudrette; d'ailleurs ce n'était pas un examen d'avancement. On voulait seulement constater les capacités de M. Vasquez, le professeur qui, comme vous le savez, a remplacé Sanlaville — dite *Sent-*

la-Pipe — et... bien d'autres choses encore!

— Oui, oui, je sais. Pauvre Sanlaville! Ça a dû lui paraître bien dûr. Et l'examen a bien marché?

— Si ça a marché! C'est-à-dire qu'après chaque pas, on rappelait M. Vasquez qui, très ému, venait saluer, en habit noir, à la troisième position; toutes les mères pleuraient. Pour être habilleuse, on n'en a pas moins un cœur, n'est-ce pas? Il y avait là madame Verdant, madame Van Gœthen, madame Villars, c'était très bien composé; moi j'avais inauguré une robe groseille à pois blancs et un chapeau Paméla, orné de pois de senteur, qui ont fait sensation. J'ai tellement sangloté quand j'ai vu les gargouillades de Rébecca, qu'à un moment donné, M. Gailhard s'est exclamé: — « Madame Manchaballe, vous allez moisir les fauteuils des abonnés. Passez dans l'aquarium! »

— Il était seul, M. Gailhard?

— Oui ; M. Bertrand est à Saint-Honoré-les-Bains, et je crois, entre nous, qu'il n'est pas fâché de s'en remettre à son second, dont la compétence est indiscutable. Si vous saviez comme son retour a fait plaisir ! On ne parle plus de M. Campo-Casso que comme d'un cauchemar. Ainsi, voulez-vous, une preuve de l'affection que l'on porte à Pedro ?

— Donnez, donnez, madame Manchaballe.

— Eh bien ! les sujets, les sujets eux-mêmes, exceptionnellement, ont tenu à passer l'examen semestriel. Le fait ne s'était pas produit depuis la direction Halanzier. Sans doute, on voulait faire honneur au nouveau professeur, mais il y avait surtout la joie de revoir assis à sa petite table, avec son abat-jour vert, l'ancien directeur compulsant les feuilles, prenant des notes et adressant des compliments avec cette voix de Stentor qui fait un contraste si étrange avec celle de l'accompagnateur Kœnigue — dit Fidèle.

— Qui est-ce qui composait le jury?

— Il y avait mesdames Hirsch, Désiré, Lobstein, MM. Pluque et Hansen. Mauri et Subra sont en congé. Sur la scène, dans un petit guignol, les violonistes Colongues et Kœnigue, déjà nommé; plus M. Mangin au piano. A eux trois, ils faisaient du bruit comme quatre. C'était très gentil. Le jury était au centre, installé au troisième rang des fauteuils d'orchestre; puis çà et là, on apercevait quelques amis de... la maison: le marquis de Palangridaine, venu pour Judith; Cahen d'Anvers, Cheramy, Colas, etc. Le prince n'était pas venu, parce qu'il cherche une nourrice... Vous ne connaîtriez pas une bonne nourice?

— Non, madame Manchaballe, je ne connais pas de nourrice! Mais, de grâce, ne sortons pas du sujet. Racontez-moi l'examen.

— Excusez-moi, monsieur Richard. C'est la grand'mère qui reparaît... A neuf heures et demie, la classe des petites a fait son

entrée — toutes de douze à quinze ans, avec des jupes blanches, des rubans dans les cheveux dénoués et des chaussons de petit gris. Des amours, de véritables amours! Dans la salle, il y avait quelques vieux messieurs qui ne s'ennuyaient pas. Quand je pense qu'un jour, la petite Foudrette elle aussi aura son tour... Pourrai-je encore voir ça? Serai-je encore de ce monde?...

— Mais, sacrebleu, ne vous attendrissez donc pas à chaque instant! Vous êtes horrible quand vous pleurez. Qui dirige la classe des petites?

— Madame Bernay, dite la sous-préfecture. On est très spirituel à l'Opéra. Ensuite est venue la classe des quadrilles, dirigée par mademoiselle Théodore. Là, il y a eu une révélation : Couat Ire. Retenez bien ce nom là, monsieur Richard.

» Une grande blonde, mince, qui a exécuté à ravir les variations de *Guillaume Tell*. Verdant, également très jolie. Après, nous

avons eu les coryphées présentées par madame Théodore. On a beaucoup remarqué la beauté de mademoiselle Ixar, une brune qui a fait de grands progrès, Bossut, Mante III, Mérode, avec ses bandeaux cache-oreille qui lui font une physionomie si spéciale ; toutes ces demoiselles en blanc, avec le maillot rose ; mademoiselle Beauvais s'était mis de la fleur d'oranger dans les cheveux — oui, monsieur. — Mademoiselle Lecouvey — quel succès elle aurait à Constantinople ! — a failli faire le grand écart en exécutant une pirouette sur le cou-de-pied terminée en attitude ; M. Hansen se tordait. Adrienne Carré charmante, a, dans son trouble, perdu son soulier. Il fallait entendre M. Gailhard tonner : — Quest-ce que ça me fiche, à moi, qu'elles sachent danser ou non ! Avant tout, la première chose à faire pour une danseuse, c'est de savoir coller ses chaussons !

» Il avait raison, cet homme. Les abonnés ne demandent qu'à s'amuser, et dès qu'un

chausson s'en va, c'est du délire parmi ces messieurs. Il n'y a pas de joli pas qui tienne. Une fois, Rébecca ne s'était pas mis de colle au talon, elle a envoyé son soulier dans le nez du général Friant. Je lui ai administré une gifle! Toute sa vie maintenant, quand on parle devant elle de chausson, elle songe à sa mère. Bien entendu, l'on attendait avec impatience l'entrée des sujets. Ah! monsieur Richard, depuis Saint-Léon et Petitpas, je n'avais pas vu un triomphe semblable à celui qu'a remporté M. Vasquez, au bout de six mois de cours.

— C'est ça, madame Manchaballe, parlez-moi des sujets. Voilà qui est intéressant,

— Eh bien, il s'agissait d'une variation très difficile, un entrechat cinq de volée, musique du *Rêve*. Mademoiselle Van Gœthen y a été tout à fait remarquable. En voilà une qui a le feu sacré, et qui travaille! Jamais elle ne manque une leçon et je la donne bien souvent comme exemple à Rébecca qui

passe son temps à envoyer des télégrammes absurdes à M. Pluque. Celui-ci ajuste son binocle, passe le petit bleu à M. Hansen, qui le passe à M. Vasquez. Cela jette un vernis déplorable sur le nom de Manchaballe. A citer encore une charmante variation sur les pointes, pleine de grâce, par Treluyer. Qui encore? Régnier II, Vandini, Perrot très gentille.

Au clair de la lune
Mon amie Perrot etc, etc.

puis Franck, la Mère-Gigogne...

— Pourquoi la Mère-Gigogne?

— Puisqu'elle a déjà cinq enfants, et ça n'est pas fini. Cette nombreuse postérité la gêne bien un peu pour la danse, aussi nous a-t-elle annoncé qu'elle avait une autre corde à son arc.

— Laquelle, bonté divine!

— Elle veut jouer les Granier!! Oui, monsieur Richard, pas pour danser le pas de la Macarona, mais pour chanter l'Evohé

d'*Orphée aux enfers*. Enfin Rébecca, elle aussi, en dépit de sa paresse, a eu son petit succès, et le marquis de Palangridaine applaudissait, tellement que c'en était indécent. Il n'est pas absolument nécessaire de choisir une solennité semblable pour insinuer à tout le monde, jury, mères, huissiers, etc. : Vous voyez bien cette jolie personne, vous voyez bien ces jambes idéales, ce corps ravissant, ces bras de déesse, eh bien, tout ça, c'est à Bibi. Car les applaudissements ne voulaient pas dire autre chose, et deux ou trois fois je me suis retournée, en dépit de mes larmes, pour lui témoigner mon mécontentement et le rappeler à la pudeur.

— Enfin, une belle fête?

— Oui, monsieur Richard, et l'on s'en allait très joyeux, lorsque M. Pluque a frappé dans ses mains, et a crié : — Maintenant, nous allons faire un petit raccord de *Maladetta* pour la fête nationale ! Il s'agissait d'entourer M. Gresse, chantant la *Marseillaise*

avec son drapeau. Ça a duré jusqu'à une heure et demie le petit raccord; et l'examen avait commencé à neuf heures! Si M. Pluque se figure que c'est ainsi que l'on célèbre la prise de la Bastille, il se trompe; c'est avec des abus de pouvoirs semblables qu'on fait regretter le comte de Chambord. Vous pouvez le dire au président de la République, monsieur Richard.

— Je n'y manquerai pas, madame Manchaballe...

Et je mets un point final à la suite de ces entretiens, espérant que le public si engoué de vos filles au théâtre, aimera à savoir ce qu'elles deviennent une fois la pièce finie et le rideau baissé.

FIN

TABLE

—

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 16756-8-93.

